

La littérature à l'école: on se mobilise!

... mais à quoi servent les efforts faits de toutes parts, si l'État lui-même ne sait pas ce qu'est la langue?

RÉGINALD MARTEL

Déjà mobilisés par le spectre de la TPS, arrivés à un tournant du point de vue de leur croissance économique, les milieux québécois du livre se donnent pour mission de mener un autre combat, cette fois sur le terrain de l'éducation.

Le Colloque des écrivains sur «la place de l'enseignement dans l'éducation», malgré l'importance et l'urgence du thème, aurait pu en effet se résorber à d'aimables débats; mais on a assisté plutôt à une véritable mobilisation générale, qui met en cause directement les politiques du ministère de l'Éducation.

Il faut situer dans le contexte de quelques faits significatifs ce tout récent colloque:

- l'industrie du livre au Québec, dans le domaine littéraire et dans les autres, est devenue hautement professionnelle;
- pour s'offrir de meilleures garanties de

survie et d'expansion, des maisons d'édition fusionnent;

- les salons du livre, grands et petits, mettent tout en œuvre — et tous à l'œuvre — pour que les livres, littéraires ou non, puissent atteindre leurs divers publics;
- les instituteurs et professeurs qui veulent vraiment enseigner la littérature sont presque obligés de travailler dans la clandestinité.

Nous voici au cœur de notre propos: le ministère de l'Éducation a conçu et imposé une pédagogie de l'enseignement de la langue qui confine au rejet de la littérature.

À quoi servent les efforts de tous, si l'État lui-même ne sait pas ce qu'est la langue?

Un vrai manifeste

L'Académie canadienne-française, le Centre québécois du PEN Club international, la Société des écrivains canadiens, l'Union des écrivains québécois et l'Association des

écrivains acadiens, collectivement, ont adopté des résolutions qui témoignent d'une grande impatience:

- que le ministère de l'Éducation revise sa conception de l'enseignement de la langue, enseignement axé sur la communication, de façon que la langue parlée, lue et écrite dans les écoles soit reconnue comme le premier outil d'accès à la connaissance;
- que l'amélioration de l'enseignement du français dans les écoles secondaires et les collèges puisse s'appuyer sur une amélioration correspondante dans les écoles primaires;
- qu'une refonte des programmes et des méthodes de l'enseignement du français au primaire, refonte dont la nécessité est évidente, soit mise en place;
- que la correction du français écrit soit le critère de base pour l'évaluation des élèves dans toutes les disciplines;
- qu'une campagne d'information auprès des

parents soit organisée et que le ministère de l'Éducation, dont la seule raison d'être est le service de l'enseignement, agisse dans ce sens conformément à son mandat.

L'étincelle nécessaire

Une telle unanimité est rare chez les écrivains, ce qui lui donne tout son poids. Peut-être fallait-il une étincelle, faite d'intelligence et de science, pour que quelque chose arrive enfin.

Je pense que la conférence inaugurale de M. Jean Larose, un universitaire qui véhicule moins que tout autre les idées reçues, a été cette étincelle. M. Larose aurait pu composer un pamphlet, il en est capable. Il a préféré raconter à la centaine d'écrivains qui l'écoutaient attentivement son expérience de professeur, définir les rapports de la langue et de la littérature et proposer une pédagogie de salut. Ce qu'il a surtout voulu dire, car tant de

SUITE À LA PAGE C2

Des recrues inspirées

Huit nouveaux titres, dont six sont des premiers ouvrages, font partie de la moisson automnale. De jeunes auteurs, dont certains sont inspirés par la Bible, prennent la parole pour nous faire part de leur vision du monde. On y trouve plusieurs récits introspectifs et secrets, écrits sur le ton de la confidence, autant que des histoires où l'imaginaire débridé domine, où le réel se dérobe, et d'autres qui nous offrent des dialogues vifs et souvent drôles.

En page C5

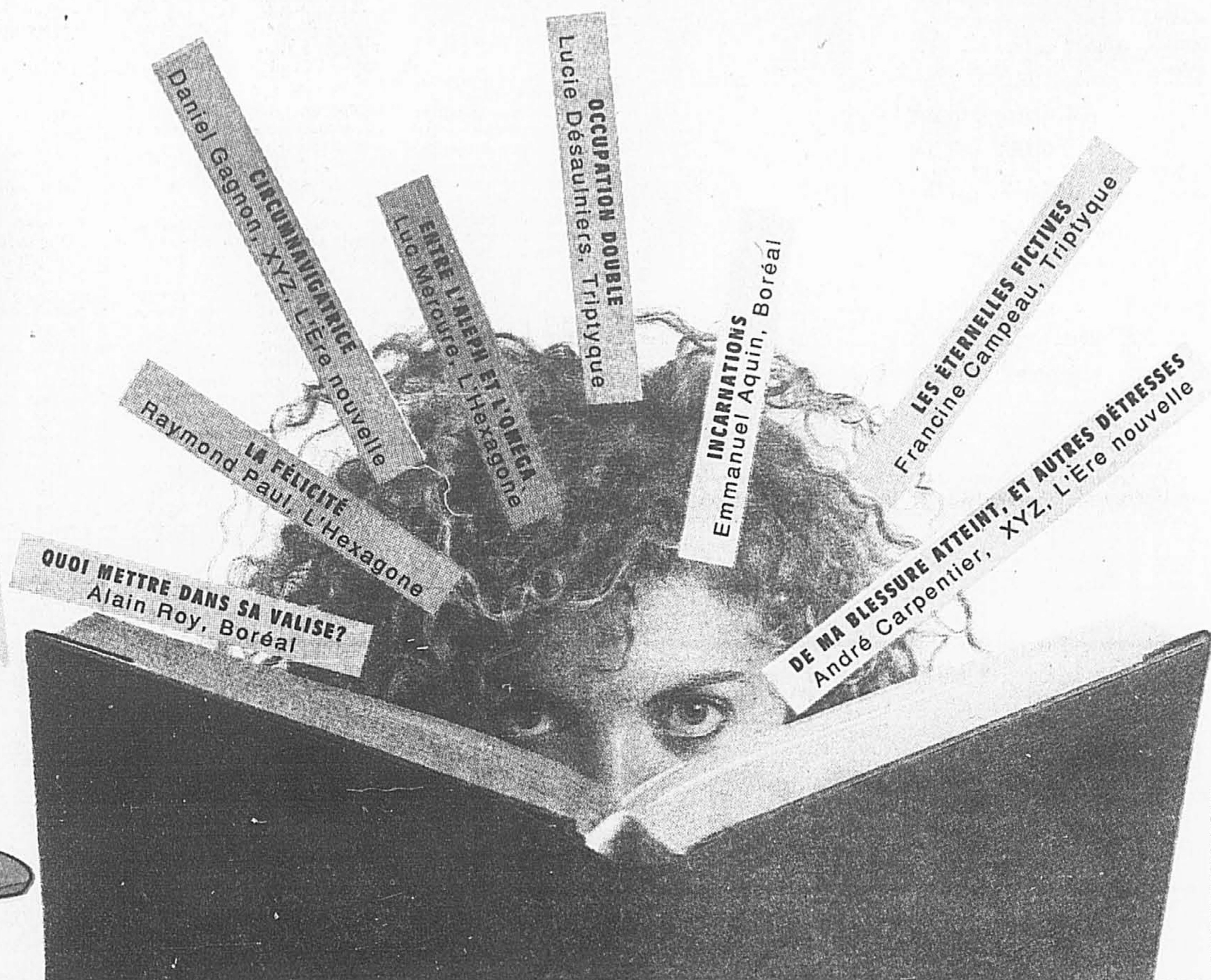
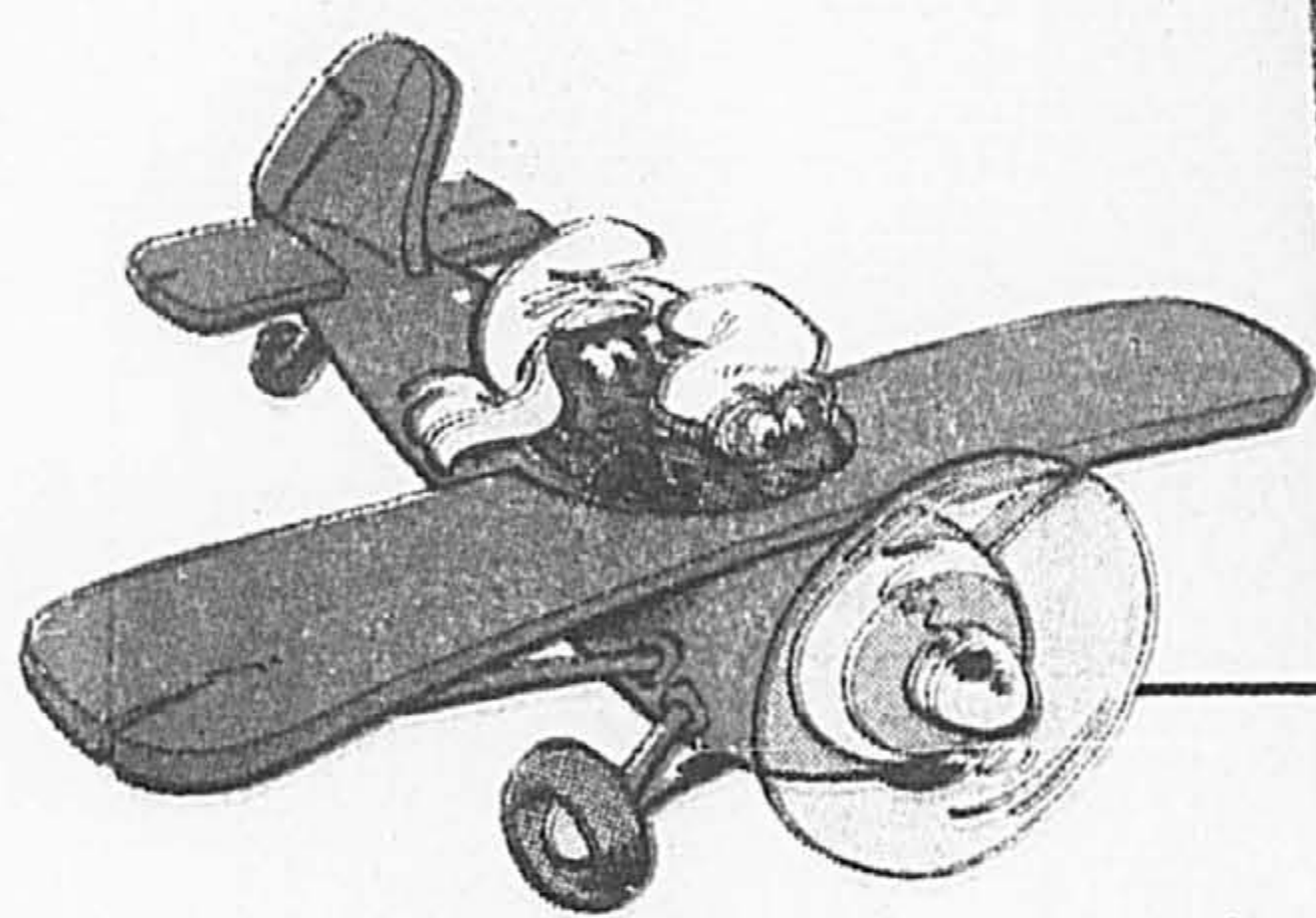


PHOTO PIERRE MCCANN, La Presse



Peyo veille sur ses Schtroumpfs

Même s'il aime bien faire des clin d'œil aux adultes en s'essayant à une caricature du genre humain, Peyo estime que ses Schtroumpfs, inventés pour faire rire les copains, n'ont jamais eu ni message ni morale à faire passer. Maintenant que le langage schtroumpf a fait le tour de la planète

et que les facétieux lutins bleus sont considérés comme l'une des plus importantes créations de la bande dessinée mondiale, Peyo, à 62 ans, continue à veiller jalousement aux destinées de ses personnages.

En page C6



À la défense des fermières

L'historienne Yolande Cohen affirme que les Cercles de fermières ont été à l'origine du mouvement féministe contemporain. Cette passionnée d'histoire sociale démontre dans *Femmes de pouvoir*, que ce mouvement, qui célèbre cette année son 75^e anniversaire et compte quelque 60 000 membres, n'est pas qu'un regroupement de cercles d'artisanat ou de faiseuses de tartes. Mais plutôt un mouvement qui, jusqu'à l'avènement de la Révolution tranquille à tout le moins, a constitué l'un des plus importants lieux publics de l'autonomie des femmes.

En page C4



Yolande Cohen

PHOTO JEAN COUPIL, La Presse

L'exposition-événement de l'irréductible Vaillancourt

En page C7



B!Bi et GENEVIÈVE
4.5.6

EN VENTE
PARTOUT

LES PRODUCTIONS
BIBI ET GENEVIÈVE

Libre Expression

La littérature à l'école: on se mobilise!

SUITE DE LA PAGE C 1

ens semblent en douter, c'est que la littérature est utile et qu'on peut même l'aimer.

Je prends le risque, faute d'espace, de mettre de côté d'autres interventions fort pertinentes, qui en général allaient dans le même sens que celle de M. Larose. Je reviendrai aux premières à l'occasion; de toute manière, les Actes du colloque, qui paraîtront dans un an, rendront ces propos à l'éternité.

La littérature sait

«La littérature est intempestive, a dit M. Larose, elle éduque le jeune homme et la jeune femme en les précédant sur la voie de la connaissance, elle sait ce qu'ils ne savent pas encore et elle leur permet d'assister à l'éclosion de leur pensée.»

Proposition audacieuse, avoue le conférencier, surtout quand on la compare aux conceptions pédagogiques «qui ont presque chassé la littérature de nos programmes scolaires». Cette évacuation décolorerait «d'une réduction instrumentale de la langue, qui procède elle-même d'une méconnaissance de ce qu'est un système symbolique».

Qu'est-ce à dire? Selon la conception pédagogique dominante, la langue serait faite pour communiquer. Oui, sans doute, et personne ne le nierait. Mais la pédagogie dénoncée va plus loin, en affirmant qu'il pourrait être «nocif d'enseigner la langue elle-même, pour elle-même, en elle-même».

Cette sottise peut être lue dans un texte bien officiel, écrit par un responsable du programme de français au ministère de l'Éducation: «La connaissance de la langue est imposée de l'extérieur et de la même façon à tous les élèves. Il est donc difficile à un élève de saisir les liens entre ce qu'il apprend à l'école et ce qui lui est utile pour communiquer dans sa vie de tous les jours: demander une information, expliquer un fait, poser un problème, etc.»

M. Larose ironise: «Ainsi par exemple, étudier l'accord du participe passé en soi désorienterait l'élève dans sa vie quotidienne. Il ne saurait plus comment s'exprimer au cas où, par exemple, il aurait à faire une course à l'épicerie...»

Du côté de Sirius

Si la connaissance de la langue est imposée de l'extérieur, au mépris donc du s'éduquant (on jargonne ainsi dans les bureaux du ministère), il ne faut pas s'étonner que les instituteurs et les professeurs doivent faire parfois un vaste détour par Sirius pour attraper la langue: l'extérieur, ça peut venir de terriblement loin.

L'universitaire prêche sans doute pour sa paroisse, mais sa paroisse intéresse il me semble le territoire entier de la francophonie — et les conditions de sa durée.

Écoutons-le: «La seule manière de réussir l'éducation moderne, ce serait de rendre littéraire l'éducation, ce serait de donner à la littérature une position hégémonique. Elle seule possède la compétence pour exercer la fonction du maître présidant au renversement de sa propre autorité.

«La littérature doit soumettre la pédagogie et enseigner à la pédagogie les ambitions, les limites, la sagesse et la perversion du discours littéraire.

«Il ne faut donc pas nous contenter d'affirmer que la littérature doit avoir sa place dans l'éducation, il faut confier à la littérature la tâche d'enseigner à la pédagogie ce que c'est que l'éducation.»

Exagération? Il reste que réduite à la simple fonction pratique de communication, la langue ainsi mutilée est condamnée à nous imposer le deuil de choses qui sont au-delà des apparences, le deuil de cette réalité qui est faite, selon M. Larose, de «l'ensemble des rapports qui lient toutes ces choses entre elles et avec les souvenirs».

Une école de liberté

Les mérites de la littérature seraient d'ailleurs bien plus vastes: elle est l'école de la liberté, car les jeunes peuvent y apprendre qu'ils disposent du droit d'aimer et de mépriser librement; elle est aussi l'école du jeu et de la perversion — au sens noble de ce terme —, la vraie voie d'échappement aux sentiments obligatoires et aux communautés obligatoires.

Et encore: «La littérature, en permettant de s'écarter de soi, permet d'accueillir l'autre en soi: par la littérature, il est possible, selon le beau mot d'une de mes étudiantes, de connaître l'expérience de l'autre sans en recevoir une leçon.»

Cette littérature qui peut tant, selon M. Larose, c'est aussi et peut-être surtout la littérature française, étant entendu qu'elle nous appartient autant qu'aux Français.

Le professeur accorde à cet enseignement plusieurs effets bénéfiques: «restauration de la part française de notre identité, altérée par l'Anglais et par le Prêtre»; «permettre aux étudiants de s'affranchir du vécu québécois, cet étouffoir qui répand la grisaille sur leur vie, qui leur a souvent été imposé dans leurs études antérieures, et que propose d'ailleurs la machine médiatique»; et enfin — ce qui nous ramène à l'obsession évoquée plus haut —, «l'étude de la littérature française améliore la langue des étudiants, en combattant cette idéologie vulgaire et intimidante qui veut faire de la langue un outil de communication».

Courrier des arts

Des éloges pour Femme de pierre

Madame Louise Cousineau,
■ Je vous ai trouvée bien dure dans votre critique de *Femme de pierre*! Je suis habituellement assez d'accord avec vous, mais cette fois-ci, pas du tout. Et ça m'a étonnée. (Même Foglia en a parlé dans sa chronique du 30 octobre et il n'y est pas allé avec le dos de la cuillère. Mais ça, c'est son «trademark» et c'est pour ça qu'on l'aime...) Vous n'avez pas eu un mot gentil pour la merveilleuse Louise Marleau et la plupart des comédiens qui jouaient fort bien.

La télé est inondée d'émissions débiles et de téléromans avec des histoires très tirées par le cheveux. *Femme de pierre* était inspiré d'un fait vécu. Comme quoi la réalité dépasse parfois la fiction. J'ai beaucoup aimé ce téléfilm et j'en ai entendu parler de façon élogieuse dans mon entourage.

Johanne BERNIER
Montréal

Non, pas lui!

■ Je veux bien croire qu'un festival qui se dit international requiert un gros nom pour faire parler. Mais quelle mouche a piqué les responsables du Festival de Rouyn-Noranda d'inviter Serge Gainsbourg?

Soudain, cet être au passé trouble, devient un héros... Comment expliquer l'engouement de votre Francine Grimaldi pour un individu qui a une vision aussi dégradante de la femme? Serait-ce qu'elle ait enfin trouvé quelqu'un qui partage avec elle la passion de la «boucane» de cigarette?

Un parfum de snobisme et d'idolâtrie parfaitement injustifié a entouré la venue de ce soi-disant metteur en scène-auteur-compositeur-interprète de talent (!).

Tant d'artistes doués habitent la France. Pourquoi les organisateurs du festival abîment-ils le choix de Gainsbourg? Je n'y vois qu'un subterfuge pour masquer l'amateurisme d'une manifestation à la recherche d'une publicité, quelle qu'elle soit!

Richard GERVAIS
Montréal

Au sujet des best-sellers

■ Nous avons constaté que *La Presse* a récemment modifié sa méthode de compilation des listes de best-sellers.

La distinction désormais établie entre livres québécois et livres étrangers est assurément un moyen de procurer une meilleure promotion au livre québécois. En effet, six titres de nos auteurs sont ainsi mis de l'avant chaque semaine, quelle que soit leur performance en terme de ventes par rapport aux livres étrangers.

Cependant, nous aimerions attirer votre attention sur l'inconvénient d'établir des listes séparées selon les origines des livres. Avec une telle distinction, il devient impossible d'évaluer, même approximativement, la présence relative de nos auteurs et de nos éditeurs sur le marché québécois du best-seller. Or les listes de best-sellers constituent à l'heure actuelle le seul outil d'analyse de ce marché.

Nos recherches témoignent de l'intérêt des analyses réalisées à partir de listes compilées en dehors de toute distinction d'origine. On y constate que nos auteurs se placent de moins en moins bien dans le peloton des «Très Grands Succès Québécois» (livres qui comptent parmi les 25 titres apparaissant le plus souvent pendant une année). Passée de 52,60 p. cent pour la période 1970-1975 à 36,50 p. cent pour 1976-1981, et à 32,43 p. cent pour 1982-1987, leur présence y est en net recul.

Claude MARTIN
professeur

Marie-Pierre BONNAS-SIEUX
étudiante au doctorat
Département de Communication
Université de Montréal

■ Les lettres destinées au Courrier des arts doivent être claires, concises et signées du nom complet de leur auteur. *LA PRESSE* se réserve le droit de les abréger. Adresser toute correspondance comme suit: La boîte aux lettres, *LA PRESSE*, 7 rue Saint-Jacques, Montréal, H2Y 1K9.

Best-sellers

Editions québécoises Fiction (romans)

1	Il restera toujours le Nebraska	N. Petrowski	Boréal	(2)
2	Les Filles de Caleb	Ariette Cousture	Québec/America	(7)
3	L'Hiver de pluie	Lise Tremblay	X4Z	(1)

Essais

1	Maintenant ou jamais	Pierre Bourgault	Stanke	(7)
2	La Chasse à l'éléphant	Richard Martineau	Boréal	(7)
3	Steinberg	P.Hadekei et A. Gibson	Libre Expression	(3)

Editions étrangères Fiction (romans)

1	La Part des ténébres	Stephen King	Albin Michel	(1)
2	Le Fantôme de Lady Margaret	Mary Higgins-Clark	Albin Michel	(8)
3	La Machine	R. Belletto	P.O.L.	(1)

Essais

1	Malicorne	Hubert Reeves	Seuil	(5)
2	Marguerite Yourcenar	J. Savigneau	Gallimard	(3)
3	Plus grands que l'amour	Dominique Lapierre	Laffont	(5)

Livres pratiques

1	État du monde 91	En collaboration	Boréal	(3)
2	Le Chemin le moins fréquenté	Scott Peck	J'AI Lu	(15)
3	Écoute ton corps	L. Bourbeau	E.T.C.	(3)

Les listes nous sont fournies par les librairies suivantes: Bertrand, Les Bouquinistes, (Chicoutimi), Champigny, Demarc, Ducharme, Le Fureteur (Saint-Lambert), Gallimard, (Québec), Guérin, Hermès, René Martin (Joliette), Monet, Le Farchemin, Payette (Sherbrooke), Guy Poirier (Trois-Rivières), Raffin, Renaud-Bray, Sons et Lettres, Village-Cartier (Hull)

Le Prix du

Grand public

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

La Presse

À GAGNER

UN BON D'ACHAT DE 500 \$

10 BONS D'ACHAT DE 50 \$

Échangeables à la librairie de votre choix.

PARMI LES TITRES EN NOMINATION, VOTEZ POUR VOTRE LIVRE PRÉFÉRÉ:

POUR PARTICIPER :

- Remplissez le coupon de participation ci-joint et déposez-le au Salon du livre de Montréal.
- Le prix du public *La Presse* sera remis au Salon du livre le dimanche 18 novembre 1990 à 17 h 30. L'auteur élu recevra une somme de 1 000 \$ de *La Presse*.
- La valeur totale des prix offerts est de 1 000 \$.
- Les règlements du concours sont disponibles au Salon du livre de Montréal et à *La Presse*.

Ce coupon de participation dûment complété peut être échangé contre un laissez-passer

GRATUIT

au Salon du livre les 15 ou 16 novembre 1990

BULLETIN DE VOTE

1. Tremblement de coeur, Denise Bombardier, Seuil
2. Guy Lafleur - L'ombre et la lumière, Georges-Hébert Germain, Libre Expression
3. Bonheur fou, François Gravel, Boréal
4. L'Univers Gulliver, Lili Gulliver, VLB Éditeur
5. Dans l'oeil de l'aigle, Jean-François Lisée, Boréal
6. L'accord, Georges Matthews, Le Jour
7. Sire Gaby du Lac, Francine Ouellette, Quinze
8. Un noeud dans le coeur, Elisa T., JCL
9. Trudeau le québécois, Michel Vastel, L'Homme
10. Le premier quartier de la lune, Michel Tremblay, Leméac

Mon choix est _____ (numéro)

Nom _____ Âge _____
Adresse _____ App. _____
Ville _____
Code postal _____ Tél. _____

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

La Presse

RÉCITS



ESSAI PARCOURS
De l'imprimé à l'oralité
Robert Giroux
496 p.
29,95 \$

ROMAN



OCCUPATION DOUBLE
Lucie Désautels
102 p.
12,95 \$

ROMAN



ÉCLIPSES
Marc-André Paré
100 p.
14,95 \$

ROMAN



ESSAI LA TURLUTE AMOUREUSE
Jacques Julien
180 p.
15,95 \$

TRIPTYQUE

C.P. 5670, succ. C
Montréal H2X 3N4
Tél.: (514) 524-5900

Liste des best-sellers

Québec/America

Fiction (romans)

1	Les Filles de Caleb	Ariette Cousture
2	Volkswagen Blues	Jacques Poulin
3	Anne dans sa maison de rêves	Lucy Maud Montgomery
4	La Mauvaise Foi	Gérald Tougas
5	Les Murs de brique	J. Gagnon

Fiction (romans jeunesse)

1	Histoire de la Princesse et du Dragon	Élisabeth Vonarburg
2	Bach et Botline	Bernadette Renaud
3	Cassopée ou l'été polonais	Michèle Marneau
4	Le dernier des raisins	Raymond Plante
5	J'ai besoin de personne	Reynald Cantin

Essais/ouvrages de références

1	Écrire de la fiction au Québec	Noël Audet
2	Multi-dictionnaire	Marie-Éva de Villers
3	Dictionnaire thématique visuel français/anglais	Ariane Archambault & Jean-Claude Corbeil

La liste des best-sellers Québec/America a été établie à partir des rapports des distributeurs sur plus de 1000 points de vente sur tout le territoire du Québec.
Pour toute information: 393-1450

LIVRES

En quelques lignes



Sale guerre!

C'est aujourd'hui le 11 novembre. L'anniversaire de l'armistice du 11 novembre 1918, le jour où, naïvement, des millions d'hommes et de femmes à travers le monde se sont exclamés «plus jamais la guerre», en croyant que la chose serait possible.

Aujourd'hui, devant les cénotaphes du pays, les membres de la Légion canadienne, bardés de médailles, se bombent le torse et évoqueront avec fierté leurs souvenirs de guerre, vrais ou faux. Des veuves, des orphelins pleureront un disparu, les autres, l'immense majorité, demeureront indifférents. La guerre, c'est si loin.

La majeure partie des oeuvres écrites au Canada sur la guerre sont des récits militaires revalorisant, règle générale, des exploits glorieux. Ou encore de grandes tragédies comme le massacre de la bataille de Dieppe en 1942. Mais peu d'auteurs ont donné la parole aux simples soldats pour qu'ils racontent leur vécu.

Ronald Cormier, un auteur acadien, l'a fait. Il y a deux ans, il avait publié un premier livre, *J'ai vécu la guerre*, témoignage d'une vingtaine de soldats. Cette fois-ci, il interroge une douzaine d'ex-prisonniers de guerre. Leur leitmotiv: «J'ai perdu ma jeunesse». Un son de cloche qui diffère des discours pompeux d'aujourd'hui.

Pierre Vennat

ENTRE BOMBES ET BARBELES, TÉMOIGNAGES D'AVIATEURS ET DE PRISONNIERS DE GUERRE ACADIENS, Ronald Cormier, Éditions d'Acadie, 1990.



En effeuillant la rose

Avec ce nouveau coup de gueule, Max Gallo, campé sur le *reel refoulé*, refuse de se laisser happer par le courant délétère qui — discours moralisateur aidant et obligé — emporte, vers les décombres des idées dépassées, dans le tohu-bohu de cette *fin de siècle obscure*, cette grande aventure que fut la Gauche.

Si Gallo ne se fait aucune illusion sur la survie d'une certaine Gauche, — en dépit de ses parures, de ses vêtements de parade (le social, l'égalité, les réformes, la justice...) qui masquent sa décrépitude —, il n'est pas du genre à assister à l'écroulement de ses «certitudes, illusions et combats» avec un vague «Merci, notre bon maître».

Qu'on ne s'y trompe point, l'homme serait plutôt du style à persister puisqu'il n'a jamais cessé de signer. D'abord parce que des voix doivent se faire entendre pour rappeler que «ce sont les hommes qui font les dieux, que l'indépendance doit toujours l'emporter sur la révérence, que la Gauche exis-

taient avant 1981, qu'elle existe et qu'elle existera. Après. C'est cela la République».

Membre du Comité directeur du Parti Socialiste français, Gallo, gaillardement, effeuille, sabre au clair, les pétales de la rose socialiste française. Joli et revivifiant, ce dernier coup de sécateur...

Charles David

LA GAUCHE EST MORTE, VIVE LA GAUCHE!, par Max Gallo, Éditions Odile Jacob, 1990.

Écrire, c'est aimer

Une femme essaie d'écrire un livre, sur une cantatrice nommée Blanche. Cette Blanche est très malade, enfermée, à l'écart de tous, même de son mari. Une femme, écrivain, veut essayer de la faire vivre, de lui donner par des mots littéralement la vie.

Mais cette femme qui écrit est aussi la mère d'un enfant autiste, Jean, qu'on appelle autrement: Sylvestre. Lui aussi est enfermé, lui aussi a besoin qu'on nomme, qu'on atteigne, qu'on caresse, qu'on aime.

Écrire, c'est aimer. C'est ne plus être soi, mais l'autre, Blanche ou Sylvestre. Et le combat entre celle qui aime et celle qui écrit (aime autrement) est faramineux.

Ce roman est très beau. Il fait mal, je vous en prévins. Il élève la douleur et la rage de la douleur, à des hauteurs rares. Mais la douleur est-elle un sujet de roman? Je ne le crois pas, et ce n'est pas un roman, c'est autre chose à quoi vous aurez autant de mal que moi pour donner un nom. Je voulais vous dire simplement que c'est très beau.

Jacques Folch-Ribas

LE PETIT PRINCE CANNIBALE, par François Lefèvre, 153 pages, Éditions Actes Sud, Arles, 1990



Avec franchise

Chez un autre éditeur, Jean H. Gagnon nous invitait l'an dernier à éviter les pièges du franchisage. Cette année, cet avocat récidive sur le sujet en nous brossant un tableau sous un angle plus positif.

Diriger une chaîne d'établissements commerciaux, fustent-ils magasins ou restaurants, sans avoir à assumer tous les frais de stockage, de loyer et de main-d'oeuvre présente beaucoup d'attraits. Des risques aussi.

Gagnon établit un protocole pour y parvenir le plus sûrement possible. Il insiste sur les aspects trop négligés souvent par les entrepreneurs, comme la dimension juridique.

Il fait ressortir l'importance de bien préparer l'opération de lancement, notamment en ne dérogeant pas à la règle de base en matière de franchises: tester la formule dans au moins trois commerces corporatifs pendant deux ans avant de commencer à franchiser le concept.

Il fait ressortir aussi que la dimension financière reste encore sous-évaluée, beaucoup découvrant trop tard que leur concept exigeait plus de ressources qu'ils n'en disposent.

Il conclut en faisant sortir qu'on ne s'improvise pas franchiseur, qu'il s'agit désormais d'une profession qui exige une formation solide.

Rudy Le Cours

COMMENT LANCER VOTRE RÉSEAU DE FRANCHISES, par Jean H. Gagnon, Les Éditions Agence d'ARC.

Sur les traces de Marguerite Yourcenar

LUCIE CÔTÉ
collaboration spéciale

Journaliste au *Monde* depuis 13 ans, critique littéraire depuis sept ans, Josyane Savigneau a écrit la première et monumentale biographie d'un témoin important de ce siècle, l'écrivain Marguerite Yourcenar, décédée en 1987 à 84 ans.

«Je ne voulais pas écrire de livre, avoue Josyane Savigneau. Je trouve un peu malsaine la tendance, en France, à vouloir convaincre les journalistes d'écrire des livres. J'ai un rapport violent à l'écriture. Je me suis dit un jour que puisque je ne serais pas Proust, je n'écrirais pas une ligne. Je ne suis pas écrivain, je le saurais, explique-t-elle, tout en remarquant qu'elle a été troublée par les bonnes critiques louant son écriture. Le journalisme me permettait d'écrire sans écrire. J'avais peur du long terme, je mettais toute mon énergie à faire trois feuillets. Mais si on a peur de commencer, c'est qu'on pense au livre dans sa totalité», observe celle dont le livre fait tout de même 532 pages avec les notes.

La journaliste avait déjà rencontré Marguerite Yourcenar à deux reprises, en 1984 et en 1987, peu de temps avant sa mort. C'est à la demande de l'éditeur Antoine Gallimard qu'elle accepta de partir sur les traces, nombreuses, laissées par l'écrivain, une aventure qui l'a monopolisée pendant un peu plus de deux ans.

«Je travaillais en même temps, j'ai fait de l'équilibrisme pour arriver à terminer mon livre. J'ai pris une sabbatique de deux mois, consacré toutes mes vacances à Yourcenar. Il fallait me hâter pour rencontrer les témoins, surtout les contemporains de Marguerite Yourcenar. J'avais des



plongées frénétiques dans le livre, j'avais l'impression de tirer un fil puis, quand je retournais au journal, j'avais peur de l'avoir perdu.»

«On savait que je n'écrirais pas une hagiographie, mentionne encore Josyane Savigneau. Il y a deux façons de faire une biographie, signale-t-elle. On peut s'approprier quelqu'un et le faire à son image. On peut aussi choisir, comme je l'ai fait, de lui rendre visite, sans tenter de tout expliquer. Quand on est la première à faire la biographie de quelqu'un, on a des hypothèses et c'est bien de pouvoir les vérifier, il y a une part de liberté.»

Il y a aussi une enquête à faire, ce qui n'a pas déçu à l'ancienne chroniqueuse judiciaire.

«On n'est pas journaliste pendant toutes ces années pour rien. J'avais envie de chercher des choses pour ce livre. Marguerite Yourcenar a voulu jouer avec ses biographes, les canaliser. Elle a laissé de petits pièges qu'il faut débusquer. Mais elle n'a pas voulu empêcher sa biographie. Elle a tout de même laissé 11 boîtes de notes», remarque-t-elle.

Selon Josyane Savigneau, une partie surtout des documents de Marguerite Yourcenar, scellés pour 50 ans, auxquels elle n'a bien sûr pas eu accès, sera intéressante.

«Ce ne seront pas ses lettres d'amour à Grace Frick, assure-t-elle. Ce seront les fragments du journal qu'elle tenait, qui permettront de comprendre la Marguerite Yourcenar des années trente.»



Josyane Savigneau

PHOTO JEAN-YVES LETOURNEAU, La Presse

Un document d'une richesse exceptionnelle!

Georges-Henri Lèvesque

SOUVENANCES

3



Escales et parcours
entretiens avec Simon Jutras

éditions
la presse

Dans le troisième tome de ses Mémoires, le père Georges-Henri Lèvesque retrace ses itinéraires dans les deux Amériques, en Europe et en Afrique. Aucune escale enchantée, aucun défi d'envergure ne sont évo-

qués sans la présence d'amis, de collaborateurs et de regroupements laïcs ou religieux, qui participent tous à l'éclosion des *Souvenances*.

427 pages

24,95\$

éditions
la presse

EN VENTE PARTOUT



LE REVENANT, René Belletto, Éditions J'ai Lu.

Venez rencontrer les auteurs de



au Salon du livre de Montréal - Stand 873

Le vendredi 16 novembre

17 h à 20 h - Daniel Gagnon *Circumnavigatrice*
20 h à 22 h - Pierre Vuillemin-Salducci *Aucun chemin n'est sûr...*

Le samedi 17 novembre

14 h à 15 h - Diane-Monique Daviau *Dernier Accrochage*
André Carpentier *De ma blessure atteint, et autres détresses*
17 h à 20 h - Lise Tremblay *L'Hiver de pluie*

Le dimanche 18 novembre

14 h à 17 h - Lise Tremblay *L'Hiver de pluie*
17 h à 20 h - Gérald Gervy *L'Esprit en fureur*
(Prix Alfred-Desrosiers 1990)
20 h à 22 h - Daniel Semine *Nuits blêmes*

Le lundi 19 novembre

16 h à 18 h - Julia Bettinotti *La Corrida de l'amour.*

Le roman *Harlequin*18 h à 22 h - Anne Dandurand *L'Assassin de l'intérieur/Diables d'espoir*

Le mardi 20 novembre

16 h à 18 h - Bernard André *Écrire le Québec: de la contrainte à la contrariété. Essai sur la constitution des Lettres*
André Vanasse *Le père vaincu, la Méduse et les fils castrés*
Psychocritiques d'oeuvres québécoises contemporaines.



ÉDITEUR

Livres et Galeries d'art

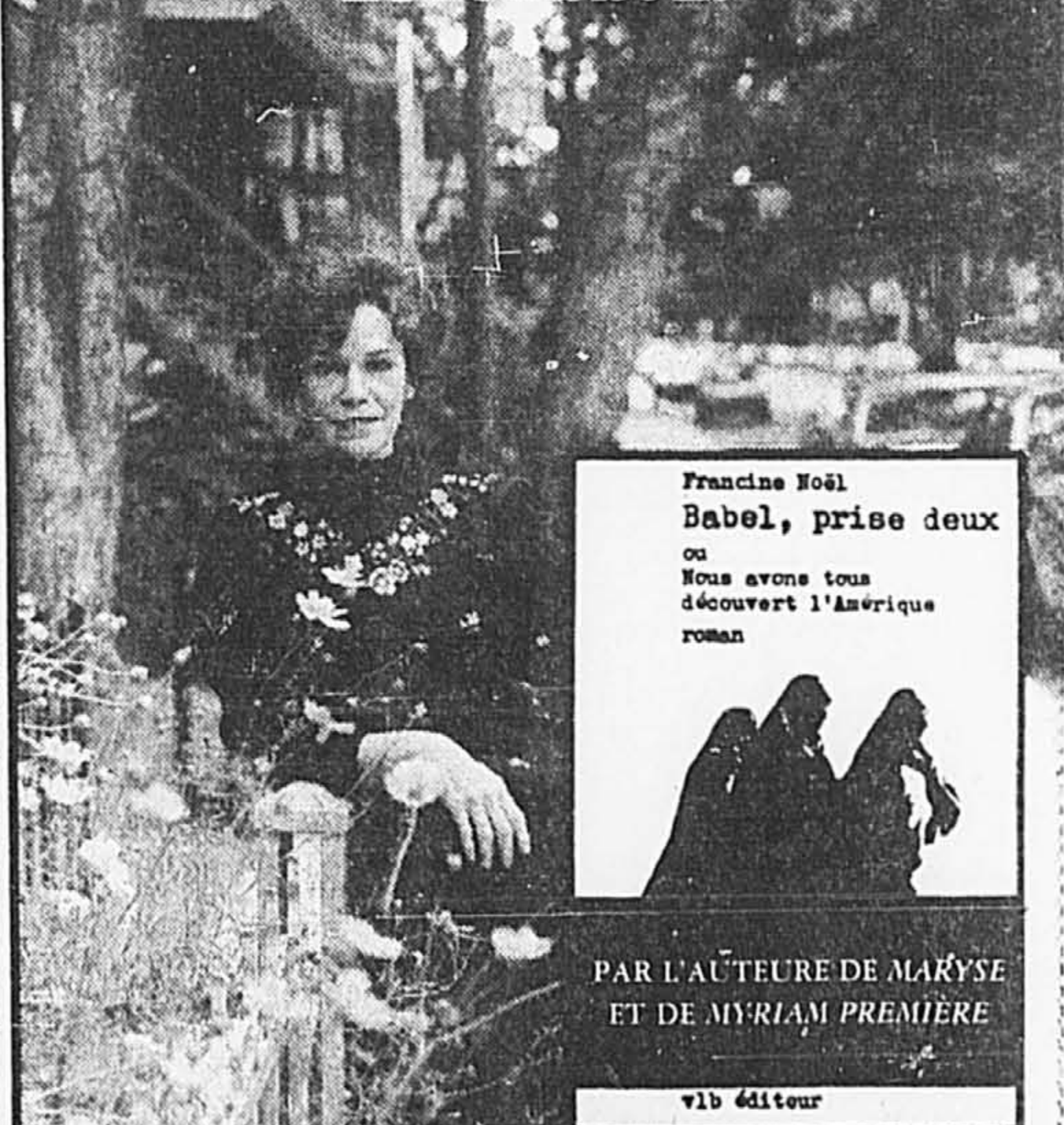
Adjoint au directeur de l'information: MICHEL G. TREMBLAY

Chef de division: MARIO ROY
Chef de section Événements spéciaux: ALAIN DE REPENTIGNY
Secrétaire de rédaction: FLEURETTE BELANGER
Pupitre: NICOLE BEAUCHAMP, JEAN-CLAUDE DUSSAULT, YVON LABERGE, MONIQUE PRINCE

Galeries d'art: RAYMOND BERNATCHEZ
Littérature québécoise: REGINALD MARTEL
Information générale: PIERRE VENNET

Collaborateurs réguliers:
Essais: MARC-FERNAND ARCHAMBAULT
Information générale: LUCIE CÔTÉ
Littérature française: JACQUES FOLCH-RIBAS
Roman policier: GILBERT GRAND
Littérature étrangère: CAROLE-ANDRÉE LANIEL
Économie: RUDY LE COURS
Bande dessinée: JOCELYNE LEPAGE
Livres pratiques: HUGUETTE ROBERT
Littérature jeunesse: SONIA SARFATI
Poesie: GILLES TOUPIN

LE NOUVEAU FRANCINE NOËL EST ARRIVÉ!



Francine Noël
Babel, prise deux
ou
Nous avons tous découvert l'Amérique
roman



PAR L'AUTEURE DE MARYSE
ET DE MYRIAM PREMIÈRE

vib éditeur

BABEL, PRISE DEUX
OU
NOUS AVONS TOUS
DÉCOUVERT L'AMÉRIQUE

Venez rencontrer Francine Noël et les auteurs de VLB ÉDITEUR au Salon du livre de Montréal.



Au plaisir de lire

JACQUES FOLCH-RIBAS
collaboration spéciale

Efficace, troublant, désinvolte...

Une autre histoire d'amour, un autre roman dont le thème est la femme — comme celui de Marc Lambron dont je vous ai parlé. Cette fois il s'agit de la femme des années soixante-dix, ce n'est pas si loin, et j'ai l'impression d'avoir rencontré plusieurs fois une personne faite comme cette Cynthia Sentenac, d'avoir passé près d'elle, et troublé par ce que l'on peut appeler la nouvelle féminité — il y a bien les nouvelles vagues, les nouveaux philosophes et les nouveaux romans, je ne vois pas de raison de refuser à la féminité une si noble mode.

Troublé, mais pas amoureux. Il se trouve que l'auteur, Patrick Besson, l'a été de Cynthia. Il raconte une femme, comment il l'a connue, comment elle lui a échappé plusieurs fois et comment il l'a rattrapée, d'étrange façon.

Il est vrai que Cynthia est étrange, autant que son prénom. Les parents sont toujours responsables de nos prénoms, tant pis pour eux, braves bourgeois français du demi-siècle qui trouvaient sans doute du plus grand « chic » d'affubler leur progéniture de prénoms compliqués et exotiques.

En ce temps-là, les bourgeois élevaient leurs enfants dans la liberté (les enfants éduquaient leurs parents à la liberté). On appelait papa par son prénom, maman par le sien, l'auteur passait son baccalauréat, c'est-à-dire qu'il ne se présentait pas à l'examen, ce qui ne l'empêchait pas d'écrire un roman à l'âge de dix-sept ans, de devenir célèbre, ce qui épaté papa — un père méprisé. Voyez-vous, ce père-là plaisait rarement aux fils qu'il avait laissés pousser en liberté. Quant à la maman, un peu folle, elle plaisait aux amis de papa.



Bon, on ne fera pas ici le procès des familles du second demi-siècle. Ce serait bien inutile, car il s'instruit de lui-même, par la lecture de ce roman élégant, léger, touche-à-tout et qui n'explique jamais: il montre et c'est excellent. En

scènes claires, courtes, bien ficelées les unes aux autres, nous en apprendrons plus que par une lecture de sociologie de l'époque. L'allusion remanescque, il n'y a rien de mieux, enfin, me semble-t-il.

Ce garçon, celui qui parle, rencontre Cynthia en Angleterre, à Deal, dans le Kent, au cours d'un «séjour linguistique». Il avait douze ans, notre futur écrivain célèbre et talentueux. Plus tard, il rencontrerait d'autres femmes avec lesquelles se commettraient les «actes des sens», mais toujours, à l'improviste, Cynthia reparaitrait. C'est une apparition, cette femme, c'est un ludion, monte et descend, insaisissable et assez fantasque pour s'enticher de quelqu'un (un artiste, un gauchiste, n'importe qui) et vouloir devenir chanteuse, ou femme d'un riche bourgeois, pourquoi pas? Tout cela «paresseusement».

Les parents de Cynthia laissent faire, eux aussi. Ils deviennent amis avec ceux du narrateur, et voilà tout ce beau monde parti en vacances. L'Italie, la Grèce, la Yougoslavie. Peut-être que cette fois, Cynthia se laissera prendre, par la force de cette cohabitation du mois d'août? Si peu, si peu.

Ce qui arrive, c'est que les «vieux» vont se disputer comme des petits bourgeois. Mais la famille Sentenac deviendra celle du narrateur, elle l'adoptera et regardera avec béatitude, sinon tendresse, comme l'amant officiel de Cynthia. La liberté mène à tout, même au piège.

C'est compter sans Cynthia, qui décidément ne désire pas épouser son soupirant. Celui-ci d'ailleurs semble s'en moquer, il épousera ailleurs, elle aussi de son côté, bref: c'est la pagaille complète. L'arrête ici, moi, ma tentative de scénario, car vous aurez le plaisir, page après page renouvelé, de suivre les péripéties de ce couple fugace qui n'a pas de sentiments, mais des sensations. Avec naturellement la surprise finale, bien amenée, mais qui ne contredira pas l'ambiguïté de ces êtres — et de leur époque.

C'est très, très bon, concis, précis, désinvolte. C'est peut-être l'amour, au XX^e siècle? Les Bovary ont changé, les Homais aussi, peut-être faudrait-il que les écrivains — je n'ose pas dire les Flaubert — trouvent les mots et la musique pour le dire? Je crois que Patrick Besson a trouvé quelque chose, que c'est important et que le lecteur un peu blasé y trouve, lui, son compte.

LA PARESSEUSE, par Patrick Besson, roman, 278 pages, Éditions Albin Michel, Paris, 1990.



Yolande Cohen

PHOTO JEAN COUILL, La Presse

Les pionnières du féminisme québécois ne sont peut-être pas celles qu'on croyait

PIERRE VENNAT

«Combien de fois ai-je vu un sourire narquois poindre sur le visage de mes interlocuteurs, de mes étudiantes surtout, quand j'affirmais sans le moindre doute que les Cercles de fermières ont été à l'origine du mouvement féministe contemporain... Faire une recherche sur les fermières en 1990 et prétendre en plus qu'elles ont occupé une place importante dans l'avènement de la société moderne, tout cela a nécessité d'amples justifications».

Yolande Cohen, professeur d'histoire à l'Université du Québec à Montréal, est passionnée d'histoire sociale. Depuis qu'elle a publié *Femmes de parole*, en 1981, aux Éditions du Jour, elle demeure convaincue que trop souvent, les médias ou l'histoire ne donnent la vedette qu'aux partis politiques et aux groupes de pression similaires (les centrales syndicales par exemple) et négligent les organismes plus marginalisés qui, pourtant, façonnent souvent tout autant, sinon plus, l'histoire parce que ce sont eux qui la vivent.

Bref, ce qui intéresse Yolande Cohen, c'est «l'histoire du monde ordinaire».

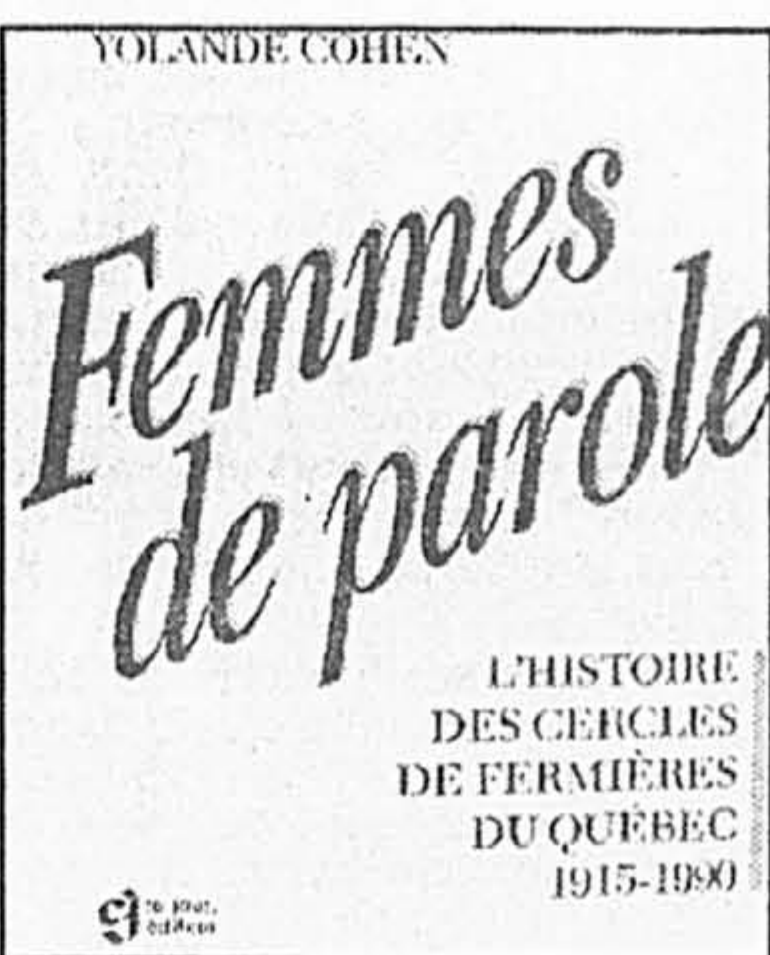
Au lieu d'écrire l'histoire du pouvoir et de ceux qui l'ont exercé, elle préfère celle des contre-pouvoirs, les jeunes, les femmes, les immigrés. Ce qui explique que les ouvrages les plus récents qu'elle a publiés en français portent des titres comme *Les jeunes, le socialisme et la guerre*, *Femmes et contre-pouvoirs*, *les Juifs Marocains à Montréal*.



Pour l'instant, elle présente *Femmes de parole*.

C'est d'abord l'histoire d'un mouvement méconnu, décrit en milieu intellectuel urbain, les Cercles de fermières du Québec.

Yolande Cohen, en effet, démontre plutôt que ce mouvement, qui célèbre cette année son 75^e anniversaire et compte quelque 60 000 membres, n'est pas qu'un regroupement de cercles d'artisanat ou de faiseuses de tartes. Mais plutôt un mouvement qui, jusqu'à l'avènement de la Révolution tranquille à tout le moins, a constitué l'un des plus importants lieux publics de l'autonomie des femmes.



Mais Yolande Cohen en a également profité pour dresser l'histoire des premiers magazines féminins populaires de Québec, bien avant le *Paysan* de Françoise Gaudet-Smet. Les ancêtres, en somme, du *Châtelaine* d'aujourd'hui. C'est le deuxième récit du même livre.

Enfin, le livre permet de découvrir deux des principaux animateurs sociaux qui ont façonné l'histoire sociale du Québec et que l'historiographie officielle a jusqu'ici ignoré: Alphonse Désilets et sa femme Pierrette. Désilets, un agronome, auteur d'une thèse sur les devoirs sociaux de la classe agricole, après avoir étudié l'expérience des mouvements sociaux catholiques en Belgique au début du 20^e siècle s'est fait, à partir du congrès de la jeunesse catholique canadienne de 1914, l'apôtre de la création des cercles de fermières.

Sa femme, quant à elle, fonda et dirigea à compter de 1920, *La Bonne Fermière*, qui avec ses 40 000 abonnées, fut le premier véritable organe de presse féminin du Québec.

Selon Yolande Cohen, sortir des sentiers battus n'est pas toujours facile. Les Cercles de fermières, par exemple, n'avaient pas encore trouvé leur historien. Sur eux et leur histoire pèse une suspicion qu'il leur est difficile de surmonter.

En les réhabilitant, en quelque sorte, Yolande Cohen ne s'est donc pas fait que des amies auprès des féministes officielles, d'avantage préoccupées de chanter les louanges des femmes professionnelles et de la haute bourgeoisie à qui le Québec doit

d'avoir décroché le droit de vote pour les femmes et la visibilité politique que de parler des femmes ordinaires qui, chaque jour, ont trimé dur, que cela soit sur la ferme, dans leur cuisine ou même, dans les usines.

Par ailleurs, Yolande Cohen s'est également attaquée à un des mythes les plus persistants de la sociologie québécoise. Préoccupée par la façon dont le Québec entre dans la modernité, la quasi totalité de nos sociologues ont affirmé que la persistance de modes de vie traditionnels pendant longtemps au Québec, et surtout le mode de vie rural, est à l'origine de ce qu'ils ont appelé «le retard du Québec».

Yolande Cohen ne le cache pas, nombreuses sont, surtout en milieu urbain, les gens qui se demandent à quoi servent les Cercles de fermières, aujourd'hui, en 1990.

Le mot «fermière» est considéré désuet par les intellectuels du milieu urbain qui, bien sûr, ne veulent pas admettre qu'on puisse être à la fois fermière et féministe.

Mais l'historienne n'en démord pas: les Cercles ont réussi à faire prendre en considération la diversité des situations des femmes et à leur donner une place appréciable et reconnue dans la société.

«Le changement des règles du jeu politique, perceptible depuis une vingtaine d'années, indique que la persévérance dans la voie du contre-pouvoir a son efficacité».

FEMMES DE PAROLE, l'histoire des Cercles de fermières du Québec 1915-1990, Le Jour, éditeur.

Pour la littérature; contre les éditeurs!

JACQUES FOLCH-RIBAS
collaboration spéciale

Une femme, à Paris, se nomme Françoise Verny. Elle s'occupe d'édition. Elle devient soudain célèbre (le public ne se fie qu'aux journaux qui ont des poussées de fièvre) lorsqu'elle réussit ce qu'elle nomme elle-même des «coups d'édition».

La voilà sacrée accoucheuse de talents, médiatrice, déesse ex machina, grande dame de l'édition, mettez-en, vous n'atteindrez jamais le vocabulaire des plumitifs.

Françoise Verny, plus simplement, travaille en édition comme d'autres en prêt-à-porter. Et c'est une femme remarquable à bien des égards: subtile, observatrice, sensible (c'est un regard, cette femme), ce qui ne l'empêche pas d'être bourrée de contradictions que, par tendresse, on lui supposera injectées par le milieu qu'elle fréquente depuis tant d'années.

Françoise Verny a écrit un livre intitulé *Le plus beau métier du monde*.

Celui d'éditeur, paraît-il; ils ne doutent de rien, ceux-là.

On se dit d'emblée qu'elle a eu tort, puisqu'elle écrit très mal, lourd, gras, le pot-au-feu — elle dit elle-même qu'elle n'est pas écrivain, et le prouve. Mais on change d'avis, vite, car ce qu'elle raconte mérite d'amples cuillérées, et roboratives, du lecteur affamé.

Je ne déteste pas le pot-au-feu.

Françoise Verny raconte d'abord sa jeunesse, un peu bas-bleu, un peu communiste, un peu chrétienne. Je vous dis, le mélange. Puis comment elle se trouva dans l'édition, c'est-à-dire chez un éditeur, Grasset,



ESSAIS

où elle resta dix-huit ans, pour passer chez un autre, Gallimard, y rester quatre ans, et chez un troisième, Flammarion, où elle se trouve aujourd'hui, là, cela devient intéressant, voire pathétique.

Car elle conte ce que nous savions déjà mais ne voulions pas savoir. Nous disions même, oh indulgence coupable de nos petits coeurs tendres, que cela ne se pouvait pas, donc que cela n'existait pas — nous le disions à ceux qui posaient des questions que nous trouvions gênantes.

Elle raconte, Françoise Verny, non pas tout mais beaucoup sur ce plus beau métier du monde, infiniment plus horrible que le plus ancien.

Comment un éditeur remet une enveloppe. Comment on bourne un jury, d'amis sûrs. Comment on vole un auteur à un concurrent. Comment on est un «gang», le mot n'est pas de moi. Comment on encourage à écrire la femme d'un juré. Comment on fait écrire le livre d'un célèbre écrivain par un autre (par pure tendresse, va de soi). Et bien d'autres entortilleries.

Je voudrais conseiller ce livre à ceux qui aiment la littérature — qui n'y est pas — et à ceux qui détestent le milieu des éditeurs.

Ce qui fera beaucoup de monde.

LE PLUS BEAU MÉTIER DU MONDE, par Françoise Verny, 455 pages, Éditions Olivier Orban, Paris, 1990.

Camille Claudel, sculpteure: l'oeuvre, enfin!

JOCELYNE LEPAGE

Après les biographies, le film, et une nouvelle génération de petites filles qui s'appellent Camille en son honneur, voici enfin le premier ouvrage exhaustif consacré à l'oeuvre de Claudel, sculpteure.

Il s'agit d'un gros livre d'art au prix encore plus imposant (276 \$, éd. Adam Biro) abondamment illustré, composé pour l'essentiel d'un catalogue raisonné. Non seulement les auteurs y font-ils le tour de toutes les sculptures, peintures, plâtres, dessins et ébauches répertoriés de Camille Claudel, mais ils vont également chercher dans l'oeuvre de Rodin — le maître et l'amant — les éléments qui appartiennent en réalité à l'élève-maitresse.

La partie biographique, rédigée par Reine-Marie Paris, petite-nièce de Camille et petite-fille de Paul, a été réduite à l'essentiel, arbre généalogique compris de même que lettres d'amour inédites pleines de fautes d'orthographe signées Rodin. Mais on retrouve encore des éléments biographiques dans l'analyse stylistique de l'oeuvre que l'on doit à Arnaud de La Chapelle, un avocat à la Cour de Paris.

Une fois que l'on connaît la vie de Camille Claudel, il est bien difficile, semble-t-il, de ne pas retrouver dans son oeuvre les traces de sa passion dramatique. Une vie marquée par le drame très concret de l'avortement, et une oeuvre avortée, dont une bonne partie a été détruite par l'artiste même, avant qu'elle ne soit internée dans un hôpital psychiatrique où elle mourra en 1933, à l'âge de 78 ans, après y avoir passé 30 ans.

L'oeuvre de Camille Claudel, qui doit beaucoup à Rodin et à qui Rodin doit aussi quelque chose, est souvent émouvante. Il y a ces têtes d'enfant par exemple,

qui ont l'air de connaître un double secret; ces couples si étroitement enlacés qu'ils ne forment qu'une figure emportée dans le même mouvement; ces corps de femmes et d'hommes terriblement sensuels ou tragiquement marqués par la détresse et le vieillissement.

L'ouvrage de Reine-Marie Paris et de M. de La Chapelle est un livre pour fans où l'on n'oublie ni les premiers collectionneurs de l'artiste ni même les oeuvres qui sont disparues et pour lesquelles on n'a pas de photographies. Outre la correspondance de Rodin, on y trouve celle de Camille

et celle encore de Paul Claudel en ce qui concerne sa soeur. Et en annexe, une liste des fondateurs de Camille Claudel, une autre des expositions auxquelles elle a participé, une autre encore des articles qui ont été écrits sur elle, des ventes publiques où ses oeuvres figurent aux catalogues, et toute cette sorte de choses qui finissent par porter le nombre de pages à plus de 300 et le prix à presque autant.

L'OEUVRE DE CAMILLE CLAUDEL, Reine-Marie Paris et Arnaud de La Chapelle, Éditions Adam Biro, 320 p., 276 \$.

Les mouvements sociaux dans le projet de société

PIERRE VENNAT

«Sur les différents terrains de l'action sociale progressiste au Québec, un nombre significatif de personnes s'inquiètent de ce que la marche vers une souveraineté accrue du Québec puisse aller de pair avec le développement de politiques sociales et culturelles de droite.

«Ces inquiétudes sont légitimes. Mais elles deviennent moins plausibles lorsque l'on prend conscience avec confiance de la contribution possible des mouvements sociaux dans la définition du projet de sociétés que nous voulons construire».

Ainsi s'exprime Yves Vaillancourt, du Département de travail social de l'Université du Québec à Montréal, dans l'éditorial du numéro thématique de la revue *Nouvelles pratiques sociales*, publiée par les Presses de l'Université du Québec.

Que les travailleurs sociaux s'intéressent aux mouvements sociaux et au renouvellement de la démocratie ne surprend pas.

Dans une entrevue qu'elle accorde à la revue et qui s'étend sur une douzaine de pages, Monique Simard, vice-présidente de la CSN, affirme que les travailleurs sociaux forment souvent les militantes les plus radicales du mouvement syndical car «elles y trouvent la voie d'expression de leur exaspération sociale, de leur sentiment d'impuissance, de toutes les frustrations d'être incapables d'améliorer le sort du monde, alors qu'elles sont en principe là pour aider les gens qui sont dans les pires conditions».

MOUVEMENTS SOCIAUX, numéro thématique de «Nouvelles pratiques sociales», Presses de l'Université du Québec.

LIVRES

Quand la Bible inspire les jeunes romanciers

LUCIE CÔTÉ
collaboration spéciale

■ Assez curieusement, la Bible a inspiré quelques livres cet automne à de jeunes auteurs.

Par exemple, Francine Campeau met en scène les femmes de la Bible qui ont enfin la parole dans *Les éternelles fictives* et Luc Mercure réinvente la vie de Jean l'Évangéliste, le visionnaire auteur de l'Apocalypse, dans *Entre l'aleph et l'oméga*. Nouveaux regards sur une œuvre familière.

Lucie Désaulniers, dans *Occupation double*, et Raymond Paul, dans *La Félicité*, ont tous deux choisi une prose poétique pour mieux transposer les sentiments de leurs personnages. Deux autres premiers romans, récits introspectifs et secrets.

Dans son prologue, Francine Campeau écrit: «J'ai bousculé ces récits historiques à peine vraisemblables et, de mon cœur, sont sortis ceux-ci écrits. Traces profondes transmises d'une génération à l'autre, jusqu'à moi. Grâce aux empreintes laissées dans la mémoire des temps, j'ai pu vous recréer. Traces de vos désirs et de vos déceptions. Mes désirs, mes déceptions. Par ces hiéroglyphes, j'ai accédé à ma vérité. Vous m'avez enseigné les choses trop longtemps tues.»

L'entreprise est originale, le regard très personnel, décidé, résolument féministe. L'auteur, qui a forcément choisi des femmes au rôle mineur, a gardé le plus souvent un ton très imagé qui rappelle les textes sacrés. Elle a composé des dialogues lyriques qui tiennent lieu de chants. Quelquefois, comme un anachronisme volon-



taire, une tournure, un mot rappellent que ces récits viennent d'être composés. À travers les femmes choisies, les textes parlent de servitude, de soumission, de procréation.

La femme de Loth, par exemple, la femme sans nom, prend la parole. Puisqu'il s'agit évidemment ici d'une œuvre de fiction et non d'une recherche historique, la femme sans nom parle après sa métamorphose en statue de sel. Elle raconte ce qui a précédé son regard en arrière. Elle reproche à son mari de n'avoir pas averti les habitants de Sodome du malheur qui les guettait. Elle a choisi de mourir parce qu'elle ne pouvait supporter de laisser mourir Hulda, celle qu'elle aimait. Elle s'interroge surtout sur l'opprobre de «l'amour du même».

Bonne recherche, bon livre

Luc Mercure a fait des recherches poussées dans les textes, les écrits testamentaires et les légendes apocryphes, pour ensuite doter Jean d'une vie imaginaire dans *Entre l'aleph et l'oméga* ou *L'édifiante odyssée d'un juif errant*.

Les propos et les souvenirs de Jean, le dernier témoin vivant du Christ, sont recueillis 60 ans après les événements par le jeune Hellène Papias, pour composer ses mémoires, le quatrième Évan-

gile. Malgré les réticences de Jean: «Écrire, se souvenir. Est-ce si important? Quand même j'aurais tout oublié de ce qui s'est vraiment passé... Pour aimer, pour croire, n'est-il pas nécessaire de toujours tout oublier, de ne jamais regarder derrière soi?»

Ces passages en italique alternent avec l'action. Avec des phrases au long, lent, solennel déroulement, remplies de détails minutieusement consignés, comme une mélodie, Luc Mercure imagine d'une fascinante manière la vie et la mort de Jean.

Il raconte son amour condamnable pour Jésus, la jalousie qui l'a poussé à injustement accuser Judas de trahison, le sentiment de culpabilité qui le poursuit depuis, sa longue errance pour porter la Parole, dans la tunique taillée dans le linéol du Christ, l'antagonisme de Paul et de Jean.

Être ailleurs

Le petit récit de Lucie Désaulniers, nuance, poétique, au ton très doux de confiance, parle de solitude, de désir tu, d'envie d'être ailleurs. Après la mort de Lili Holdane, le narrateur, en sa qualité de notaire, donne à son frère et héritier, J.B.S., une disquette qui contient le journal de Lili.

Ces chapitres alternent avec le présent, la lecture de la disquette, ramènent l'action quelques années auparavant. À l'aéroport de Dorval, Lili est employée de la Canadian Locker Company. Dans ce lieu de départs incessants, Lili, pour oublier sa vie

étriquée, écrit en attendant de pouvoir enfin partir.

Lili a une amie très chère, sa voisine Chen-la, partie elle aussi, constamment présente dans son journal et qui lui écrit des lettres pendant son absence. Lorsque Lili, qui a ressenti ce départ comme un abandon, part à son tour, à l'annonce du retour de Chen-la, c'est pour cacher son amour pour sa voisine. Et ce secret, dévoilé dans le journal, rapprochera enfin J.B.S. de sa sœur morte.

Petites touches

Le narrateur de *La Félicité* de Raymond Paul, étudiant qui vient habiter chez sa grand-mère et la sœur de celle-ci, se laisse peu à peu séduire et s'efface presque complètement de ce récit de la mémoire, tout intérieur, intimiste, aux fréquentes répétitions, aux abondantes images, où resurgissent les épisodes importants de la vie de ces deux sœurs si différentes. Rose terre à terre et Eugénie au tempérament d'artiste.

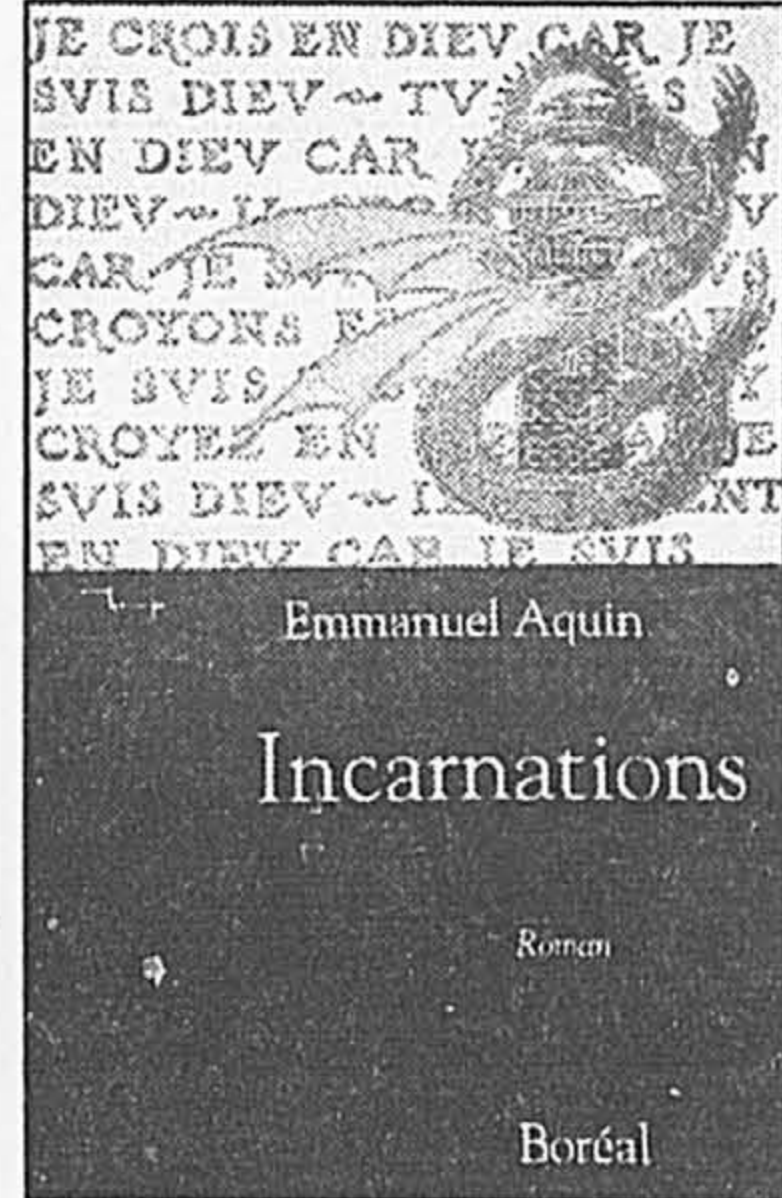
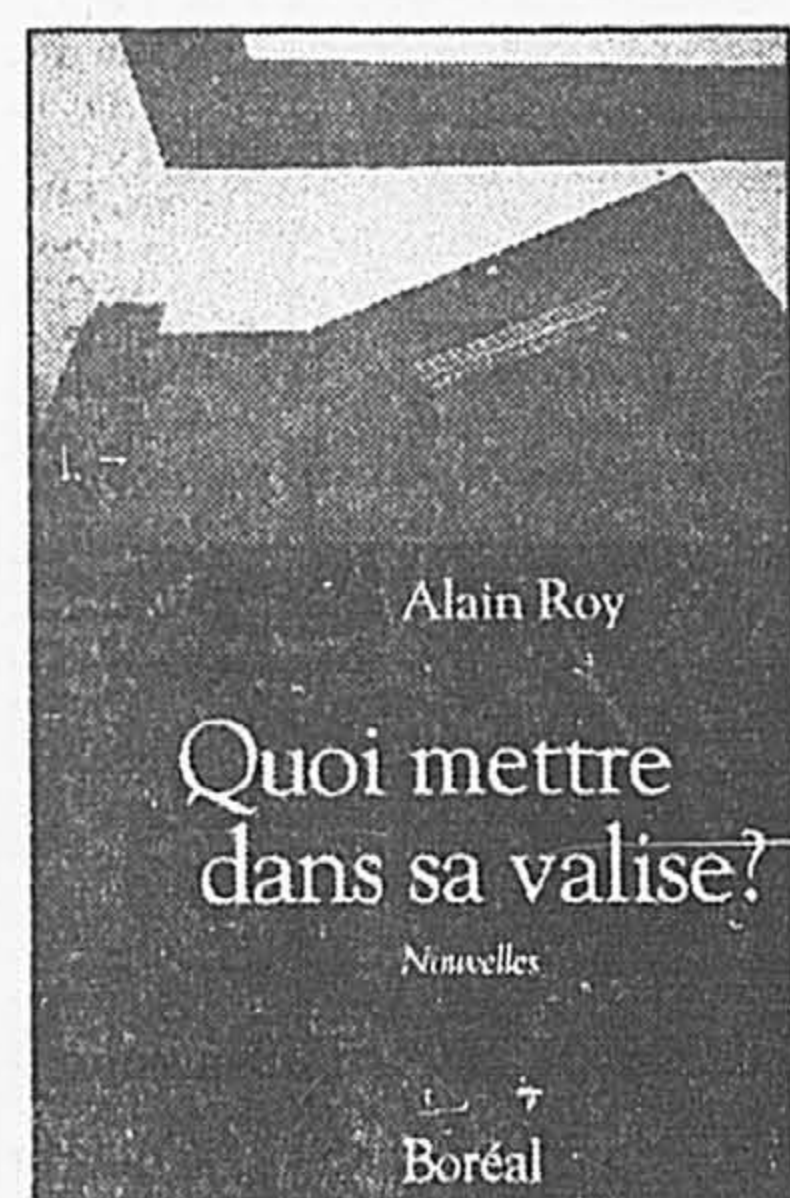
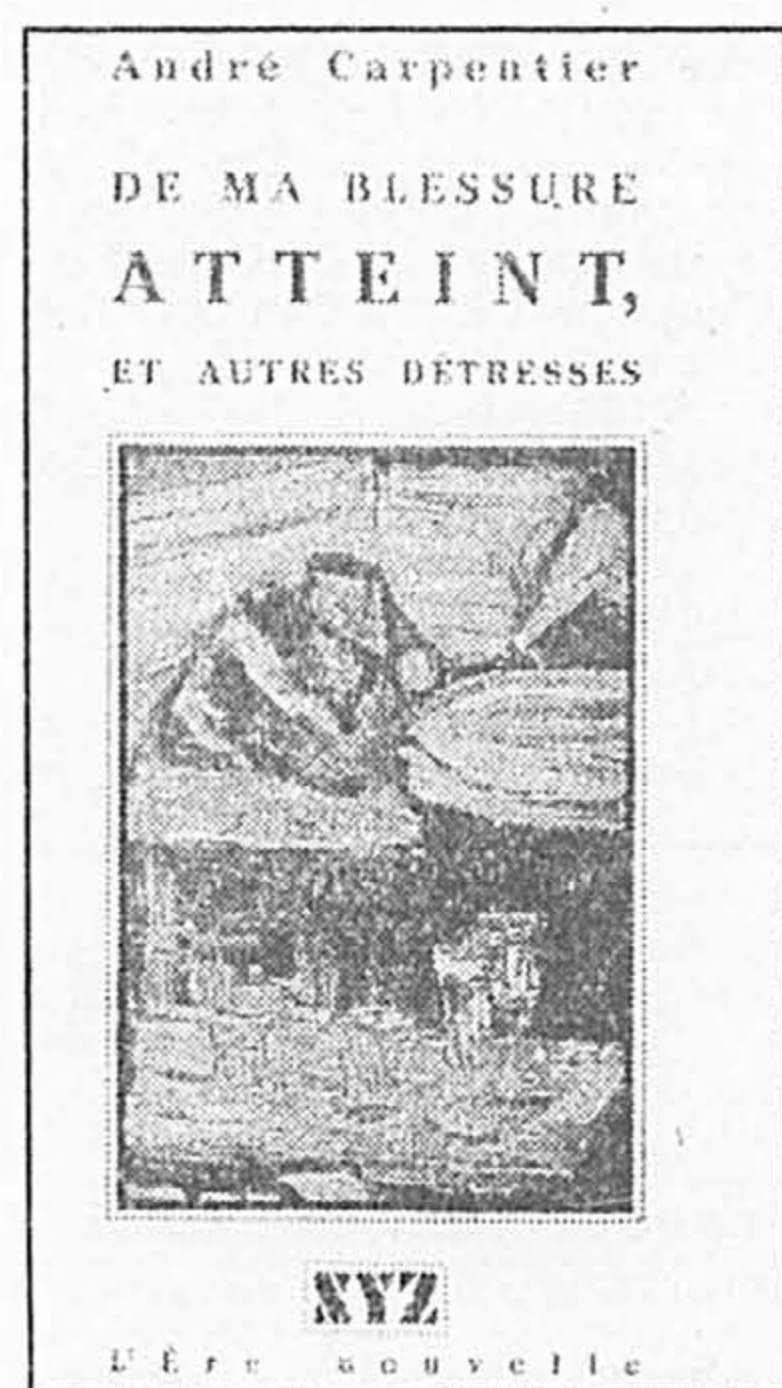
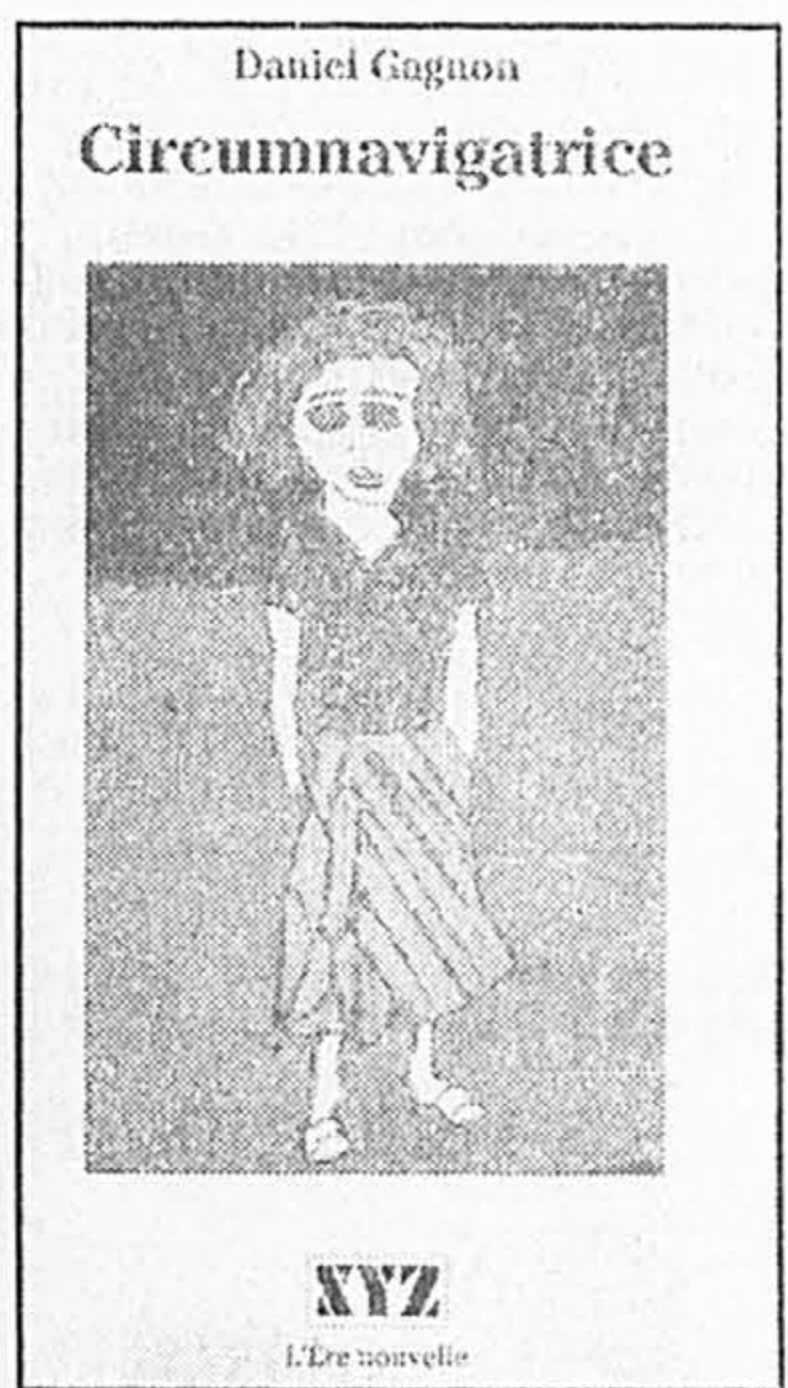
Par petites touches, le narrateur peint la vie quotidienne des deux vieilles dames et révèle surtout les secrets et les choix dictés par l'amour qui ont modelé la vie d'Eugénie. Un beau portrait.

LES ÉTERNELLES FICTIVES, de Francine Campeau, Triptyque, Montréal, 1990, 113 pages.

ENTRE L'ALEPH ET L'OMÉGA, de Luc Mercure, L'Hexagone, Montréal, 1990, 155 pages.

OCCUPATION DOUBLE, de Lucie Désaulniers, Triptyque, Montréal, 1990, 101 pages.

LA FÉLICITÉ, de Raymond Paul, L'Hexagone, Montréal, 1990, 105 pages.



Quatre plumes vigoureuses au service de la nouvelle

LUCIE CÔTÉ
collaboration spéciale

■ Selon l'éditeur, *Incarnations* est un roman; selon l'auteur, c'est un recueil de nouvelles. Quoi qu'il en soit, ce livre est certainement une réussite, le remarquable premier livre d'un auteur de 22 ans.

Emmanuel Aquin écrit avec bonheur. Il a beaucoup d'imagination, une certaine désinvolture très agréable, une façon parfaitement naturelle de raconter des choses invraisemblables auxquelles on croit volontiers. Son écriture est claire, précise, vigoureuse, sans maladresse, sans ornements inutiles. Ses dialogues sont vifs et souvent drôles.

Toutes ces qualités suffiraient pour qu'on lise *Incarnations* avec une joie rarement démentie. Mais il y a également autre chose, une grande émotion, très forte, dans le premier des deux textes, *Neige au soleil*, qui fait à peine 20 pages. Une façon d'inclure discrètement le réel et de peut-être l'exorciser une bonne fois, la première, en racontant sans le nommer, même ici par discrétion, l'histoire du vrai père, celui que le lecteur reconnaîtra tout de même facilement.

Un écrivain qui a presque 50 ans décide de se réincarner et de faire un voyage dans le temps pour empêcher, 38 ans plus tôt, le suicide de son père, lui aussi écrivain: «Papa, pourquoi a-t-il fallu que j'en arrive là? N'y avait-il pas une solution plus simple, une façon qui m'aurait épargné de faire

à ma famille ce que tu as fait à la tienne? Les chevrotines que tu t'es bêtement envoyées dans la figure ont atteint ta famille aussi. Tu as criblé de plomb l'existence de ton fils et ce plomb a pris du poids avec le temps. Je suis pesant, père, à cause de ton acte. Ne crois donc pas que je vais te permettre de recommencer. Je n'ai pas fait ce trajet pour rien.»

Emmanuel Aquin rend avec une grande justesse, sans mélodrame, cette scène, la rencontre imaginée depuis son enfance par le narrateur qui porte même son prénom.

Dans le deuxième texte, *Devant Dieu*, plein d'intérêt et divertissant, le même personnage, terroriste raté, se réincarne surtout en... Jésus qui garde ses connaissances du XXe siècle, sait donc plutôt bien ce qui l'attend et accomplit gentiment ses miracles grâce à des gadgets anachroniques dignes de James Bond.

Quoi mettre dans sa valise? premier recueil d'Alain Roy, 25 ans, est composé en grande partie de nouvelles écrites pour son mémoire de maîtrise en création littéraire. La constante de ces 14 textes est le regard très particulier, tranquille mais intense et minutieux porté sur les choses du quotidien, la création de petites scènes sans importance, apparemment, qu'un détail, une remarque pertinente, suffisent à transformer.

Il s'agit souvent d'un couple, d'une histoire d'amour, ou plutôt d'un geste, d'un mot, d'un moment, isolés, scrutés, grossis. Une discussion, les conséquences de la

sortie des poubelles le mauvais jour, un petit sondage sur le goût d'une boisson à l'orange, la rencontre avec un généraliste, des ruptures, des départs, un parcours farfelu dans un appartement, une séance de lessive à la buanderie.

Il arrive qu'une nouvelle soit différente, un peu cocasse, ou étonnante, comme *Le chat et l'oiseau*, où le réel bascule. Mais le dénouement de ces nouvelles n'est presque jamais extraordinaire ou inattendu. Ce qui reste en mémoire, c'est le plaisir très grand de la lecture, l'envie de lire encore, une impression d'ensemble, le ton, une économie, une efficacité, une grande simplicité d'écriture.

Publier des textes passés inaperçus

XYZ publie dans la collection L'Ére nouvelle deux recueils de nouvelles, *De ma blessure atteint*, et *autres detresses*, d'André Carpentier, et *Circumnavigatrice*, de Daniel Gagnon. Le mérite de ces deux livres est de réunir et rendre accessibles de bons textes éparpillés parus en revue ou lus à la radio, sont malheureusement souvent passés inaperçus.

Les sept textes parfois très images du recueil d'André Carpentier, un maître de la nouvelle, créent un climat impressionnant, étrange, où règne une certaine violence. Ils ouvrent une brèche, ramènent souvent les personnages troubles sur les lieux de leur enfance, au souvenir de leur mère, là où resurgissent des images oubliées, où des choses demeurées inconnues se révèlent

enfin, où ces êtres fragiles perdent pied.

Dans chacune des nouvelles, en particulier les préférées, *L'Ahunticoise*, *Société-Pure*, *Son du corps*, au ton chaque fois différent, journal, long monologue, récit minutieux comme un rapport de police, les événements progressent, culminent et la chute du texte surprend souvent.

Les 11 textes de Daniel Gagnon, dans *Circumnavigatrice*, son second recueil, ont souvent des sujets inusités, échafaudent des histoires où l'imaginaire débriade domine, ou le réel se dérobe. Les personnages principaux ou la narratrice sont le plus souvent ici des femmes. *La chanteuse inaudible*, au rythme bref, aux phrases courtes qui composent chacune un paragraphe, est l'histoire d'une chanteuse merveilleuse que les novices n'entendent pas mais qui subjugue ses auditeurs. *Emmenez-moi*, le cri halluciné d'un enfant dont le père vient de mourir dans l'incendie de son dépanneur, une longue révélation, se compose d'un seul paragraphe au rythme effréné, exclamatif, déclamatoire.

INCARNATIONS, d'Emmanuel Aquin, Boréal, Montréal, 1990, 164 pages.

QUOI METTRE DANS SA VALISE? d'Alain Roy, Boréal, Montréal, 1990, 146 pages.

DE MA BLESSURE ATTEINT, ET AUTRES DETRESSES, d'André Carpentier, XYZ, Collection L'Ére nouvelle, Montréal, 155 pages.

CIRCUMNAVIGATRICE, de Daniel Gagnon, XYZ, Collection L'Ére nouvelle, Montréal, 95 pages.



La vie des livres

RÉGINALD MARTEL

Autour d'un regroupement

Le regroupement d'édition littéraire constitué par Les Quinze, déjà propriété du Groupe Sogides, et par VLB Éditeur et les Éditions de L'Hexagone, sociétés nouvellement acquises par le p.d.-g. M. Pierre Lésperance, devient le plus important au Québec.

Cet ensemble s'appellera le Groupe Ville-Marie littérature. M. Jacques Lancôt, ci-devant propriétaire de VLB Éditeur, en sera l'éditeur; quant au patron de L'Hexagone, M. Alain Horic, il présidera le comité d'édition de L'Hexagone.

Au sein des maisons du groupe Sogides, c'est M. Antoine Del Busso, un ancien actionnaire important des Éditions du Borel, recruté il y a plusieurs mois par Sogides, qui présidera le comité de coordination, tout en cumulant les fonctions d'éditeur du Jour et de L'Homme.

De grandes inquiétudes

Au colloque annuel des associations d'écrivains, le week-end dernier à Mont-Rolland, la disparition de VLB Éditeur et de L'Hexagone comme maisons autonomes a semé rien de moins que la consternation. On s'inquiétait surtout des risques que les principes de gestion qui ont fait le succès de Sogides pourraient faire peser sur l'édition littéraire, plus risquée.

On disait aussi que la consolidation des maisons d'édition, en France et ailleurs, a réduit, en même temps que le nombre de lieux d'expression, la recherche de textes littéraires nouveaux et originaux.

Mais cette semaine, il était plus difficile de solliciter des réactions. Certains écrivains refusent carrément de donner leur point de vue, publiquement en tous cas. D'autres disent qu'ils sont prêts à faire confiance à MM. Del Busso, Bonar, Lancôt, Horic et Lésperance, à leur donner en quelque sorte une bénédiction conditionnelle.

Ces intéressés étaient tous là, mardi midi, pour tenter de rassurer, par la médiation des journalistes littéraires, les écrivains qui seraient inquiets. M. Alain Horic avait même préparé un communiqué à l'intention de ses auteurs:

«Je peux vous assurer que la vocation littéraire de L'Hexagone connaîtra un développement soutenu et que cette alliance sera des plus bénéfiques pour les auteurs de L'Hexagone et pour la littérature québécoise.»

Mais, se demandait-on, les budgets d'édition seront-ils décidés par les plus hautes instances de l'entreprise, en fonction de critères de rentabilité immédiate?

Une certaine souplesse

L'expérience déjà acquise par M. Antoine Del Busso donne à penser que les budgets ne sont pas coulés dans le bronze, mais qu'ils sont déterminés en fonction du programme d'édition lui-même; elle donne à penser aussi qu'il y a toujours une marge prévue pour accueillir ce qui peut survenir d'intéressant.

Le vice-président à l'édition, M. James de Gaspé Bonar, confirme ces propos rassurants: «On ne se limite pas à un budget donné, justement pour pouvoir réagir à des conditions particulières.»

Ce qui n'empêche pas, ajoute M. Del Busso, que chaque projet doit avoir sa rationalité économique.

— Au point d'éliminer des manuscrits intéressants?

Si ça protège M. Lancôt contre ce qu'il appelle ses coups de cœur, (qui de son propre aveu n'ont pas été toujours heureux), il n'y voit pas d'inconvénient. Pas d'inconvénient non plus à faire intervenir la raison dans le choix des auteurs et des collections. «Mais il y aura peut-être moins de titres, concède-t-il.»

Il pourra exister pourtant une certaine concurrence interite, une «émulation stimulante», selon le mot de M. Del Busso.

Pas question d'abandonner les nouveaux auteurs, ceux dits de la relève, dont se sont occupés beaucoup ces dernières années L'Hexagone et VLB, Les Quinze un peu moins.

— Et si M. Lésperance, notre Bernard Tapie national, n'avait pas acheté VLB, qu'arrivait-il?

«J'aurais continué, dit M. Lancôt, j'ai traversé des situations difficiles. Au début, on publie par affinité, par amitié. Mais les auteurs demandent plus, ils veulent aussi l'efficacité. Je voulais offrir à mes auteurs (en vendant VLB) un meilleur support technique.»

Quant à M. Horic, de L'Hexagone, il affirme que sa décision n'est liée à aucun impératif économique. «Je voulais depuis deux ans cesser de travailler 20 heures par jour. J'ai trouvé une solution de stabilité économique, de sécurité financière et de continuité de la vocation de L'Hexagone.»

«Notre image — une image, ça importe — est construite et elle a rayonné; elle sera préservée au sein du nouveau groupe, car les lignes de force de chaque maison seront approfondies et affirmées davantage.»

Le projet ou l'utopie

Parmi les projets de M. Lésperance, il y en a d'ambitieux. Par exemple, vendre aux Européens la littérature québécoise, lui qui aura doublé en un an, à 2 millions de dollars, son chiffre d'affaires en Europe dans les livres pratiques.

«Nous avons donc une expérience exceptionnelle, elle devrait servir aussi à la littérature.» Touchons du bois.

Pendant leurs plus récents exercices financiers, VLB avait un chiffre d'affaires de quelque 350 000 \$; L'Hexagone, 1 000 000 \$. M. Lésperance achète un fonds de 375 titres de VLB, de 650 titres de L'Hexagone (Parti pris inclus), qui s'ajoutent au fonds des Quinze, 250 titres.

Pour s'occuper de ces fonds à tous les niveaux (production, réédition, distribution, diffusion, etc.), Sogides et son Agence de distribution populaire disposent d'un personnel de plus de 225 personnes. On ajoutera le personnel qu'il faut pour la promotion et la diffusion de livres plus difficiles, qui ont besoin d'un tel soutien.

On voudrait aussi que des livres ne soient plus pilonnés avant leur mort réelle. M. Lésperance met d'ailleurs beaucoup d'espoirs dans un nouveau gadget, une sorte de *Bookman* dans le genre *Walkman* qui permettra de lire sur une carte à puce un ouvrage dont le coût de réédition, sur support papier, serait bien supérieur.

On n'en meurt pas

Il y a une dizaine de mois, le milieu littéraire, qui est capable de féroce, disait que l'aventure de M. Del Busso chez Sogides ferait long feu: le nouveau venu serait bouffé par le méchant M. Lésperance. Mardi dernier, les journalistes qui observaient M. Del Busso ont pu constater que son discours complétait naturellement celui de M. Pierre Lésperance, et réciproquement, et qu'aucun des deux ne semblait avoir perdu son âme.

À quoi faut-il s'attendre maintenant? Bien placé pour éditer et vendre des livres pratiques, des ouvrages pour la jeunesse, des romans pour adultes, des collections format poche, des best-sellers internationaux et même de la poésie, M. Lésperance sera-t-il tenté d'aller sonner à la porte de M. Hervé Foulon, de Hurtubise HMH, qui a un fameux catalogue d'essais? Je n'ai osé poser la question ni à l'un ni à l'autre.

L'avenir économique gris ou rose du Québec

RUDY LE COURS



■ Après la révolution tranquille, le virage technologique et l'arrivée de la garde montante, le Québec paraît sur une lancée qui assurera son niveau de vie au tournant du siècle.

Pas si sûr, entend-on déjà à la Commission Bélanger-Campeau.

Le Québec accuse toujours de graves retards en recherche et développement (R-D), en éducation post-secondaire, en capitalisation de ses entreprises. De plus, sa métropole, Montréal, ne bénéficie pas des avantages d'une capitale alors que ses élites françaises et anglaises paraissent incapables de travailler en tandem tandis que les politiques fédérales ne sont pas conçues pour répondre à ses besoins spécifiques.

Que faire?

Voilà la question à 100 000 \$ à laquelle tente de répondre l'économiste Jacques Fortin dans un essai intitulé simplement *Québec le défi économique* à paraître dans quelques jours.

L'ouvrage pourrait s'apparenter à une version actualisée de *Bâtir le Québec* — le fameux document d'orientation économique parrainée par l'ex-ministre péquiste Bernard Landry.

«Mon livre débouche toutefois sur des conclusions fort différentes», s'empresse de préciser en interview l'auteur. Il se divise en deux parties: le diagnostic et quelques amorces de solution.

Reculs inquiétants

Fortin s'étend longuement sur les tendances des économies avancées des dernières années: mondialisation des marchés, maîtrise de l'information qui représente la quatrième révolution industrielle, épargne, déficits budgétaires, etc. Tout cela dans le but de mettre en perspective l'économie québécoise.

Un constat s'impose rapidement: malgré ses progrès incontestables, l'économie québécoise recule de façon inquiétante sur le plan de la productivité. Déjà, celle du Canada cède du terrain aux autres pays occidentaux. Celle du Québec est devenue inférieure à la moyenne canadienne.

Le recul prend des formes diverses qui alimentent à leur tour de nouveaux retards: il faut trois ans au Japon pour commerciali-

ser une innovation technologique; sept, au Canada, et elles sont beaucoup moins nombreuses, faute d'investissements en R-D.

La recherche de l'excellence, un slogan scandé tant par les milieux d'affaires que par les castes politiques, reste creux en grande partie. Seulement 52 p. cent des entreprises québécoises offrent des activités de formation contre 70 p. cent pour les ontariennes. Et pourtant Québec offre des incitatifs fiscaux fort avantageux.

C'est un peu comme si le Québec et son gouvernement restaient persuadés que l'avenir passe toujours par l'exploitation des richesses naturelles: bois et hydro-électricité surtout. Erreur! lance Fortin qui fait ressortir que «le développement économique du Québec passe plutôt par le développement des secteurs liés aux connaissances».

La souveraineté: un beau risque

Il souligne que le Québec ne peut compter seulement sur les mécanismes naturels de régulation du marché, si chers aux néolibéraux. L'État devra jouer un rôle à la fois pour créer et améliorer des facteurs de production et pour assurer un environnement qui incitera les entreprises à innover, investir et accroître leur productivité.

Parmi les interventions souhaitées, Fortin préconise celles qui vont faciliter la formation de grandes entreprises qui, si elles créent moins d'emplois, sont à la base des innovations et des exportations. La Hollande, la Suède et la Suisse comptent quelques grands conglomérats industriels. Fortin pense qu'il faudrait que Dornier en devienne un à son tour, malgré ses présentes diffi-

cultes sur lesquelles il ne s'étend guère.

Il propose aussi de repenser le type de développement d'Hydro-Québec qui construit à l'exportation en s'endettant et qui reste incapable d'exporter des équipements électriques. Elle devrait, pense Fortin, se diversifier en s'associant au secteur privé.

L'auteur pense enfin que le Québec devra rapidement sortir du «ghetto constitutionnel» dans lequel il est enfermé depuis l'échec référendaire. Seule la souveraineté paraît à ses yeux l'avenue capable de donner au Québec et à son gouvernement l'alan nécessaire pour relever le défi économique. Et encore, «ce n'est pas une garantie, c'est plutôt un beau risque», dit-il.

QUÉBEC LE DÉFI ÉCONOMIQUE, de Jacques Fortin, Presses de l'Université du Québec, 1990, 254 pages.

«Dis, monsieur Peyo, ils existent les Schtroumpfs?»



BANDE
DESSINÉE

■ La légende raconte qu'un jour Peyo demanda à Franquin, «Passe-moi le schtroumpf», en indiquant un objet dont le nom lui échappait. Comme il aurait pu dire le truc, le machin ou le bidule. C'était en 1958, dans un restaurant de la côte belge. Les compères trouvèrent le mot amusant et continuèrent à l'utiliser dans leur conversation.

Trente-deux ans plus tard, le langage schtroumpf a fait le tour de la planète et les facétieux lutins bleus sont considérés comme l'une des plus importantes créations de la bande dessinée mondiale. Albums, merchandising (peluches, figurines...), parc d'attractions, dessins animés... les Schtroumpfs sont sur tous les fronts.

À soixante-deux ans, Peyo continue à veiller jalousement aux destinées de ses personnages, avec la collaboration de son fils qui dirige les studios de «Cartoon création» à Bruxelles. C'est là que *La Presse* a rencontré Peyo, à l'occasion de la sortie du quatorzième album des Schtroumpfs et du premier anniversaire du *Journal Schtroumpf*.

— *L'Aéroschtroumpf*, c'est enfin votre retour à la bande dessinée...

— Il est clair que la création du parc d'attraction en France, le développement du merchandising et surtout les dessins animés aux États-Unis ont accaparé beaucoup de mon temps. Mais la télévision a été une aventure extraordinaire. Avec Hanna et Barbera nous avons produit 256 épisodes d'une demi-heure des *Smurfs* pour NBC. Maintenant que l'expérience s'achève, je suis content de retrouver à nouveau la bande dessinée.

— Vous aimez vous entourer pour travailler. Vous avez votre propre studio mais nous savons que vous contrôlez rigoureusement tout ce qui s'y crée...

— Je suis toujours à l'origine des scénarios. Même si j'ai fait beaucoup de scénarios en solitaire,

je l'aime collaborer avec un scénariste avec qui je discute et qui apporte ses idées. Je fais toujours aussi moi-même les dialogues, le découpage et la mise en page. Lorsque le découpage est terminé, j'esquisse les personnages et les décors. Ensuite, les jeunes qui apprennent le métier dans nos studios donnent un coup de main. Tous ceux de la profession que je connais, ont eu la chance de rencontrer à leurs débuts un dessinateur de bande dessinée qui connaissait déjà le métier. Franquin (Gaston, Spirou), Morris (Lucky Luke) et moi-même avons rencontré Jijé (Jerry Spring). Par la suite, j'ai retrouvé Franquin qui m'a donné les premières directives de son école. J'ai à mon tour formé des gens comme Walthéry (Natacha) ou Wasterlain (Docteur Poche).

— Votre style a fait école, à la fois au niveau du dessin qui vise à l'essentiel, à la compréhension, et à la fois au niveau du récit: mouvement, action et humour, les ingrédients d'une bonne histoire. Comment ressentez-vous l'évolution de la bande dessinée depuis une dizaine d'années? Vous êtes un grand lecteur de BD?

— J'aime bien ce que font des gens comme Binet (les Bidoches), c'est plein d'humour mais là nous sommes dans un registre adulte. Je lis les bonnes BD. Celles qui sont bien racontées, bien dessinées et claires. Je ne lis pas les BD où le dessinateur dessine pour lui-même, fait du graphisme pour le plaisir de faire du graphisme. L'estime que mon métier est de raconter des histoires, de faire sourire et d'apporter un peu de rêve dans l'esprit des enfants. Quand cette petite fille est arri-

vée un jour à une séance de signatures — son nez dépassait à peine du bout de la table — elle m'a dit: «Dis monsieur, ça existe hein les Schtroumpfs!» Ce n'était pas une interrogation, c'était vraiment une affirmation. Je lui ai répondu: «Si tu vas te promener dans la forêt et que tu vois un petit éclair bleu, peut-être que tu auras vu un Schtroumpf». Elle est partie tout heureuse. Ce jour-là, je me suis pris pour le père Noël.

— Parmi les albums des auteurs de votre génération, quel est celui qui fait le plus autorité chez vous?

— Le *Lotus bleu* d'Hergé. J'ai encore d'ailleurs l'édition originale. Je le conserve comme une relique. C'est splendidement raconté. Je l'ai lu d'abord enfant et je l'ai relu adulte, avec une optique totalement différente de l'histoire qui a été racontée aux enfants. Au-delà de l'aventure, il y a tout l'arrière-plan politique. Sans aller aussi loin dans mes histoires, j'aime faire des clins d'œil aux adultes en m'essayant à une caricature du genre humain.

— Les sociologues, les critiques, se sont emparés de votre œuvre pour voir dans les Schtroumpfs, je cite, «le désir d'une organisation simple d'un monde régi par la loi du Père, maître et protecteur».

— Ça me fait toujours sourire. Je n'ai ni message ni morale à faire passer. Un jour, une sociologue française m'a dit qu'elle aimait beaucoup les Schtroumpfs car elle avait parfaitement compris qu'avec le langage schtroumpf j'avais voulu montrer le manque de communicabilité des peuples entre eux. Je lui ai répondu que j'avais juste inventé ça pour faire rire les copains...

— Finalement, avec les Schtroumpfs vous avez délaissé vos premières créations...

— J'ai une certaine nostalgie des albums de Johan et Pirlouit. C'est peut-être parce que je me suis fait piéger avec les Schtroumpfs. Lorsque je les ai fait

apparaître dans une histoire de Johan et Pirlouit, les lecteurs m'ont écrit pour me dire qu'ils trouvaient les personnages amusants et qu'ils en voulaient encore. Moi aussi ça m'amusait. Je croyais que j'allais faire seulement deux ou trois albums et qu'ensuite ils me diraient «les Schtroumpfs on en a marre, on veut revoir Johan et Pirlouit». Le dernier album de Johan et Pirlouit est sorti il y a vingt ans et on continue encore à me demander des Schtroumpfs... Pourtant, parmi tous les personnages que j'ai créés, Pirlouit est mon personnage préféré. Je m'identifie tout à fait à lui. Il est gourmand, pailleur, menteur mais tous ces défauts restent tout de même sympathiques. Chez un homme, pas chez une femme. Quand j'ai créé la Schtroumpfette, j'ai eu les pires ennuis. Je me suis fait traiter de misogynne immédiatement. J'ai répondu que j'aimais beaucoup les femmes, justement parce que leurs défauts sont des qualités. Une femme qui ne verse pas un pleur ou n'est pas un brin coquette n'est pas une femme.

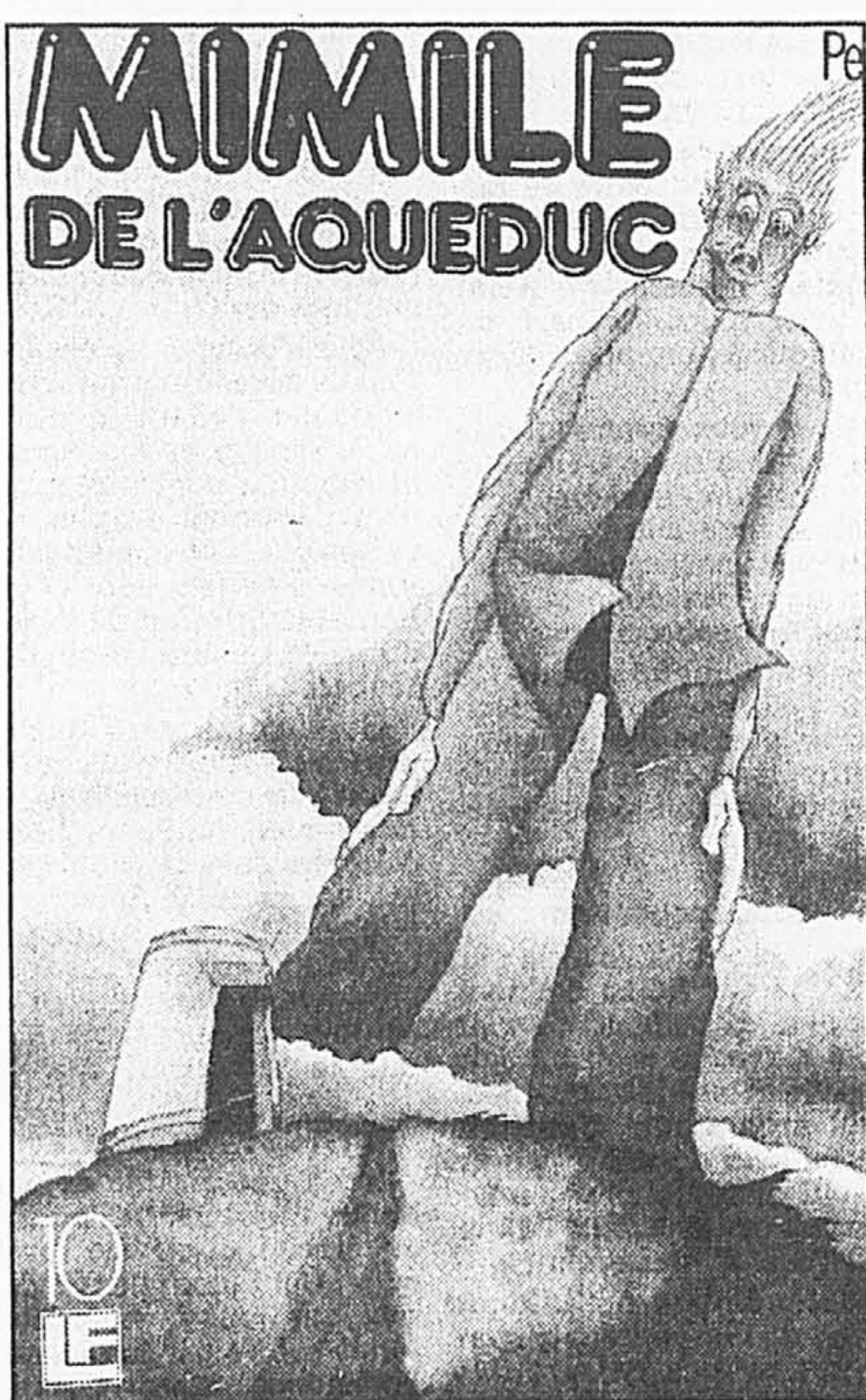
— Dans vos cartons, il y a les projets de reprise de Johan et Pirlouit et de Benoît Brisefer.

— J'ai un scénario prêt pour chacune de ces séries. Mais il faudrait que je néglige un peu les Schtroumpfs pour pouvoir me consacrer vraiment à ces personnages.

— Vous souhaitez que vos personnages vous survivent?

— Franchement oui. Je sais qu'Hergé n'ayant pas d'héritier a voulu que Tintin ne continue pas à vivre de nouvelles aventures après sa mort. Mais moi, j'ai la chance d'avoir un fils qui s'occupe d'édition, qui s'y connaît en dessin. Il peut juger immédiatement si un dessin ou une histoire de Schtroumpfs sont bons. Je n'ai donc pas de souci à me faire.

Propos recueillis par
RUDI MIEL
collaboration spéciale



Minile de l'aqueduc: d'une lecture plutôt ardue

SONIA SARFATI
collaboration spéciale

■ Et paf! Pef l'a fait.

Celui qui s'est adonné à la bande dessinée pendant 15 ans pour ensuite passer, en 1978, à ce qu'il appelle «la littérature illustrée» a franchi un nouveau pas. Et a atterri dans la littérature tout court, en écrivant son premier roman. *Mimile de l'aqueduc*.

Pierre-Élie Ferrier, dit Pef tout simplement, a donc temporairement mis de côté les pinceaux et les crayons avec lesquels il a entre autre produits les hilarants *La Belle lisse poire du prince de Motordu*, *Le Dictionnaire des mots tordus* et, l'an dernier, *Les Chansons à se tordre*.

Il a par contre conservé, dans *Mimile de l'aqueduc*, tout son humour de l'écriture. Pas le choix: cette affection du langage est, chez lui, incurable.

Mimile, c'est l'histoire d'une rencontre. La rencontre entre une péritonite et quatre bleus.

Explications — qui s'imposent. Il y a une dizaine d'années, un docteur a dit à madame Fraysy, qui ne se sentait pas bien, qu'elle devait se faire enlever l'appendicite. Sauf qu'il se trompait. La dame en question ne souffrait pas de l'appendicite. Elle attendait une Julienne. Un autre docteur s'en est aperçu à temps. Ce qui explique pourquoi, lorsque la fillette fait une bêtise, son père la traite affectueusement de... péritonite.

Quant aux bleus, ce sont quatre «fous définitifs» qui vivent à



LITTÉRATURE
JEUNESSE

Petits-Prés, un institut situé près de chez Julienne. Leurs uniformes ont la couleur du ciel. Il y a une Chaussée d'Antin, qui se prend pour un métro... à défaut de le prendre; Chopine, qui est capable d'en boire plusieurs; Vésuve, qui fume tout le temps et n'importe quoi; et Mimile. Emile, qui se dit Prince de Grodno.

Un prince qui ne règne sur rien, pour l'instant. Mais il va remédier, avec l'aide de ses amis et de Julienne. Leur plan: vider des litres et des litres de vin dans l'aqueduc qui amène l'eau à Paris; puis, profiter de l'ivresse des Parisiens pour conquérir la ville.

Un vrai plan de... fous, quoi! Et le vin tournera bien vite au vinaigre.

Ceci dit, on ne se tord pas de rire pendant les 180 pages de *Mimile* comme on le fait pendant la vingtaine de pages du *Prince de Motordu*. Heureusement, on n'y survivrait pas.

Il y a toute une dimension de tendresse dans le roman de Pef. Et beaucoup d'intériorisation. Ce qui en fait une lecture plutôt ardue pour les jeunes lecteurs, peu habitués à ce style d'écriture. Mais ceux qui aiment la langue au moins autant que Pef s'en régalent.

MIMILE DE L'AQUEDUC, Pef, Editions Messidor/La Farandole, 1990, 180 p.

Troublant et émouvant voyage La Séduction et Le Monarque

CAROLE-ANDRÉE LANIEL

■ La Norvège est à l'affiche ce mois-ci. Au théâtre avec le grand dramaturge du 19^e siècle Henrik Ibsen, et en littérature avec Knut Faldbakken, l'un des auteurs norvégiens les plus connus de sa génération. Malgré cela, nous connaissons peu ce royaume nordique d'où un seul nom nous vient à l'esprit, Knut Hamsun. L'auteur de *La Faim* et de *Mystères* s'est appliqué à montrer les profondeurs de l'âme, tout comme Dostoïevsky d'ailleurs.

Aujourd'hui, nous ferons un autre voyage dans ces mêmes profondeurs avec Knut Faldbakken. Ce sera un voyage troublant et émouvant comme peuvent l'être ces voyages dans lesquels on laisse toujours un peu de nous-même.

Jusqu'à ce jour, deux romans de Faldbakken ont été traduits en français: *La Séduction* et *Le Monarque*. Le premier a scandalisé les Norvégiens lors de sa publication: il avait osé s'approprier l'un des personnages célèbres de Knut Hamsun, le Thomas Glahn de *Pan*. Même vagabond amoureux, énigmatique, sans domicile fixe, fascinant parce que libre, ici, dans la version de *La Séduction*. Désespérément amoureux de la jeune fille de son meilleur ami et protecteur, Glahn se perd dans les bras de la mère. Maintenant interné dans un hôpital psychia-



LITTÉRATURE
ÉTRANGÈRE

trique, Glahn doit raconter les événements qui l'ont conduit à sa perte.

Dans *Le Monarque* aussi l'écriture servira d'exutoire au narrateur. Un narrateur qui se demande quel sort d'homme il est, ce qu'il y a en lui, quelle est cette brisure dans sa personnalité pour

qu'il s'emploie ainsi à contenter les autres, à toujours les contenter. Ce sera la longue et fascinante descente aux enfers (l'enfer sartrien, bien sûr, celui des autres) d'un homme qui perd sa femme, puis sa maîtresse, puis sa mère, puis son fils et finalement son emploi de professeur. Tout cela par sa faute, parce qu'il n'a pas su retenir les choses, les gens.

Alors, cet homme-là, ce bon petit garçon, va sortir de son cocoon douillet et faible pour naître monarque et impérieux. Pour naître «d'après plexippus», monarque beau mais venimeux.

Comme le papillon. Et attention, la vengeance sera habile et cruelle, comme une morsure. Il pourra à son tour manipuler les autres.

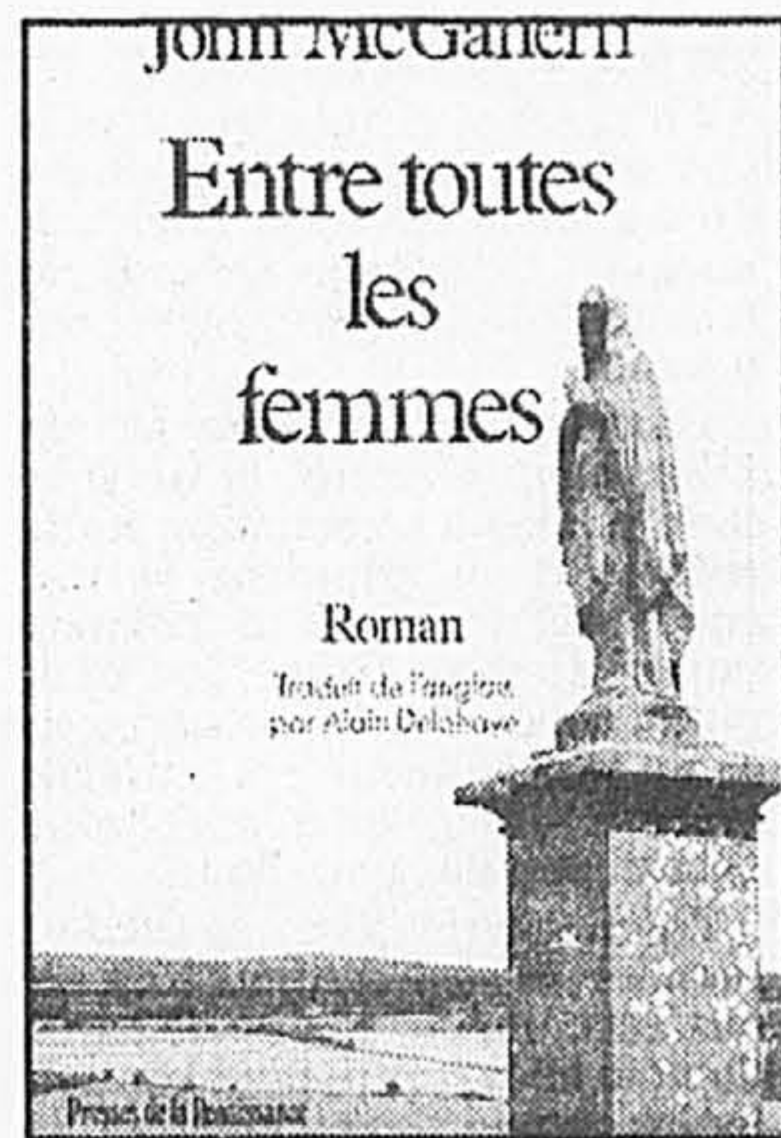
Et nous voilà au coeur de l'œuvre de Faldbakken: la manipulation comme rapport social. Une manipulation si bien orchestrée qu'elle mène à l'impuissance sexuelle. Voilà. Les héros de *La Séduction* et du *Monarque* souffrent de leur rapport impuissant, de dominé, de déchu et cela se répercute dans leurs rapports avec les femmes. Ceux qui tirent les ficelles omettent de soulever celle du sexe.

N'oublions pas que depuis Hamsun les écrivains nordiques ont la réputation de côtoyer les profondeurs de l'âme. Et de bien faire la chose. Tout compte fait, ce Faldbakken n'est pas si loin de nous. Une société semblable construite avec des discours et des idéaux comparables. Des maisons, des rues, des bars qui nous semblent identiques. Et cette même solitude partout. Beaucoup d'affinités donc avec cet auteur pas si étranger que ça.

Le voyage se sera donc bien fait. Troublant, éprouvant, disions-nous. Oui mais surtout grand voyage.

LA SÉDUCTION, par Knut Faldbakken, traduit du norvégien par Eric Leydoux, Presse de la Renaissance, 1988.

LE MONARQUE, traduit du norvégien par Eric Leydoux, Presses de la Renaissance, 1990.



Les piliers de la terre: pas de quoi écrire à sa mère

CLAUDE MARCIL

■ Ce livre ne sera jamais au programme d'études médiévales de l'Université de Montréal; ce qui n'empêchera pas plusieurs étudiants de le lire en cachette. Follet, qui a écrit six romans d'espionnage dont les best sellers *L'arme à l'oeil* et *Le code Rebecca*, révisait depuis longtemps d'écrire sur les cathédrales. Il risquait gros avec ce premier roman historique. Il s'en est bien sorti.

L'action tourne, pendant un demi-siècle, autour de la construction d'une cathédrale gothique pour le prieur d'une abbaye et un maître maçon. Le tout dans l'Angleterre du XII^e siècle alors que deux monarques rivalisent d'incompétence, l'impératrice Mathilde et Étienne de Blois, se disputent la couronne d'Angleterre après la mort d'Henri I^{er}. L'anarchie qui en résulte permet à Follet de faire le plein d'émotions fortes: meurtres, trahisons, incendie criminel, vols, viols, rien ne manque; à croire qu'il s'était fait une liste.

Exhaustive. Ce genre de récit sur l'histoire d'un bâtiment peut être intellectuellement fort stimulant mais émotivement un peu aride; l'aridité n'est pourtant pas le problème principal.

Du Kung-Fu gothique

Les personnages masculins de



TRADUCTION

Follet ont la subtilité d'un acteur de kung-fu.

«Le saint devoir de Philip était de faire tout ce qu'il pouvait pour empêcher la cathédrale de tomber aux mains d'individus cyniques et immoraux qui l'exploiteraient pour accroître leur propre grandeur.»

Le bon moine Philip s'oppose à l'arrivée évêque Wateran, lequel avec son allié le chevalier William Hamleigh. Ensemble, ils monopolisent les sept péchés capitaux ne laissant que des miettes, vénielles, aux nombreux autres personnages de ce roman.

Quant aux personnages féminins, du style «teint de lys et de rose» ils sont virtuellement interchangeables; mais ils ont du caractère. Ce roman serait un Harlequin songé si ce n'était de la richesse des détails historiques et architecturaux.

«Comme la plupart des châteaux-forts, c'était une collection de bâtiments hétéroclites regroupés à l'intérieur d'un mur de terre. La cour avait une cinquantaine de toises de large. En face de la

porte, tout au fond, se dressait le donjon massif, dernier refuge en cas d'attaque, qui s'élevait bien au-dessus des remparts pour servir de tour de guet.»

Malheureusement, ce n'est pas toujours aussi clair. Il observa les plombiers qui clouaient le plomb au toit triangulaire au-dessus de la nef. Ils n'avaient toujours pas commencé la couverture des appendis sur les bas-côtés de l'église et l'on pouvait encore distinguer les demi-arcs de soutien qui reliaient le bord extérieur du bas-côté au mur principal de la nef, en soutenant la partie supérieure de l'église. Il les montra à Alfred.

«Sans ces soutiens, le mur de la nef s'inclinerait vers l'intérieur et s'effondrerait sous la pression des voûtes de pierre», expliqua-t-il. Alfred n'eut pas l'air de comprendre. «Moi non plus!»

Tout au long des 1 000 pages de ce livre j'ai déploré l'absence totale de dessins, de graphiques qui permettraient de comprendre quelque chose à la construction d'une cathédrale. Mais Follet a bien fait ses devoirs; les informations sont généralement pertinentes et intéressantes.

«Toutes les cathédrales et presque toutes les églises avaient la forme d'une croix. La croix était le symbole le plus important de la chrétienté, bien sûr, mais il y avait aussi une raison pratique: les transports fournissaient un es-

pace précieux pour les chapelles annexes et la sacristie.»

«Ses yeux comme des pierres précieuses noires, luisaient d'ambition.» Le lecteur sera aussi ennuyé par ce genre de clichés que par des commentaires aussi débilés qu'«aux classes les plus misérables, les plus sales, les plus laides et les plus perverses, car c'est ainsi que sont les pauvres.»

Néanmoins, Follet est un merveilleux conteur. L'atmosphère reste authentique, les personnages crédibles et vivants. Le roman nous permet de revivre le Moyen Âge. «La rue les amena sur la place du marché. Là, dans une mer de boue d'un demi-arpent, les paysans de la campagne avoisinante échangeaient leurs maigres surplus de viande, de grain, de lait ou d'oeufs pour ce dont ils avaient besoin et qu'ils ne pouvaient faire eux-mêmes: casseroles, socs de charrue, cordes et sel.»

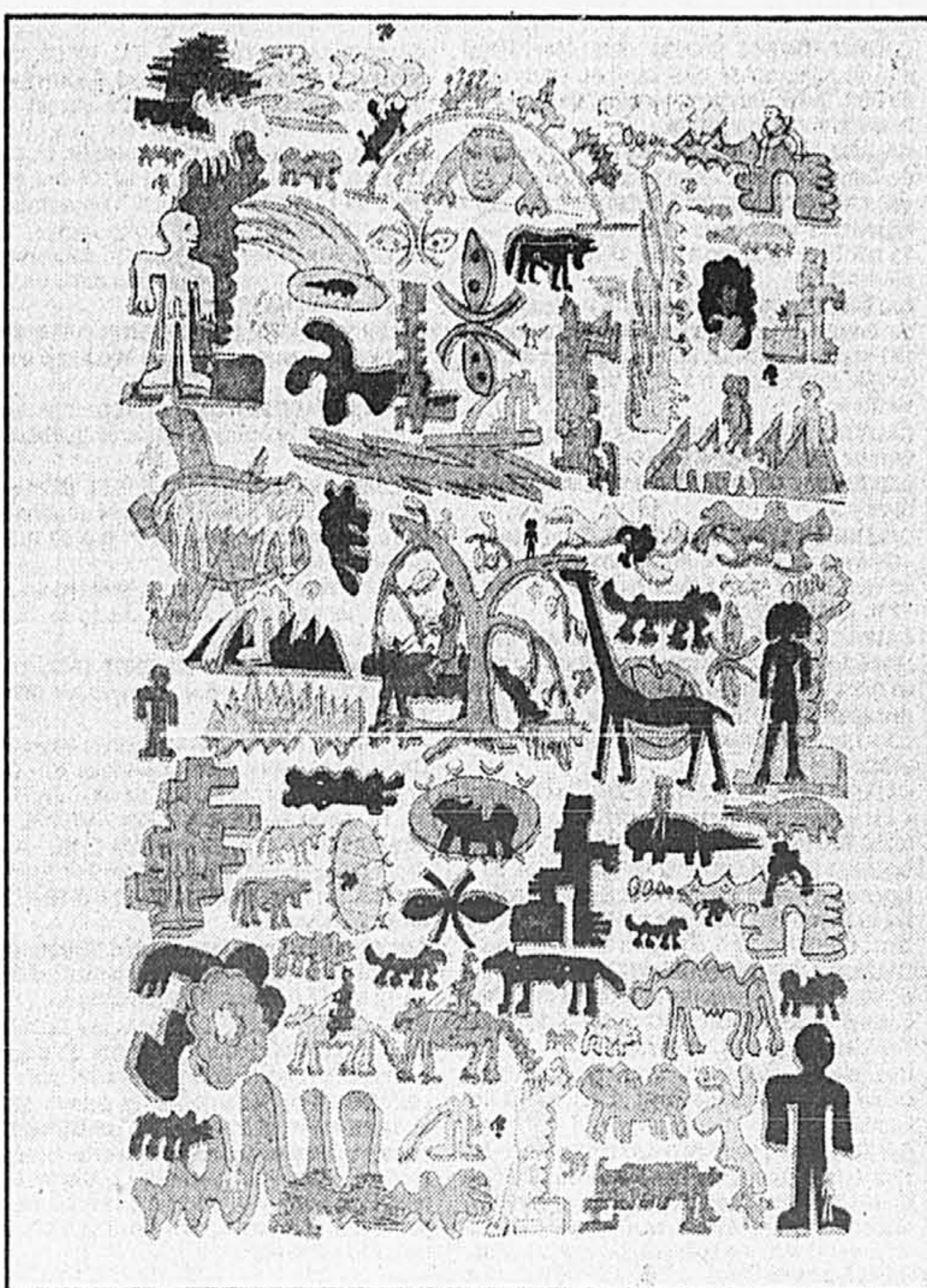
Malheureusement, le livre s'étire et la lecture en diagonale s'impose trop souvent. Telle une cathédrale construite trop haute, il y a des failles dans la structure. L'intrigue s'éparpille dans toutes les directions dont une visite éclairée de l'Europe médiévale. Ce récit plaira plus aux amateurs de récits d'aventures qu'aux inconditionnels du roman historique.

LES PILIERS DE LA TERRE, par Ken Follet, Stork, 1990

GALERIES D'ART



D'abord sculpteur, Armand Vaillancourt pose devant un bronze réalisé en 1990, *Compartiment spatial*, également exposé en galerie.



Auprès de mon arbre je vivais heureux. Sérigraphie produite par Vaillancourt en 1989.
PHOTOS JEAN GOUPI, La Presse



Armand Vaillancourt auprès d'une œuvre collective réalisée au printemps 1990 pour exprimer, par le langage des mains, la solidarité humaine.

Vaillancourt: sculpteur de force, peintre d'une grande sensibilité

RAYMOND BERNATCHEZ

Dans les années 1960, à l'époque de la Révolution tranquille de Jean Lesage, de la révolution moins tranquille du FLQ, du R.I.N. dans les rues, des chansonniers, Claude Gauthier avait écrit une chanson: *Le grand six pieds*.

Le grand six pieds de Gauthier était de nationalité québécoise française, ne voulait pas se faire embêter par les mesures à l'anglaise, n'acceptait pas tout court de se faire marcher sur les pieds par qui que ce soit.

À peu près à la même époque, le magazine *Perspective* publiait en page couverture la photo couleur d'un artiste, d'un sculpteur, vêtu de cuir, l'air frondeur du

gars qui ne fait pas de concession, qui se soucie comme de sa dernière chemise de l'ordre établi, un «grand six pieds» disposé à faire face à mer et monde pour défendre ses idées. Son nom Armand Vaillancourt.

Aujourd'hui Vaillancourt est dans la soixantaine. Habitué à travailler durement pour construire et édifier ses imposantes sculptures, il possède le corps d'un gars de 25 ans. La barbe et les cheveux ont bien grisonné mais Armand Vaillancourt est somme toute resté fidèle à l'image qu'il projetait il y a de cela 25 ans.

Dans le cours de ces années, Vaillancourt s'est taillé une solide réputation de «trouble maker». Né à Black Lake en septem-

bre 1929 dans une famille modeste (il était le 16e d'une famille de 17 enfants), il a constamment pris la défense des faibles, des opprimés, du petit monde «crunché» ici comme ailleurs par ceux qui abusent du pouvoir. Vaillancourt est de toutes les luttes, de tous les combats. Il a soutenu la cause des expropriés de Mirabel, il soutient celle des amérindiens, des travailleurs exploités de la République Dominicaine.

Il y a quelques années, on lui commande une sculpture monumentale qui doit être exposée à Toronto. Il en conçoit une intitulée *Je me souviens*, à la gloire de l'indépendance du Québec. Puisqu'on refuse de l'accepter il la rachète et la fait transporter à ses frais à Côteau-du-Lac.

En fait Armand Vaillancourt produit de plus en plus de choses à ses frais. Parce qu'il s'est mis trop de monde à dos, il a enrayé la machine à subventions. Pourtant Vaillancourt est indéniablement l'un des plus grands sculpteurs du Québec contemporain, un homme qui aurait sans doute connu une formidable réussite internationale s'il avait fait preuve de plus de... souplesse.

Son œuvre maîtresse, une gigantesque fontaine inaugurée en 1971, n'est-elle pas édifée à San Francisco?

Et tout cela pour dire que l'irréductible artiste expose jusqu'au 15 novembre, à la Galerie d'Arts Contemporains (2122 Crescent à Montréal) une quinzaine de

sculptures de petit format et étonnamment une vingtaine d'œuvres picturales (des acryliques sur toile surtout) dont certaines de très grand format.

Cette exposition est un événement à double titre. En premier lieu, la dernière exposition de Vaillancourt dans une galerie «commerciale» montréalaise remonte au début des années 1960. En deuxième lieu, nous découvrirons à travers son œuvre picturale une autre dimension de l'artiste. Vaillancourt, le sculpteur de force, travaille également la toile avec une grande sensibilité, une belle dextérité. Les thèmes abordés dans ses tableaux ont presque tous un lien étroit avec son engagement social et politique. Des mains et des bras qui s'élancent vers le ciel dans une œuvre col-

lective de grande dimension, pour exprimer la solidarité entre les êtres. Des mains encore dans un tableau intitulé: *RRR* (recyclons, réutilisons, réduisons). Il y a encore un remarquable tableau noir et rouge réalisé en 1990 pour souligner la libération de Nelson Mandela. Une superbe sérigraphie écologique intitulée *Auprès de mon arbre je vivais heureux* etc.

Le nom d'Armand Vaillancourt fera partie de l'histoire de l'art au Québec. Parce que l'artiste est talentueux. Parce que l'on conviendra également un jour qu'il fut l'un des grands. En contestant l'ordre des choses et les valeurs établies, il a assumé l'héritage de plusieurs artistes qui l'ont précédé et qui font déjà partie de cette grande Histoire.

Groupe d'Art 80 AUTOMNE 1990
EXPOSITION ET VENTE ANNUELLE
de TABLEAUX ET DESSINS
12 novembre - 17 novembre (incl.)
LE CLUB D'ART
1840, rue Sherbrooke ouest
(sous-sol)
HEURES: 9 H - 18 H

• EXPOSITION •
MADOR
œuvres récentes
du 1er au 30 novembre 1990
Café «Le Pèlerin»
330, Ontario est, Mtl

GALERIE LA CIMAISE
OEUVRES RÉCENTES
DE
GILLES E. GINGRAS
I.A.F.
632, rue Shefford, Bromont, Qué.
514-534-3601 / 2409
Jeu., sam., dim. 13 h à 17 h
ou sur rendez-vous



EXPOSITION
œuvres récentes
ALEXIS ARTS
du 16 novembre au 8 décembre
GALERIE BERNARD DESROCHES
1444, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL, CANADA H3G 1K4 (514) 842-8648

La galerie du Vieux Village
EST HEUREUSE
DE VOUS INVITER
AU VERNISSAGE
DES OEUVRES DE
JACLINE HARVEY
(peintre)
ET DE
JACQUES BRADET
(sculpteur)
et à rencontrer les
artistes
LE DIMANCHE 11 NOVEMBRE 1990 À 13 HEURES
L'EXPOSITION SE POURSUIVRA JUSQU'AU 25 NOVEMBRE 1990
(LES OEUVRES SERONT EXPOSÉES À COMPTER DU
8 NOVEMBRE ET SERONT EN VENTE À CETTE DATE)
La galerie du Vieux Village
22, de Montbrun, Boucherville J4B 4T8
(514) 641-1757
(stationnement derrière l'église)
HEURES ET JOURS D'OUVERTURE
Vendredi 13 h à 21 h / Samedi et dimanche 13 h à 17 h.

EXPOSITION
MARCEL FECTEAU
L'Exposition se poursuivra
jusqu'au 18 novembre
GALERIE
Michel-Ange
430, RUE BONSECOURS
VIEUX MONTRÉAL 875-8281
OUVERT DU MAR. AU DIM. DE 11H À 18H
SPÉCIALITÉ: INVESTISSEMENT DANS L'ART
ACHETONS TABLEAUX COMPTANT

EXPOSITION
ANTOINE PRÉVOST
6-17 NOVEMBRE
GALERIE WALTER KLINKHOFF INC.
1200, Sherbrooke ouest, Montréal 288-7306

RÉTROSPECTIVE
P.V. BEAULIEU
Vernissage, le samedi 17 nov.
de 13 h à 17 h
Exposition du 17 nov. au 29 nov 1990
GALERIE ART ET STYLE
4875 A, Sherbrooke ouest, Montréal — Tél.: (514) 484-3184

FOYER DES
ARCS Galerie
9^e étage 6^e étage
Expo-vente d'œuvres d'artistes canadiens CENTRE-VILLE EATON

NOUVELLES ACQUISITIONS
806, Richelieu
Bélouil /
Bord de l'eau
467-6151
GALERIE PARALLÈLE
THÉODORE
PELLUS
48" x 72" «Power of the City»
ROCHON - VITTORIO

EXPO VENTE ANNUELLE
Avec les artistes:
MARC-AURÈLE FORTIN
SUZOR-CÔTE
J.P. RIOPELLE
ALFRED PELLAN
JEAN DALLATRE
STANLEY COSGROVE
RENE RICHARD
LEON BELLEFLEUR
FERNAND TOUPIN
THÉRÈSE BRASSARD
MARCELLE LÉCHIRÉ
LÉO AVOTTE
MADELEINE TAILLEUR
ALBERT ROUSSEAU
LILIANE FOURNIER
JOHN HAROCK
et beaucoup d'autres.
Musée Marc-Aurèle Fortin
118, rue St-Pierre, Montréal
H2Y 2L7 tél.: 845-6108
A compter du 9 novembre
Du mardi au dimanche
De 10h à 17h.
Hommage de: **CARON BELANGER**
ERNST & YOUNG

À QUI DE DROIT

Après plus d'un demi-siècle en tant que l'une des galeries d'art les plus anciennement établies à Montréal, la Galerie Continentale a fermé ses portes au 1450, rue Drummond le premier octobre 1990.

La présente a pour but d'aviser que l'occupant actuel, la Galerie des Continents et /ou Galerie Ville-Marie du 1450, rue Drummond, ne s'est pas porté acquéreur de la Galerie Continentale, n'est associé d'aucune manière à la Galerie Continentale et ne la représente aucunement. Toute déclaration ou référence qui implique une association quelconque ou une représentation est fautive.

J. David Molson
Président
La Galerie Continentale, Inc.

GALERIES D'ART

EXPOSITIONS

MUSEE D'ART CONTEMPORAIN (Cité du Havre) - Oeuvres de Raymond Gervais et de Suzanne Giroux.

MUSEE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL (1379 o., Sherbrooke) - Dessins et estampes. Du mar. au dim., de 10 h à 17 h. Jusqu'au 7 décembre.

MUSEE DES ARTS DÉCORATIFS DE MONTRÉAL (Pie IX et Sherbrooke) - Auj., de 11 h à 17 h. Exposition «La narration dans la tapisserie» et bijoux de Lois Etherington Betteridge.

MUSEE MARC-AURÉLIE FORTIN (118, Saint-Pierre) - Peintures de Aurèle Fortin. Du mar. au dim., de 11 h à 17 h. Jusqu'au 30 novembre.

CHATEAU RAMEZAY (280, Notre-Dame e.) - A compter de vendredi, exposition «Montreal» de la capitulation tranquille à l'union mouvementée 1760-1849. Tous les jours de 10 h à 16 h 30, sauf lundi.

MUSEE D'ART DE SAINT-LAURENT (615, boul. Sainte-Croix, Saint-Laurent) - Exposition «La pierre raconte». Du mar. au ven., de 12 h à 17 h; dim., de 12 h à 17 h.

MUSEE DAVID M. STEWART (Le Vieux Fort, Ile Sainte-Hélène) - Exposition «Armes anciennes». Tous les jours, de 10 h à 17 h, sauf mardi.

MUSEE DE LACHINE (110, Chemin LaSalle) - Peintures de Jean-Jacques Giguère. Du mar. au dim., de 11 h à 16 h 30. Jusqu'au 2 décembre.

(1572, Sainte-Catherine o., Suite 410) - Installation de Thérèse Chabot et Ashley Miller. Du lun. au sam., de 11 h à 17 h. Jusqu'au 11 décembre.

ART ET ARTE (3886, Saint-Hubert) - Gravures de Matilde Marin, Zulema Maza et Graciela Zarz. Jusqu'à jeudi.

BOA - OBJET D'ART (4859, Saint-Laurent) - Peintures de Patrice de Verteuil et sculptures de Richard Klode. Mar. merc., de 11 h à 18 h; jeu., ven., de 10 h à 18 h; sam., de 11 h à 20 h. Jusqu'au 16 décembre.

CENTRE SAIDYE BRONFMAN (5170, Chemin de la Côte Saint-Catherine) - Photographies d'enfants. Jusqu'à jeudi. A compter de mardi, sculptures d'Arto. CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE (1920, Baile) - A compter de mar., exposition «L'or et la pierre: un regard critique sur l'architecture des banques». Mar. et ven., de 11 h à 18 h; jeu., de 11 h à 20 h; sam., de 11 h à 17 h.

CENTRE COPIE-ART (813, Ontario e.) - Oeuvres de Serge Marin. Jusqu'au 15 décembre.

CENTRE DE CÉRAMIQUE BONSCOURS (444, Saint-Gabriel) - Oeuvres des finissants. Du lun. au sam., de 12 h à 17 h. Jusqu'au 1er décembre.

CENTRE DE DESIGN DE L'UOAM (200, Sherbrooke o.) - Exposition «Architecture moderne de Berlin. Du mar. au dim., de 12 h à 18 h. Jusqu'au 9 décembre.

CENTRE DES ARTS CONTEMPORAINS DU QUEBEC A MONTRÉAL (4247, Saint-Dominique) - Sculptures de Marc Gadbois. Du lun. au jeu., de 10 h à 18 h; ven., de 10 h à 13 h. Jusqu'au 16 novembre.

CENTRE DES ARTS VISUELS (350, Ave. Victoria) - Oeuvres de Barbara Kohn-Saxe et Antoine Lamarche. Du mar. au ven., de 10 h à 18 h; sam., de 10 h à 17 h. Jusqu'au 17 novembre.

CITE DE L'IMAGE (2000, Notre-Dame e., Suite 215) - Oeuvres de Louis Le Duc, Richard Lusier et Christine Palmieri. Ven., de 16 h à 21 h; sam. et dim., de 14 h à 18 h. Jusqu'au 2 décembre.

COMPLEXE DU CANAL LACHINE (4710, St-Ambrise) - Oeuvres de Rebecca Burke, Tom Henderson, Catherine Bates et Grégoire Ferland. Jusqu'au 30 novembre.

GALERIE AMRAD ART AFRICAINE (1522, Sherbrooke o.) - Poupees. Jusqu'à jeudi.

GALERIE ARTES (102, Ave. Laurier o.) - Oeuvres de Manon Pelletier. Jusqu'au 23 novembre.

GALERIE SIMON BLAIS (4521, Clark, Suite 100) - Exposition de l'Atelier circulaire (oeuvres de 15 graveurs). Du mar. au sam., de 9 h 30 à 17 h 30.

GALERIE RENÉ BLOUIN (372, Sainte-Catherine o., Suite 501) - Oeuvres de Daniel Buren. Du mar. au sam., de 12 h à 17 h 30. Jusqu'au 24 novembre.

GALERIE CHANTAL BOULANGER (372, Sainte-Catherine o., Suite 502) - Oeuvres de Ludger Gerdes. Jusqu'au 24 novembre.

GALERIE BOURGET (1230, de la Montagne) - A compter de lun., estampes de Lyne Bastien. Du lun. au ven., de 9 h à 17 h. Jusqu'au 24 novembre.

GALERIE CLARK (1591, Clark, 2ième étage) - Oeuvres de Barry Allikas et David Blatherwick. Du jeu. au dim., de 12 h à 18 h. Jusqu'au 25 novembre.

GALERIE CONCORDIA (1455, de Maisonneuve o.) - Exposition «L'image de la ville en peinture canadienne». Jusqu'au 1er décembre.

GALERIE DARE-DARE (4060, Saint-Laurent, Suite 211) - Exposition «11 artistes dans leurs quartiers». Du mar. au dim., de 12 h à 17 h. Jusqu'au 25 novembre.

GALERIE DAZIBAO (4060, Saint-Laurent, Suite 104) - Oeuvres d'Andre Clement. Du mar. au dim., de 12 h à 17 h. Jusqu'au 18 novembre.

GALERIE D'ART DE BOUGAINVILLE (4511, Saint-Denis) - Oeuvres de Louise Houde. Mar. sam., dim., de 11 h 30 à 17 h; jeu., ven., de 11 h 30 à 19 h 30. Jusqu'au 23 novembre.

GALERIE DE LA VILLE (12001, de Salaberry, Dollard-des-Ormeaux) - Exposition «Stratum, Strategies». Du lun. au ven., de 8 h à 17 h. Jusqu'au 16 novembre.

GALERIE DOMINION (1458, Sherbrooke o.) - Exposition «Jack Bush: Les années '60 et '70». Jusqu'au 24 novembre.

GALERIE ENCADEUX (1682, Sainte-Catherine e.) - Oeuvres de Danielle Quimet. Jusqu'au 17 novembre.

GALERIE ESPACE GLOBAL (914, Mont-Royal e.) - Installation de Real Capuano et oeuvres de Rino Dubé. Du mar. au dim., de 13 h à 17 h. Jusqu'au 25 novembre.

GALERIE FOKUS (68, Duluth est) - Peintures de Tanya Deacove. Jusqu'à jeudi.

GALERIE JOCELYNE GODEL (2154, Crescent) - Exposition «Amphora». Du mar. au ven., de 11 h à 18 h; sam., de 11 h à 17 h. Jusqu'au 24 novembre.

GALERIE CRAFT (963, Rachel e.) - Sculptures de Dorothee Goltz, Gerda Peer, Franz Pichler et Peter Sandbichler. Du mar. au ven., de 11 h à 18 h; sam., de 12 h à 17 h. Jusqu'au 29 novembre.

GALERIE IMAGINE (3981, St-Laurent) - Oeuvres de Raynald Piché. Du lun. au ven., de 15 h à 21 h; sam., dim., de 12 h à 18 h. Jusqu'au 14 novembre.

GALERIE LA 3IEME VAGUE (155, Saint-Paul e.) - Oeuvres de Jean-Luc Archambault. Du mar. au ven., de 17 h à 21 h; sam., dim., de 13 h à 17 h. Jusqu'au 5 décembre.

GALERIE D'ART LALAVAL (1100, boul. René-Levesque o.) - Exposition «Brian Eno». Du mar. au dim., de 12 h à 18 h. Jusqu'au 2 décembre.

GALERIE LEE VERRE D'ART (1518, Sherbrooke o.) - Oeuvres d'Alex Vasicek. Jusqu'au 27 novembre.

GALERIE FRANCOIS LEMAI (4524, De la Roche) - Estampes de Bonnard, Braque, Chagall, Dufy, Tapis, Tamayo et Zao Wou-Ki.

GALERIE D'ART LARIVIERE (1272, Saint-Paul e.) - Oeuvres d'Andre Larivière et Daruz Pedyrc. Du dim. au jeu., de 11 h à 18 h; du jeu. au dim., de 12 h à 22 h. Jusqu'au 26 novembre.

GALERIE L'INFORMELLE (307, Ste-Catherine o., Suite 300) - Peintures et sculptures de Madeleine Audette, Cecile Gingras et Monique Trotter. Jusqu'au 17 novembre.

GALERIE MICHEL-ANGE (430, Bonsecours) - Oeuvres de Marcel Fecteau. Jusqu'au 18 novembre.

GALERIE D'ART MME ALONZO (219, Prince-Arthur e.) - Oeuvres de Dine Mouso, Thérèse Guite, Richard Caplette, Monique Perygny, Mark Prent, Thérèse Joyce Gagnon, Natacha Wrangell et Pauline Spénard. Du mar. au sam., de 14 h à 20 h.

GALERIE OSORO (3981, Saint-Laurent) - Auj., de 12 h à 17 h, dessins et photographies de Barbara Claus.

GALERIE OPTICA (3981, Saint-Laurent) - Oeuvres de Miguel Angel Berlanga et Bernard Rousseau. Jusqu'au 18 novembre.

GALERIE OPUS 2 (Edifice Cooper, 3981, Saint-Laurent, Bureau 210) - Oeuvres de Evelyn Dufour, Hannibal Srouji et Yang Zheng-Xin. Du mar. au dim., de 12 h à 17 h; jeu., de 12 h à 21 h.

GALERIE FREDERIC PALARDY (307, Sainte-Catherine o., Suite 615) - Oeuvres de Roland Giguère. Du mar. au ven., de 11 h à 18 h; sam., de 11 h à 17 h. Jusqu'au 17 novembre.

GALERIE PEPIN-RANDEZ (1170, Drummond) - Oeuvres de Pauline Gagnon. Du lun. au ven., de 11 h à 18 h; sam., dim., de 12 h à 17 h. Jusqu'au 16 novembre.

GALERIE PINK (1456 o., Notre-Dame) - Peintures de Barry Allikas. Du mar. au dim., de 13 h à 17 h. Jusqu'au 18 novembre.

GALERIE PORT-MAURICE (8420, boul. Lacordaire) - Installation de Louise Paille. Lun., de 13 h à 21 h 30; mar., merc., jeu., de 10 h à 21 h 30; ven., de 10 h à 18 h; sam., de 10 h à 17 h; dim., de 13 h à 17 h. Jusqu'au 25 novembre.

GALERIE SUZANNE REMILLARD (1227, Amherst) - Auj., oeuvres de Dubois, Hetu, Ilie, Latour et Marcotte.

GALERIE SHAYNE (5471, Ave. Royalmount) - Peintures de Yolanda Van Dyck.

GALERIE SKOL (4060, Saint-Laurent, loc. 107) - Oeuvres de Daniel Corbeil. Du mar. au dim., de 12 h à 17 h. Jusqu'au 24 novembre.

GALERIE SYMBOLE ART (12780, de Salaberry) - Oeuvres de Jean-Paul Lapointe. Du lun. au merc., de 9 h 30 à 18 h; jeu., ven., de 9 h 30 à 21 h; sam., de 9 h 30 à 17 h. Jusqu'au 17 novembre.

GALERIE TERRUSCITO (3877, Saint-Denis) - Peintures de Guerdy Preval. Jusqu'à vendredi.

GALERIE TROIS POINTS (307, Sainte-Catherine o., Suite 555) - Oeuvres de Paul Lacroix. Jusqu'au 24 novembre.

GALERIE SERGE TURGEON INC. (2080, Crescent) - Oeuvres d'Alain Cardinal, Georges Deligeorges, Colette Hébert, André Jamin, Cornelius Kriehoff, Esther Maltais, Henri Masson, Eva Mosonyi, Paul Soulikas et Cezyl Testeau. Du mar. au sam., de 12 h à 17 h; dim., de 13 h à 17 h. Jusqu'au 17 novembre.

GALERIE UOAM (Pavillon Judith-Jasmin, Salle J-120, 1400, Berri) - Exposition «Derouin série 89-90 Equinoxe». Du mar. au dim., de 12 h à 18 h. Jusqu'au 18 novembre.

GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN (1434, Sherbrooke o.) - Oeuvres de Ming Ma. Jusqu'à vendredi.

GALERIE WADDINGTON & GORCE (1504, Sherbrooke o.) - Exposition «Maltres québécois». Jusqu'à jeudi.

GALERIE BRENDA WALLACE (372, Sainte-Catherine o., Suite 508) - Peintures de John Howard. Du mar. au sam., de 11 h à 17 h. Jusqu'au 24 novembre.

GALERIE WESTMOUNT (4912, Sherbrooke o.) - Peintures de Claude Aléyn. Jusqu'au 24 novembre.

MAISON D'ART SAINT-LAURENT (742, Decarie, Saint-Laurent) - Auj., oeuvres de Gabriel Bonmati.

MAISON DE RADIO-CANADA (Salle Raymond-David, 1400, boul. René-Lévesque e.) - Oeuvres de René Tardif. Du lun. au ven., de 11 h à 19 h. Jusqu'au 15 novembre.

MICHEL TÉTREAU ART CONTEMPORAIN (1192, Beaudry) - Oeuvres de Christian Kiopini et Fabrizio Peruzzi. Du mar. au sam., de 11 h à 18 h. Jusqu'au 24 novembre.

OCCURRENCE (911, Jean-Talon e., Bureau 039) - Peintures de Marlène Couet. Du mar. au dim., de 12 h à 17 h. Jusqu'au 25 novembre.

L'OCTOGONE (1080, Dollard, Ville LaSalle) - Exposition «Casabon: 10 années de papiers en métamorphose». Jusqu'au 20 novembre.

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL (La Galerie, 2332, Edouard-Montpetit) - Oeuvres de Michel Daignault, Jacques Desrochers, Marie-Josée LaFortune, Louis-Paul Lemieux et Michel Saulnier. Lun., mar., jeu., de 11 h à 16 h 30; merc., de 11 h à 17 h; sam., de 13 h 30 à 17 h. Jusqu'au 15 novembre.

HORS MONTRÉAL

LE BALCON D'ARTS (650, Notre-Dame, Saint-Lambert) - Peintures de John Hammond. Jusqu'à mardi.

BIBLIOTHEQUE DE CHAMBLY (1691, Bourgogne) - Peintures de Claude St-Cyr. Jusqu'au 25 novembre.

BIBLIOTHEQUE CLAUDE-HENRI GRIGNON (1660, Bourassa, Longueuil) - Peintures de Paul Hébert. Jusqu'au 18 novembre.

CAISSE POPULAIRE DE GRANBY (30, Saint-Antoine sud) - A compter de mar., peintures de Julien Paradis.

CENTRE D'EXPOSITION DE SAINT-HYACINTHE (405, Saint-Simon, Saint-Hyacinthe) - Auj., de 13 h à 17 h, installations de Francine Larivée.

CENTRE D'EXPOSITION DU VIEUX PALAIS (185, du Palais, Saint-Jérôme) - Exposition «Special western». Du mar. au ven., de 12 h à 17 h; dim., de 13 h à 17 h. Jusqu'au 16 décembre.

GALERIE ACTION (190, Laurier, Saint-Jean-sur-Richelieu) - Papiers-matière de Réal Dumais. Jusqu'au 2 décembre.

GALERIE PIERRE BERNARD (141, Champlain, Hull) - Peintures de Jean Beauchesne. Jusqu'à vendredi.

GALERIE DE LA CARE (317, Saint-Denis, Saint-Lambert) - Auj., peintures de Liliane Fournier.

GALERIE DU CENTRE (250, Saint-Laurent, Saint-Lambert) - Peintures et sculptures de Denise Guay et André Bergeron. Jusqu'au 25 novembre.

GALERIE DU COLLÈGE ÉDOUARD-MONTPETIT (1945, Chemin de Chamblay, Longueuil) - A compter de lun., installations de Louis Couturier.

GALERIE DU COLLÈGE LIONEL-GROULX (100, Duquet, Sainte-Thérèse) - A compter de mar., oeuvres de Francine Maheu-Walker.

GALERIE HORACE (906 King o., Sherbrooke) - Oeuvres de Georges Dyens. Jusqu'au 25 novembre.

GALERIE HORIZON (Centre culturel de Tracy) - Peintures de Michel Plante. Du mar. au ven., de 19 h à 21 h; sam., dim., de 14 h à 17 h. Jusqu'au 18 novembre.

GALERIE LADOUCEUR (3995, boul. Lévesque e., Laval) - Auj., aquarelles de Jean-Paul Ladouceur.

GALERIE D'ART MAXAN (611, Richelieu, Saint-Marc-sur-Richelieu) - Oeuvres de 20 artistes contemporains et traditionnels, dont Jean-Paul Jérôme et Louis Joubert. Du mar. au dim., de 12 h à 18 h. A compter de jeu., exposition «Les Anges».

GALERIE MISTRA (203, Sainte-Marie, Terrebonne) - Peintures de A. Côte, M. Mercier, J.Y. Mercier, R. Piché, E. Lemay, J. Tilmant, N. Poirier, S. Cosgrove, M.C. Thomas, L. Grothé, R. Cordeau et R. Lacroix. Mar., merc., de 11 h à 17 h; jeu., ven., de 11 h à 19 h; sam., dim., de 13 h à 17 h.

GALERIE MONTCALM (Maison du Citoyen 25, rue Laurier, Hull) - Exposition «Lumière et ombre». Du mar. au dim., de 10 h à 17 h. Jusqu'au 16 décembre.

LA GALERIE (75, Saint-Antoine, Trois-Rivières) - Oeuvres de Benoit Desjardins. Du lun. au dim., de 14 h à 17 h; jeu., ven., de 19 h à 21 h. Jusqu'au 2 décembre.

LA GALERIE (87, Saint-Paul, Saint-Jean-sur-Richelieu) - Oeuvres de Francine Laberge. Jusqu'au 23 novembre.

MAISON ANTOINE-LACOMBE (895, Visitation, Sainte-Charles-Borromée, Joliette) - Auj., de 13 h à 17 h, oeuvres de Cécile Fafard.

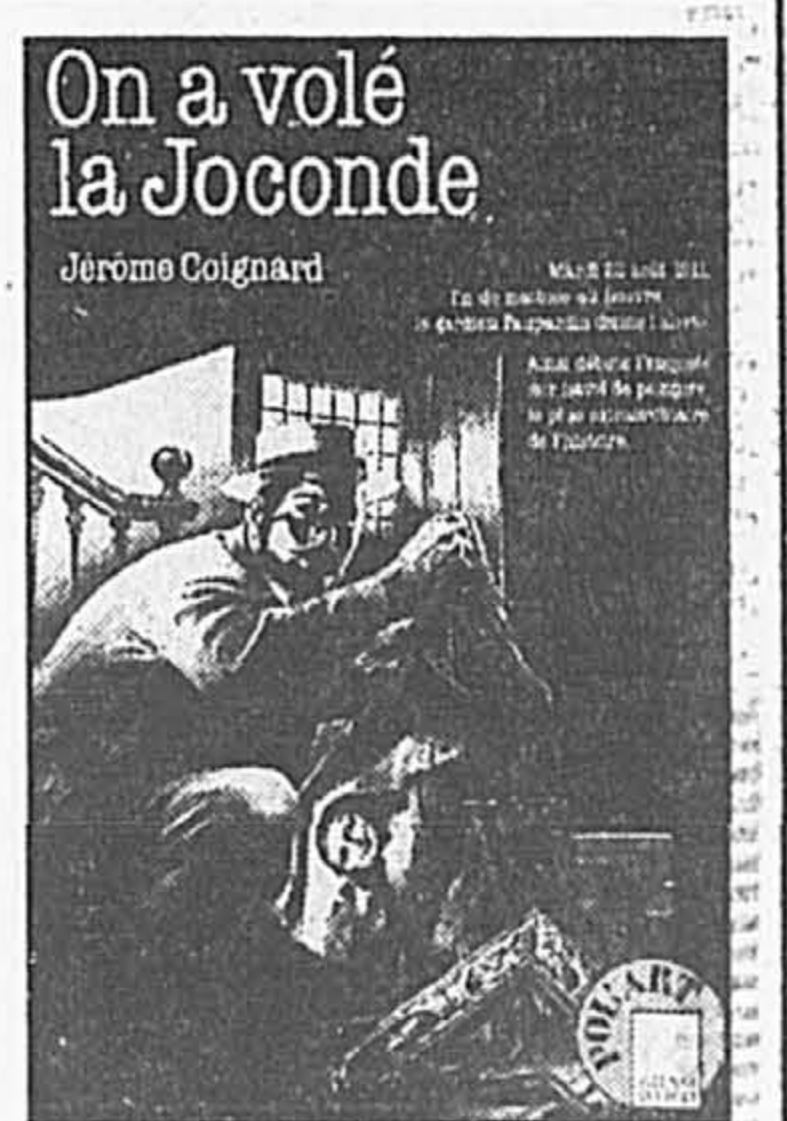
MUSÉE PIERRE BOUCHER (858, Lavolette, Trois-Rivières) - Exposition «L'Archéologie tunisienne». Du mar. au dim., de 13 h 30 à 16 h 30 et de 19 h à 21 h 30. Jusqu'au 15 novembre.

MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS (Hull) - Expositions «Vive la feuille d'érable», «Visages des dieux», «Au-delà de la Montagne d'or», «L'art de guérir», «Signes des vents» et «Gaspésie: une histoire de mer».

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA (380, Sussex Drive) - Gravures contemporaines américaines de la collection de Carol et Morton Rapp. Jusqu'au 25 novembre.

MUSÉE MARSIL (349, Riverside Drive, Saint-Lambert) - Peintures d'Owen Chicoine. Du mar. au ven., de 11 h à 16 h; sam., dim., de 13 h à 16 h. Jusqu'au 16 décembre.

MUSÉE RÉGIONAL DU HAUT-RICHELIEU (182, Jacques-Cartier nord, Saint-Jean-sur-Richelieu) - Exposition «L'Érablière».



Une histoire vraie, qui fait très pol'art!

JOCELYNE LEPAGE

■ *On a volé la Joconde* n'est pas un San Antonio, mais une histoire vraie, celle du vol de la *Mona Lisa* au Musée du Louvre le mardi 22 août 1911.

L'auteur, Jérôme Coignard, reconstitue l'incident comme d'autres écrivent des romans policiers, mais en respectant scrupuleusement les données qui sont dévoilées dans les archives auxquelles il a pu avoir accès et dans les journaux du temps.

Un drôle de vol, vous verrez, pour des raisons qui remon-

tent à Napoléon. Coignard, qui est journaliste et historien d'art, nous livre donc un tableau d'époque autour d'un vol de tableau, dans lequel les autorités du Louvre font tache et les autorités policières ressemblent à Dupont et Dupond.

Un pol'art qui mérite bien son nom

ON A VOLÉ LA JOCONDE, Jérôme Coignard, Collection Pol'Art, Ed. Adam Biro, 143 pages.

JACK BUSH

Peintures des années «60 et 70»
jusqu'au 24 novembre 1990

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke ouest 845-7833 / 845-7471

MARCEL RAVARY

EXPOSITION OEUVRES RÉCENTES

VERNISSAGE DIMANCHE 11 NOVEMBRE À 14h

Galerie France-Martin
Complexe Desjardins Montréal, Tél.: 843-6852

DUVET EXXA 149\$
MANTEAUX
550, PRÉSIDENT-KENNEDY, 843-6248
ST-JEAN: 1, PLACE DU MARCHÉ

MAX FILMS

La Presse

SKMF 94

CINÉMAS
CINEPLEX ODEON

sont renversés de vous inviter à la première de



Ding et Dong

LE FILM

réalisé par Alain Chartrand

La projection débutera à 20 h 00 le vendredi
7 décembre au théâtre Maisonneuve de
la Place des Arts et Ding et Dong apparaîtront
à l'écran à 20 h 03

Le concours se déroule du 10 au 15 novembre 1990. 150 paires de billets seront tirées au hasard.

Pour participer, trouvez une autre photo de Ding et Dong dans La Presse d'aujourd'hui et remplissez le coupon de participation. Faites-le parvenir au plus tard le 23 novembre 1990, 17h à:

Max Films Inc.
5130 boul. St-Laurent
4e étage
Montréal, Québec
H2T 1R8

Le tirage aura lieu le 23 novembre
à 17h.

La photo cachée de «Ding et Dong» était à la page: _____

Date: _____

Nom: _____ Tél.: _____

Adresse: _____ Ville: _____

Province: _____ Code postal: _____

Les règlements du concours sont disponibles sur demande chez Max Films productions Inc. au 5130, boul. St-Laurent, 4ième étage, Montréal, Québec H2T 1R8

Les colles du DIMANCHE

La Presse

Un gros lot de

5 000 \$

de chèques-cadeaux de chez Guérin

Chaque semaine,
trois chèques-cadeaux de

100 \$

de chez Guérin

Vérifiez votre connaissance de la langue française
en répondant aux quatre questions inscrites au
bulletin de participation.

Tous les gagnants seront invités à l'émission
spéciale du 23 mars 1991 et trois d'entre eux se
mesureront aux champions de la saison.

Doublez votre prix

en répondant à la question additionnelle
posée par l'animateur de l'émission
"Les colles buissonnières"
les samedis à 17 h 30 à Radio-Québec

les colles
BUISSONNIÈRES

Radio
Québec

guérin,

- Retournez votre bulletin de participation avant minuit mercredi à l'adresse indiquée.
- Règlements disponibles à Radio-Québec et à La Presse.

CONCOURS «LES COLLES DU DIMANCHE»

La Presse, Ltée,
C.P. 5040, Succursale Place d'Armes
Montréal (Québec) H2Y 3M1

Q. 1 VOCABULAIRE

Choisissez le terme juste
On dit d'un individu pédant, vaniteux et
ridicule qu'il est un

- a) culstre _____
b) rustre _____
c) mufle _____

Q. 2 ERREUR DE LANGUE

Corrigez l'erreur de la phrase suivante:
Dépêche-toi d'embarquer dans la voiture.
Rép.: _____

Q. 3 ANGLICISME

Corrigez l'anglicisme de la phrase suivante:
On prévoit de nouvelles coupures budgétaires.
Rép.: _____

Les Césars à la vinaigrette sociale

JOCELYNE LEPAGE

Il appartient à la génération des jeunes, post-féministe et post-marxiste. C'est l'égalité des sexes dans l'équipe, deux filles, deux gars, dont l'âge varie entre 22 et 32 ans, qui s'appellent tous César, d'où le S de leur nom. Ils sont tous les quatre passés par l'École du rire, cuvée 1989, et ils pensent à quatre, se débrouillant très bien sans leader.

Quant aux salades qu'ils nous serviront au Club Soda du 13 novembre au 10 décembre, on verra si l'assaisonnement qu'ils ont choisi, une vinaigrette à saveur sociale, aidera à faire passer la laïtue humoristique si commune dans les assiettes québécoises depuis quelques années.

Eux, c'est-à-dire Hélène Godbout, Remy Poirier, Danielle Robert et Guy Nantel, sont sûrs du succès de leur premier show dans une salle importante. Même qu'ils ont hâte de nous montrer leur savoir-faire-rire. Parce qu'ils ont déjà donné une trentaine de spectacles dans les maisons de la culture et quelques salles en province et que ça a drôlement bien marché.

« Nous nous attaquons à la masse, expliquent-ils, à peu près en chœur, et nous laissons à d'autres les vedettes. Nous faisons de la critique sociale. Et nous avons des thèmes. La Loi 101, par exemple, que défend un rocker pas capable de placer correctement deux mots français l'un derrière l'autre. Le machisme, avec les Warriors, interprétés par les deux filles, les deux gars ne pourraient pas faire ce numéro-là. Les stéréotypes sexuels avec Le slow, où l'on entend, sur bande, ce qui se passe dans la tête des danseurs. On a un numéro d'enfants où à travers le langage des petits, on s'en prend aux travers des parents. Il y a le duo Roméo et Pérouse, qui se moque du théâtre d'été... »

« Mais on n'a pas de jokes sur Mitsou. Côté politique, nous on est pour le Parti Skouché, le parti



Les Césars, mardi au Club Soda

PHOTO MICHEL GRAVEL, La Presse

le plus étendu au Québec.

Les Césars ont une vingtaine de numéros à nous présenter en une heure et demie, des numéros qui déboulent rapidement comme autant de clins d'oeil, disent-ils. Des solos, duos, trios et quatuors. Un mélange de monologues, de stanc, un comic, de théâtre et de mime, d'imaginaire et d'absurde.

Des influences? Les Dalton, di-

sent-ils, et la bande dessinée en général, le Groupe Sanguin et El Tricycle, un groupe de mimes espagnols. Et la Compagnie Créole (c'est une joke voyons).

L'idée que les Québécois, sursaturés d'humour depuis quelques années, puissent s'en lasser en bloc un de ces jours, comme ils font toujours tout en bloc, ne les effleure même pas.

« C'est impossible, croient-ils. L'humour ne peut pas disparaître, on en a trop besoin. Et il y aura toujours des sujets qui prêteront à rire. »

Verrons-nous un nouvel humour sur la scène du Club Soda qui nous consolera de celui que l'on voit à la télé? Les Césars en sont convaincus. Nous, nous le saurons mardi soir.

Un concert émouvant à la SMCQ

CLAUDE GINGRAS

On dit que la musique actuelle n'intéresse personne. (Je parle de la musique destinée au concert, c'est-à-dire à l'écoute normale, en salle. Je ne parle pas de ces musiques également actuelles que sont le « heavy metal » et autres produits.)

On dit aussi que cette musique ne génère aucune émotion.

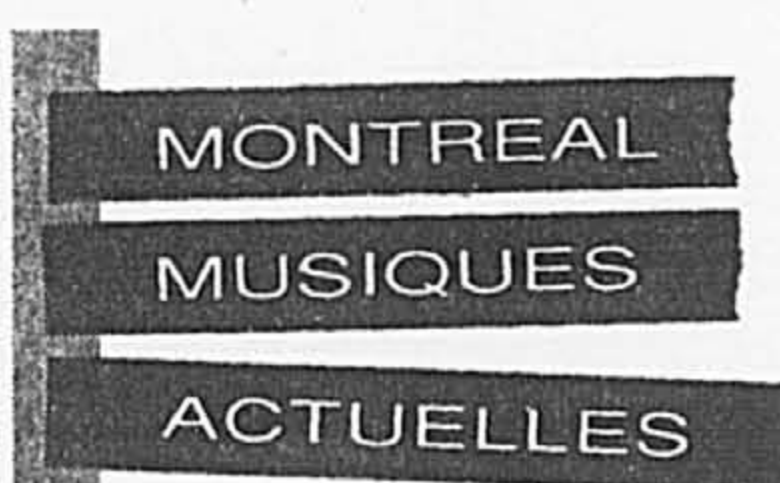
Et on ajoute — on explique — que c'est justement parce qu'elle ne génère aucune émotion que cette musique n'intéresse personne.

L'assistance très faible que le concert de l'Ensemble de la SMCQ avait attirée hier après-midi, à Pollack, dans le cadre du festival « Montréal Musiques Actuelles », confirmerait ma première observation. Il y avait là 250 personnes, peut-être moins, dans une salle qui en contient 600. Et l'impression n'était pas du tout celle d'être « en plein festival » puisqu'on retrouvait là, en grande partie, les mêmes fidèles (dont les invités de presse et autres) qu'à tous les concerts du genre. Les « initiés », quoi.

En revanche, le concert nous a apporté la preuve irréfutable que cette musique peut émouvoir, et au plus haut point. Walter Bou-

dreau avait conçu à cet égard une petite mise en scène tout à fait à propos.

Le programme s'ouvrait sur le troublant *The Unanswered Question*, de Charles Ives (déjà joué à la SMCQ et même à l'OSM et à l'OJO), pièce dont la modernité étonne encore plus quand on songe que cela a été écrit au début du siècle. Les musiciens étaient pla-



cés en deux groupes: au milieu de la salle obscure et sur la scène, Boudreau les dirigeant tout au fond, donc face au public, et portant des verres fumés pour se protéger des spots, la « question » étant répétée successivement à trois endroits par l'insistante trompette de Guy Archambault.

Ce très impressionnant début de concert, nous allions le revivre à la toute fin. En effet, Boudreau décida de reprendre le Ives après la dernière pièce inscrite sur le programme imprimé, pour le bé-

néfice de ceux qui auraient manqué le début du concert (il y avait eu confusion quant à l'heure à laquelle le concert commençait).

La reprise du Ives fut donnée dans une autre disposition instrumentale (cette fois, musiciens sur scène et trompette à l'arrière), mais l'impression ne fut pas moins grande. L'œuvre prolongeait en quelque sorte l'effet des *Trois Airs pour un opéra imaginaire*, de Claude Vivier, cri de désespoir toujours plus déchirant d'air en air et contrepointant une masse instrumentale en délire. Marie-Danielle Parent, qui avait chanté l'œuvre à la SMCQ en 1984, en a donné hier une lecture encore plus bouleversante et Boudreau y a obtenu de ses musiciens un commentaire proprement vertigineux.

La pièce d'Alexina Louie avait également été jouée à la SMCQ — en 1983. En fait, la SMCQ représentait là, idée intéressante, des œuvres de son répertoire, en plus d'offrir deux créations. Cette fois, la musique de Mme Louie m'a laissée une meilleure impression que la première fois. Peut-être la direction y était-elle pour quelque chose. Les emprunts à *Oiseaux exotiques* de Messiaen y sont un peu gênants, mais le reste m'a paru assez séduisant, avec ces timbres « orientaux » nous rappelant l'origine de l'auteur.

Des deux créations, celle de Michel Longtin est la plus intéressante, surtout grâce au superbe solo de violoncelle, au début, et que joua magnifiquement Alain Aubut. Mais le compositeur assortit l'exécution d'un bien inutile « préambule parlé ». Quant à la pièce de Steven Gellman, elle groupe trois sections sans lien entre elles, l'une de ces sections faisant très jazz et musique de film. Le soupçonne Boudreau d'aimer cette musique, qui lui est d'ailleurs dédiée, avec pour titre une référence à ses fameuses chaussures rouges. Mais, comme on l'a vu dans le Ives, Boudreau est aussi capable du plus grand sérieux et de la plus grande émotion.

ENSEMBLE DE LA SOCIÉTÉ DE MUSIQUE CONTEMPORAINE DU QUÉBEC. Dir.: Walter Boudreau. Solistes: Marie-Danielle Parent, soprano, et Guy Archambault, trompettiste. Hier après-midi, Pollack Hall de l'université McGill. Dans le cadre du festival « Montréal Musiques Actuelles / New Music America 1990 ». (Radiodiffusion: CBF-FM, 7 dec., 20 h.)

Programme:
The Unanswered Question, avec solo de trompette (1908) ... Charles Ives
Red Shoes (1990) (création) ... Steven Gellman
Music for a Thousand Autumns (1983) ... Alexina Louie
Citortia (1990) (création) ... Michel Longtin
Trois Airs pour un opéra imaginaire, avec soprano (1982) ... Claude Vivier
The Unanswered Question (reprise)

Écrivains québécois à Brive, au salon des vedettes du livre

LOUIS B. ROBITAILLE

collaboration spéciale



La ville de Brive — 50 000 habitants en plein centre rural de la France — était déjà jumelée avec celle de

Joliette. Ce qui n'est pas nécessairement connu des larges masses. Voilà la foire du livre jumelée depuis hier avec le Salon du livre de Montréal qui s'ouvre cette semaine. Un accord qui, s'il ne reste pas symbolique, pourrait avoir nettement plus de retentissement dans la république des lettres québécoises. Et des retombées. Pour diverses raisons, parmi lesquelles la débrouillardise de ses organisateurs, la Foire de Brive est depuis plusieurs années le rendez-vous incontournable de l'intelligentsia parisienne, le lieu où l'on rencontre inmanquablement toutes les vedettes et les gros vendeurs de l'édition. Accessoirement, c'est le seul salon du livre en dehors de Paris qui attire autant de visiteurs (100 000 en trois jours) et vende autant de livres (30 000 l'année dernière). Bref, pour les auteurs comme pour les éditeurs québécois, ce contact avec Brive pourrait constituer un lieu de rencontre précieux pour les professionnels québécois de la littérature.

L'accord de jumelage a été signé en grandes — disons moyennes — pompes par le maire de Brive, Jean Charbonnel, et la directrice-adjointe du Salon de Montréal, Francine Boies. Au delà du symbole, fort sympathique, on ne sait pas encore très bien quelles pourraient être les retombées concrètes de ce jumelage. Le plus sûr, c'est que le patron du salon de Brive, l'énergique Bernard Martinat, est invité pour le Salon de Montréal. Le presque sûr, c'est qu'il y aura la création d'un prix littéraire conjoint entre les deux foires, mais les modalités, le thème, le montant restent à définir. Pour le reste, à peu près tout est possible et strictement rien n'est décidé. La trentaine de représentants de la littérature québécoise royalement invitées cette année à Brive croyaient avoir compris que cette invitation pour eux ou pour d'autres reviendrait désormais à chaque année. Absolument rien n'est prévu en ce sens, et rien ne permet de le penser. « Brive a fait sa part, lance M. Martinat en guise de boutade, maintenant c'est à Montréal d'inviter des écrivains français... » (ce qui se fait depuis toujours, avec deux invités français de marque à chaque année). Ce qui nous ramène au problème soulevé dans un article précédent: mise à part la générosité de l'invitation, quelle est l'utilité concrète de ce « charter » de la littérature québécoise si l'on se contente de lâcher trente et quelque écrivains et éditeurs dans la foule de Brive, un peu hors contexte et sans prévoir de suite?

En réalité, comme on pouvait le prévoir, cette invitation

originale et royale a été d'abord profitable à ceux qui ont déjà des affaires en cours en France. Comme par hasard, les Beauchemin, publiés chez De Fallois, a été le seul à vendre (modestement) des livres en quantité non négligeable. Jacques Fortin, patron de Québec-Amérique, et qui a des accords de coédition avec des maisons françaises, a passé son temps à faire des contacts. Pour la plupart des autres, ce fut principalement l'occasion de venir passer quatre jours en France (avec beaucoup de conflits de canard et deux décalages horaires). Mais rien de particulier n'avait été organisé pour faire passer les Québécois dans les médias locaux. Mise à part la signature de l'accord de jumelage, aucun « événement » officiel un peu consistant. Et, finalement, on a trouvé le moyen de regrouper toute la délégation dans deux ou trois hôtels où ils étaient généralement coupés des professionnels français. On a même réussi à les faire dîner vendredi soir tous ensemble et à l'écart de leurs collègues. Pour résumer, les gens qui en ont profité pour se faire des relations ont montré qu'ils avaient beaucoup de débrouillardise... ou qu'ils avaient déjà des relations. La trentaine de Québécois, sur l'emplacement de la Foire elle-même, avaient été regroupés dans un espace un peu en retrait, et n'étaient certainement pas mis en grande vedette. Tout cela bien entendu ne faisait aucun mal à personne. Simplement, la même somme aurait pu servir à inviter cinq ou six Québécois bien choisis, chaque année pendant dix ans. Avec des chances de retombées un peu plus contre-

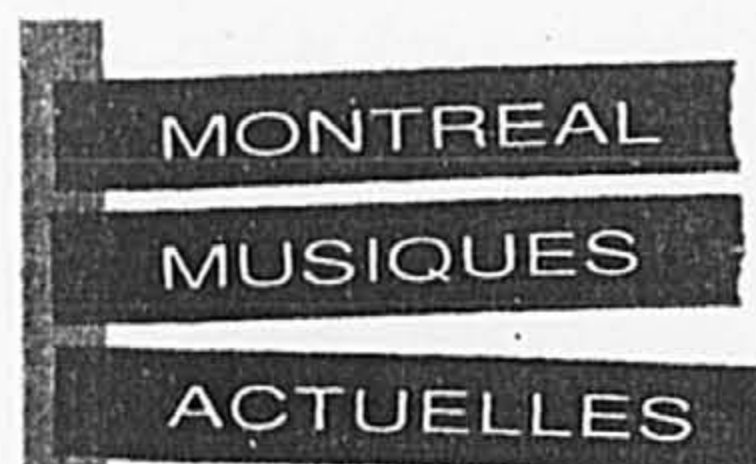
Pour le reste, disons que la Foire de Brive constitue effectivement l'un des grands événements littéraires de l'année parisienne. Dans le Train du Livre de vendredi matin, il y avait une bonne partie des poids lourds du roman et de l'édition, tous les services de presse des grandes maisons, Yves Berger et Katherine Pancol, le dessinateur Wolinski et Claude Klotz, les romanciers de la Corréze (Tillinac, Michel, etc.), la seule femme membre de l'Académie française, Jacqueline de Romilly, quatre distingués jurés Goncourt, un bon paquet de journalistes et de télévision. « Une occasion de venir se promener et de côtoyer les sommités parisiennes », conclut avec philosophie l'éditeur Antoine Del Busso, responsable de l'association des éditeurs-exportateurs. L'occasion également pour la trentaine de littéraires... d'épiloguer sur les dernières manœuvres ou rumeurs du monde de l'édition... québécoise. Le rachat des éditions VLB et L'Hexagone par la vaste maison Sogides constituait un sujet de conversation très populaire. Et parmi les rumeurs — confirmées — l'attribution du Grand prix du Livre de Montréal — avec bourse de 10 000 dollars — à la romancière Monique Larue pour « Copies conformes », publié chez Denoël-Lacombe.

The Residents ont encore réussi à s'imposer malgré tout

ALAIN BRUNET

Dans le petit monde de l'underground, le mythe joue un rôle considérable.

Pourtant, The Residents connaissent à peine les rudiments de la mise en scène et de la chorégraphie, ils savent à peine chanter, ils peuvent à peine livrer une performance en temps réel, ils ne démontrent qu'un minimum



de compétence en tant qu'instrumentistes.

The Residents se produisaient au Spectrum hier et vendredi: leur performance aura malgré tout été fort bien reçue par leur public. Cette euphorie est-elle justifiée dans le cadre de Montréal Musiques Actuelles? Si vous croyez au Père Noël, nous répondrons par l'affirmative.

La première tranche du concert est consacrée aux origines



The Residents: le blues primitif

PHOTO LUC SIMON PERRAULT, La Presse

de la musique américaine. Sur un fond lumineux, de sombres silhouettes de cow-boys et d'esclaves africains s'agitent, représentant la musique country et le blues primitif. Est-ce utile

d'ajouter que ces deux pistes musicales se situent aux sources du rock'n'roll, thème de la deuxième partie du spectacle.

En reprenant cette évocation-quasi-pédagogique à propos du

mythe d'Elvis, les Residents ont tenté par la suite de façonner un Elvis symbolique, parcourant les grandes étapes de sa carrière. L'interprétation est différente du disque *The King & Eye*, voire un peu plus allumée. *Heartbreak Hotel*, *Don't Be Cruel*, *Love Me Tender*, *All Shook Up*, tous les tubes du King figurent au menu. Si l'interprétation pour le moins éraillée de ces classiques d'Elvis impressionne d'entrée de jeu, tout aura été dit au bout de vingt minutes.

Sur le plan scénique, le concert des Residents est à peine supérieur à celui présenté au Spectrum en 1986. Et Dieu sait à quel point la ballonne s'était dégonflée...

Mais les fans ne se plaindront pas du caractère dépouillé et minimal de ces relectures du patrimoine musical de l'Amérique. Jusqu'à un certain point, on peut légitimer la démarche des Residents par le minimalisme du propos. Sur disque et sur scène, ces protagonistes masqués ne désirent surtout pas refaire l'histoire avec grandiloquence; ils s'en tiennent à une esthétique aussi simple que primaire, parfois teintée d'humour. Mais le minimalisme, aussi défendable soit-il, doit aussi être songé, il doit proposer plus qu'un canevas sans envergure. Cela dit, ajou-

tons que les Residents ont parfois de bons flashes...

À mon sens, le succès de cette entreprise réside davantage dans le mystère entourant l'anonymat des Residents, ainsi que dans les prétentions critiques du groupe face à la musique américaine et à la société dont elle émane. Et bien sûr, dans la médiatisation à outrance de ce phénomène. En misant sur une démarche de type pédagogique, en choisissant l'hyper-simplicité (hyper-simplisme?) et en laissant toujours planer le mystère autour de ses membres, The Residents alimentent une légende et engendrent (malgré eux?) un effet de « grégairisme » des plus évidents.

Claude Lamothe: super!

Dans un tout autre d'ordre d'idées et de sonorités, le concert solo du violoncelliste Claude Lamothe m'a épaté. C'est la troisième fois que j'assiste à ses improvisations, et je puis affirmer que ce très compétent musicien classique s'est amélioré de beaucoup sur un terrain qu'il est encore en train de défricher. En moins de deux ans, les impros de Lamothe y ont effectivement gagné en rythmes, en textures, en imagination. Vendredi après-midi aux Foufounes Électriques, le musicien captivait son auditoire par

différentes stratégies: capable d'énergie rock, Lamothe s'affirme en maîtrisant d'autres sources musicales, sans pour autant négliger son background original. Chapeau.

Le tromboniste Alain Trudel assurait la seconde partie de ce programme; je lui suggérerais un minimum de synthèse. J'ai déjà entendu Trudel en solo, il m'avait stupéfié. Rappelons ses énormes capacités techniques, son humour et sa grande ouverture d'esprit; mais j'ai l'impression que Trudel a offert une performance un peu trop éparpillée, ne serait-ce que sur le plan du propos. Des hauts et des bas...

Quant à Leroy Jenkins, violoniste afro-américain, vétéran associé à l'Association for the Advancement of Creative Musicians, on parlera d'un très lent démarrage. Au bout d'une demi-heure, je n'en pouvais plus de cette mièvre performance offerte par un band mal synchronisé, par une mollesse section rythmique. Mais j'ai tout de même choisi de rester et les choses se sont quelque peu améliorées, ne serait-ce que sur le plan de l'enthousiasme des musiciens. Le nom d'une instrumentiste est à retenir: la violoniste Terry Jenour, qui dépasse son collègue Jenkins par son pouvoir d'improvisation.

Francine Grimaldi

collaboration spéciale

Festival du cinéma gay

J'hais le mois de novembre autant que le mois de février. Ce mois des morts me tue! Dame Nature a perdu ses belles couleurs, elle se ratatine et se laisse dépouiller par le vent et le froid. On dirait qu'elle va mourir. Ça me déprime. En plus c'est aujourd'hui le jour du souvenir: fin de la guerre, 1918. Et je pense à toutes les guerres depuis. Ouf. Seule tache de couleurs dans les rues: le coquelicot des Flandres, emblème du sang, que tout le monde achète (je l'espère) mais sans trop savoir pourquoi. Ah oui, c'est pour les vétérans...

VENUE DU VIN NOUVEAU

J'ai cherché tout l'avant-midi des nouvelles gaies pour ma chronique d'aujourd'hui, et la plus gaie c'est que commence le Festival international de cinéma gai à Montréal. Mais le sujet vedette du festival cette année c'est le sida. C'est pas gai! Je me suis dit «Tiens, on va bientôt fêter l'arrivée du Beaujolais nouveau! Malgré la grève à la SAQ? En principe oui: jeudi».

RYTHMES ET COULEURS D'AFRIQUE

J'apprends la venue du gros spectacle «Africa Oye!»: «une explosion de couleurs, de rythmes, de gaieté, dit le New York Times, d'une complexité et d'une luxuriance époustouflantes». C'est tout à fait ce qu'il me faut! Pas de chance. Le spectacle ne sera présenté qu'au CNA d'Ottawa, le jeudi 22 novembre. Montréal ne fait pas partie de la tournée. Dommage car c'est un kaléidoscope de la culture africaine avec des artistes de 9 régions du continent africain: du Zaïre, les Batwa-Ekonda une tribu dont la musique reflète la complexité des relations entre vainqueurs et vaincus; les danseurs Pende avec leurs masques superbement tressés, aussi sur scène: des devins et guérisseurs, Mbulie-Hemba et le groupe Babunda à la musique explosive, une célèbre conteuse griote du nom de Kandia Kouyate, les 7 meilleurs percussionnistes de Guinée avec les danseurs du Sénégal, sans oublier les acrobates Peuls de Guinée qui jouent de la flûte tout en sautant! Et enfin, «Africa Oye!» nous présente aussi quatre griots, le quatuor Kanouri, du Niger. Fascinant non? Et gai!...

HISTOIRE DE BÊTES

Dynamique, Renée Lemay l'est! Comédienne, animatrice de sa propre émission «Les petits amis» pendant deux ans à CKVL, elle parle aussi des animaux de compagnie au réseau Quatre Saisons, et voilà qu'elle est devenue éditrice pour publier son Bottin des animaux de compagnie! A première vue, je croyais tenir mon Bottin de quartier. Pratique! Complet, ou presque, pour qui a un chat ou un chien. Je dis un car il n'y a qu'une seule «Fiche de l'animal». Dans la section Premiers soins, j'ai appris entre autres choses que si votre animal est arrosé par du liquide de mouffette: vous devez le faire tremper dans du jus de tomate pendant 20 minutes! Faut le faire! Puis lui donner un shampoing. Votre bête est peut-être plus docile que les miennes mais je sais très bien qu'à moins d'endormir Fantomas, Le Tigre ou Ouis-titi, c'est moi qui me retrouverais à patauger dans un bain couleur sang! Sympathique, Renée Lemay versera 25 cents du prix de détail de 4\$ à la SPCA.

SALON POUR CÉLIBATAIRES

On ne sait plus quoi inventer, Gaétan Fontaine affiche

«Interdit aux gens mariés» au 1er Salon des Gens Libres du Québec qui se tiendra du 29 novembre au 2 décembre au Palais des Congrès. Il y aura une centaine de kiosques: santé, beauté, rencontres, voyages, etc. Un gros spectacle-bénéfice le samedi 1er décembre, Journée mondiale du sida, une vingtaine d'artistes ont accepté d'y participer, dont Martine St. Clair, Gaétan Fontaine dit: «Laissez-vous séduire. Il y a 600 000 célibataires de 18 ans et plus, dont 170 000 gais, dans le grand Montréal, pas besoin des gens mariés pour remplir le salon. Les filles sont tannées d'aller dans les bars et de n'y rencontrer que des hommes déjà mariés.» Les paris sont ouverts...

ENCAN DE PEINTRES

Gabriel Gascon encanteur! Aujourd'hui en tout cas c'est vrai, il procédera à la mise aux enchères d'une centaine d'œuvres de peintres québécois, dont Tex Lecor, Riopelle, René Richard, Miyuki Tanobe, Cosgrove, Normand Hudon, c'est à 17h30 ce soir au Collège l'Assomption. C'est le 2e encan d'œuvres d'art qu'organise la Fondation Collège l'Assomption...

TRESORS CACHÉS

Qu'ont en commun des personnalités comme Pierre Bourgie, le jeune pdg d'Urgel Bourgie, l'architecte Henri Colombani, Lise Desmarais de Bell Canada, Léo Ross-handler de la galerie d'art Lavalin, le critique d'art Guy Boulizon, Stuart Beatty, directeur de la recherche et des politiques à la Commission canadienne des droits de la personne, Pierre Henry de Pratt & Whitney, l'honorable Jean-Pierre Côté et Cyril Simard, le président de la Commission des biens culturels du Québec? Allez-y voir «Pour le plaisir» du 24 novembre au 18 décembre à la galerie Frédéric Palardy. Vous y découvrirez un de leurs talents cachés. Ça c'est une idée que caressait madame Palardy depuis quatre ans. Elle en connaît des hommes d'affaires et sait que plusieurs font de la peinture au lieu d'aller jouer au golf et qu'ils sont plus que des «peintres du dimanche». Ils peignent régulièrement, sérieusement. Ils ont accepté de s'exposer «Pour le plaisir» et s'ils vendent, la moitié des profits sera donnée à une handicapée, pas à un organisme. Mais! Ont-ils du talent? That is the question! Dame Palardy rit et lance «Faut voir, pour le plaisir avant tout». C'est Guy Mercier, le responsable de la collection de Prêt d'œuvres d'art du Musée du Québec, qui a agi en tant que conservateur. Il a choisi les 2 ou 3 meilleurs tableaux de chacun. Il y a de belles surprises et de tous les styles: naïf pour Guy Boulizon qui peint depuis 40 ans, étonnamment poétique pour Colombani et Simard, abstrait chez Pierre Henry, très drôle chez Bourgie, etc. etc. C'est fort sympathique. Voilà des gens d'affaires qui n'auront pas à chanter «J'aurais voulu être un artiste»: ils se défoulent eux...

100 LIMITES SUR DISQUE

RBO sur disque, ça marche fort. Ça peut aussi marcher pour la folle équipe de «100 limites!» Mardi Pierre Brassard, Jacques Chevalier-Longueuil, Ghislain Taschereau, Yvon Landry, André Robitaille et Richard Z. Sirols lanceront leur 1er album de sketches et de chansons, «Bleu poudre». C'est pas en novembre que je refuserais une occasion de rire; j'irai!

Sur ce, bon dimanche du Souvenir.

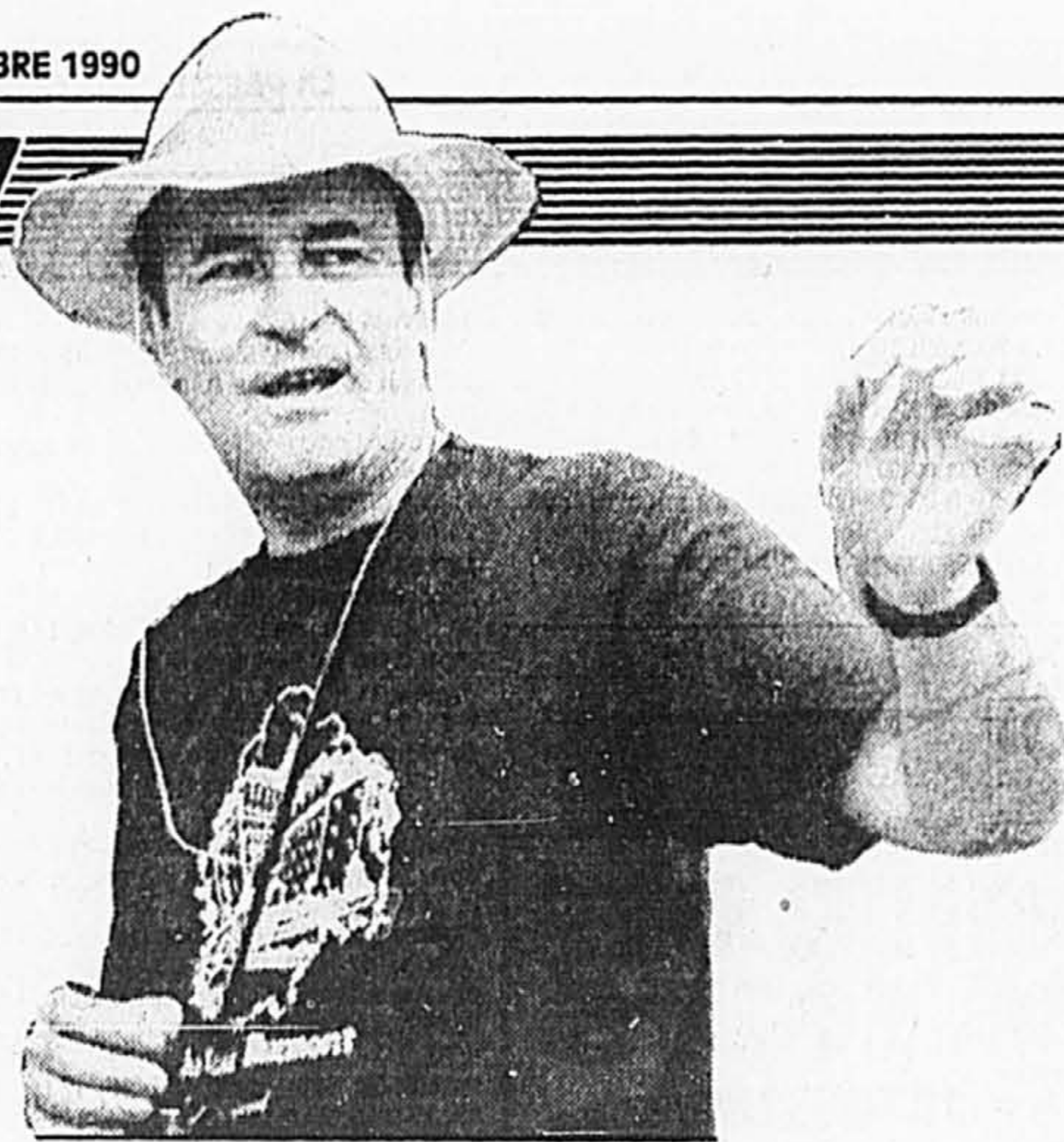
Les uns et les autres

«Ce que je désire le plus, c'est de désirer»

Cinquante ans. Le dernier tango à Paris, 1900, La tragédie d'un homme ridicule, le Dernier empereur, Un thé au Sahara. Bernardo Bertolucci, un des cinéastes les plus respectés d'aujourd'hui. Le magazine Studio l'a rencontré.

— Comment définissez-vous votre plaisir au cinéma?

— Voir de bons films, c'est la chose qui me donne le plus envie de... voir des films. Et voir des films, c'est vraiment la chose la plus stimulante pour en faire. Et ça, pour moi, c'est très important. Moins je vois de films et moins j'ai envie d'en faire. C'est comme un cycle fermé qui commence avec le plaisir de voir et qui se



Bernardo Bertolucci

transforme avec le plaisir de faire...

— Qu'est-ce que vous attendez du cinéma quand, à vingt ans, vous alliez tous les jours voir des classiques?

— Je crois que j'en attendais tout! C'était mon deuxième amour, le premier étant la poésie. C'était quelque chose qui m'appartenait

complètement. Mais, vous savez, je n'ai jamais été un théoricien... Je m'attendais à un plaisir presque physique qui me remplissait complètement...

— Votre attente est-elle toujours la même aujourd'hui?

— On change, non? Donc même l'attente change... Mais en quoi, je n'en ai aucune idée! Peut-être dirais-je qu'en ce moment ce que je désire le plus,

c'est de désirer... Parce que lorsqu'on est, comme je suis aujourd'hui, en plein cœur d'un film, la libido passe complètement dans celui-ci, si bien que, de temps en temps, on se dit: «Où sont mes désirs?»

— Vos meilleurs souvenirs de cinéma, instantanément, ce sont lesquels?

— Le rough-cut de *La dolce vita*, la version avant le doublage.

Avec la voix de Fellini qui parlait tout le temps et qui disait des choses très belles à Anita Ekberg et à Mastroianni. Moi, j'avais quinze ou seize ans, je crois. Ça a été une des grandes émotions de ma vie, justement parce que ce n'était pas le film fini, le film horriblement

doublé. Mais le film avec le vrai son du film, y compris avec la voix du metteur en scène qui n'arrêtait pas de parler. Et puis aussi parce que c'était un film qui préfigurait un monde qui n'existait pas mais qui a existé après. Comme si la réalité était sortie du ventre de ce film. Ce qu'on appelle la «dolce vita» a existé après que le film a été fait. C'est extraordinaire...

En coulisses



Jack Nicholson

«Lorsque vous faites la suite d'un film éblouissant réalisé par l'un des plus grands réalisateurs au monde, votre bon sens vous dit que si le film est à moitié aussi bien réussi que le premier, vous aurez vraiment fait du bon boulot.»

Première

LES MOTS

UNE LEVÉE DE BOUCLERS

— Révolte contre une idée émise. Chez les soldats romains, il était coutume avant l'Empire, que les soldats approuvaient ou désapprouvaient les buts de leurs généraux. Ils manifestaient leur désapprobation en levant haut leurs boucliers.

Pop-corn

• Plus grand nombre de changements de costume jamais effectué par la vedette d'un film: 65 (Elizabeth Taylor dans *Cleopatra*).

• Dustin Hoffman refuse par contrat les baisers de cinéma: «Lise ma femme, me l'a fait promettre la veille de notre mariage, voilà dix ans».

• Clint Eastwood déteste le cigare. Dégoûté depuis *Inspecteur Harry*, il exige dans ses contrats une clause précisant que son personnage n'en fume pas.

• On prévoit que les films policiers se seront adjugés en 1990 20 pour cent des recettes totales des films présentés durant l'année. Le record précédent dans ce domaine avait été enregistré en 1972 avec 10 pour cent.

Don Juan a des remords

Kirk Douglas a finalement cessé de s'enorgueillir de ses prouesses sexuelles, et le fait qu'il ait 71 ans y est peut-être pour quelque chose. L'acteur, toujours bel homme, affirme par surcroît qu'il a honte de s'être vanté pendant tant d'années de toutes les femmes qu'il avait conquises.

La dernière vedette à suivre la mode des talk-shows est Burt Reynolds, qui

discute actuellement avec le réseau CBS de la possibilité d'animer une émission ou l'on interviewerait diverses personnalités hollywoodiennes. L'acteur explique qu'il aimerait qu'au moins quelques grandes vedettes soient immortalisées sur vidéocassette avant de disparaître. Il cite notamment Elizabeth Taylor, James Stewart, Richard Widmark et Burt Lancaster.

Elizabeth Taylor a envoyé à son ami Michael Jackson un ravissant cheval de carrousel datant du siècle dernier, pour le remercier de l'avoir hébergée après son récent séjour à l'hôpital. Même si le chanteur préfère comme on sait les animaux vivants, il s'est déclaré ravi de ce cadeau.

Bruce Willis va toucher 5 millions pour une semaine de travail sur le plateau du nouveau film de Dustin Hoffman, Billy Bathgate. L'histoire tourne autour d'un adolescent qui se trouve mêlé à la bande de Dutch Schultz, dans les années 30.

Michael Jackson a décidé de se faire faire une greffe de cheveux pour éliminer une petite tache chauve résultant de la brûlure qu'il avait subie en tournant un message publicitaire pour Pepsi, en 1984. Pensant qu'il était temps d'agir, Superjax a fait appel au spécialiste en chirurgie plastique Steven Hoefflin, qui a récemment effectué une greffe de cuir chevelu sur Donald Trump.

Michel Blanc, qui vient de terminer le tournage de *Prospero's Book*, de Peter Greenaway avec sir John Gielgud et Isabelle Pasco, devrait jouer dans le prochain film de Ben Lewin, *The savour, the watch and the very big fish*.

Candice Bergen a passé récemment un samedi entier à acheter des aliments de toutes sortes, qu'elle a ensuite distribués elle-même à des personnes âgées et démunies de la région de Santa Monica, en Californie. Les indigents ont pu ainsi se gaver de viande, d'aliments en conserve, de fruits, de lait, de pain, etc., qui avaient coûté à l'actrice la jolie somme de 2 500\$.

Kim Basinger était déjà suffisamment énervée en tournant une scène de son

nouveau film, *The Marrying Man*, à l'endroit même où Robert Kennedy avait été assassiné, à l'hôtel Ambassador de Los Angeles. Mais elle faillit s'évanouir lorsqu'un plaisantin, après s'être trempé la main dans de l'eau glacée, s'approcha d'elle par derrière et la saisit par l'épaule en geignant à la manière d'un fantôme...

Nouvelle mode à Hollywood, le retour de la voix off, ce commentaire fait par,

une voix étrangère à l'image. Autrefois très en usage, ce procédé se retrouve dans *Presumed Innocent*, *Les affranchis*, *Premiers pas dans la Mafia* et *The two lakes*.

Paul McCartney a si peur que ses chemises soient volées ou qu'elles disparaissent s'il les envoie chez le blanchisseur, qu'il insiste pour que sa femme, Linda, les lave et les repasse elle-même.

Gene Hackman a eu la peur de sa vie lorsqu'un petit avion qu'il songeait à acheter est tombé en panne de moteur à 800 mètres d'altitude, alors qu'il lui faisait faire un vol d'essai. L'acteur, un pilote chevronné, a réussi à remettre le moteur en marche après dix secondes quelque peu épuisantes, mais en revenant au sol, son envie d'acheter l'appareil s'était totalement évaporée.

Meryl Streep a bien failli ne pas jouer dans *Out of Africa*, le réalisateur du film,

Sydney Pollack, trouvant qu'elle n'était pas assez sexy. Compréhensif qu'il était temps qu'elle modifie son image, l'actrice s'est présentée devant Pollack nantie d'un soutien-gorge rembourré et d'une robe outrageusement décolletée, et a obtenu le rôle. «Dans notre métier, constate-t-elle tristement, les femmes ne sont bien souvent rien de plus qu'un morceau de viande...»

Les mets à base de cactus semblant de plus en plus appréciés par les gourmets à travers l'Asie, et particulièrement au Japon, Larry Hagman vient de s'acheter, dans le désert de Californie, une ferme spécialisée dans la production de ces plantes aux tiges succulentes, et il compte faire des affaires d'or en les exportant en Extrême-Orient.

Mike Tyson demande un prix exorbitant pour prêter son nom à une bande dessinée qui serait basée sur ses exploits dans l'arène, mais les producteurs lui font remarquer qu'il serait mal venu de se montrer trop exigeant, puisqu'il a perdu son titre de champion poids-lourd aux mains de Buster Douglas. Il obtiendra ce qu'il réclame, lui a-t-on promis, à condition qu'il regagne son titre.

Sources: AP, AFP, Star, Examiner, Globe

Le théâtre, les chats, les chiens, l'amitié...

Anouk Aimée monte sur scène (avec Bruno Cremer) pour la deuxième fois de sa vie dans *Love Letters* de A. R. Gurney au Petit Marigny. Le magazine *Elle*, qui l'a rencontrée à cette occasion note: «D'une vie, elle a su faire mille vies. Quatre fois mariée (à Marcel Simmerman, Nico Papatakis, Pierre Barouh et Albert Finney) quatre fois divorcée, compagne par la suite d'Élie Chouraqui et d'Emanuel Ungaro, elle a su être à la fois femme et muse».

— Vous êtes plutôt une instinctive?

— Oui. Poussée par un radar qui me trompe rarement. Malheureusement, on doute toujours de son instinct... L'instinct est un guide très sûr. Je m'en rends compte quotidiennement en regardant vivre tous les animaux qui m'entourent.

— Vos chats?

— Mes chats, mes chiens... J'aurais des éléphants si je le pouvais. Tous les animaux me passionnent. Ils vous obligent à une discipline de fer, parce qu'ils ont besoin de sentir une force. Sinon, ils prennent le



Anouk Aimée

pouvoir et vous écrasent. J'aime ces rapports nets.

— Qu'est-ce qu'ils vous apportent?

— On puise à leur contact une force incroyable, une solidité. Mais je ne les ais

pas eus pour qu'ils me donnent obligatoirement quelque chose. En tous cas, il faut que je les aime car ils compliquent énormément ma vie...

— Vous êtes fidèle en amitié?

— Oh, là! À la vie, à la mort. Je conçois la trahison en amour, mais pas en amitié. C'est impardonnable. Je tiens à mes amis, énormément. Avec Nadine Trintignant, par exemple, on se connaît depuis l'adolescence. C'est un lien indéfectible...

— Vous-même, vous avez été capable de trahison?

— En amour, non. Je ne suis pas du genre à trahir. Quand ça ne va plus, je m'en vais. — Et vous savez pardonner à ceux qui vous ont trahi?

— Pas vraiment. Je pardonne pour la forme, sans conviction. Mais je n'oublie pas...

— On vous a souvent définie comme quelqu'un d'extrêmement sensuel...

— C'est vrai. C'est magique la sensualité. Et ça n'a rien à voir avec le sexe. Les odeurs, les tissus, les animaux, le toucher. Dans les musées, je suis redoutable: je touche à tout, aux tableaux, aux sculptures. J'ai l'impression que le regard est infirme, que ce sont les doigts qui comprennent l'œuvre. Et les bébés!...



Richard Z. Sirols et Pierre Brassard de «100 limites».

Spectacles

SUITE DE LA PAGE C9

MARI (LE) DE LA COIFFEUSE

Parisien (4): 13 h 20, 15 h 20, 17 h 20, 19 h 20, 21 h 30.

MARKED FOR DEATH

Astre (2): Sam., dim.: 13 h, 15 h 10, 17 h 20, 19 h 30, 21 h 40; tous les soirs: 19 h 10, 21 h 20. Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 45; sam.: 13 h, 15 h 10, 17 h 20, 21 h 40.

Carrefour Laval (6): Sam., dim.: 13 h, 15 h 10, 17 h 20, 19 h 30, 21 h 45; tous les soirs: 19 h 30, 21 h 45.
Place Alexis Nihon (3): Tous les jours: 13 h 30, 15 h 30, 17 h 30, 19 h 30, 21 h 30.
Pointe-Claire (2): Sam., dim.: 12 h 50, 14 h 55, 17 h, 19 h 05, 21 h 10; tous les soirs: 19 h 05, 21 h 10.
MARQUISE ASSOIFFÉE D'AMOUR
Eve: 10 h 10, 13 h 55, 17 h 45, 21 h 30.

MEMPHIS BELLE

Carrefour Laval (4): Sam., dim.: 15 h 05, 17 h 15, 19 h 30, 21 h 40; tous les soirs: 19 h 30, 21 h 40.

Cineplex Centre-Ville (5): Tous les jours: 13 h 30, 15 h 30, 17 h 30, 19 h 30, 21 h 30.

Palace (4): 12 h 30, 14 h 40, 16 h 50, 19 h 15, 21 h 25. Dernier spectacle sam.: 23 h 40.

MILLER'S CROSSING

Bonaventure (2): Sam. et tous les soirs: 19 h, 21 h 25; dim.: 14 h, 16 h 30, 19 h, 21 h 15.

MON COIN DE PARADIS
Brossard (3): Sam., dim.: 13 h, 15 h, 17 h, 19 h 15, 21 h 30; tous les soirs: 19 h 15, 21 h 30.

Carrefour Laval (5): Sam., dim.: 13 h 10, 15 h 10, 17 h 10, 19 h 10, 21 h 10; tous les soirs: 19 h 10, 21 h 10.

Cinéma Capitol (4, Drummondville): Sam., dim.: 13 h 30, 15 h 30, 17 h 30; tous les soirs: 19 h, 21 h 30.

Cinéma Égyptien (3): Tous les jours: 13 h 20, 15 h 20, 17 h 20, 19 h 20, 21 h 20.

Cinéma Joliette (3): Ven., sam., dim.: 16 h, 19 h, 21 h 30; lun.: 16 h; du mar. au jeu.: 19 h, 21 h 30.

Paradis (2): Sam., dim.: 13 h 15, 15 h 15, 17 h 15, 19 h 15, 21 h 15; tous les soirs: 19 h 15, 21 h 15.

MON FANTÔME D'AMOUR
Du Plateau (1): 14 h, 16 h 30, 19 h, 21 h 30.

Greenfield (3): Tous les soirs: 18 h 40, 21 h 20; sam., dim.: 13 h 15, 15 h 30, 18 h 40, 21 h 20.

Imperial (2, Joliette): Tous les soirs: 19 h 05, 21 h 40; sam., dim.: 14 h, 16 h 35, 19 h 05, 21 h 40.

Imperial (3, Trois-Rivières): Tous les soirs: 19 h, 21 h 30; sam., dim.: 14 h, 16 h 30, 19 h, 21 h 30.

Laval (2): Tous les soirs: 18 h 40, 21 h 10; sam., dim.: 13 h 15, 15 h 15, 17 h 15, 19 h 15, 21 h 15.

Dernier spectacle sam.: 23 h 40.

Omega (1, Longueuil): Tous les soirs: 19 h, 21 h 30; sam., dim.: 13 h, 15 h 30, 19 h, 21 h 30.

Versailles (1): Tous les soirs: 18 h 30, 21 h 30; sam., dim.: 13 h 30, 16 h 30, 21 h 30.

Dernier spectacle sam.: 23 h 40.

MONSIEUR DESTIN
Imperial (1, Joliette): Tous les soirs: 19 h 10, 21 h 35; sam., dim.: 14 h 10, 16 h 40, 19 h 10, 21 h 35.

Omegas (2, Longueuil): Tous les soirs: 19 h, 21 h 15; sam., dim.: 13 h 15, 15 h 45, 19 h, 21 h 15.

Versailles (2): Tous les soirs: 19 h 20, 21 h 40; sam., dim.: 13 h 40, 16 h, 19 h 20, 21 h 40.

Dernier spectacle sam.: 23 h 45.

MORE THAN A MOUTHFUL
L'Amour: 10 h 55, 13 h 55, 16 h 55, 19 h 55.

MR. DESTINY
Fairview (2): Tous les soirs: 19 h, 21 h 25; sam., dim.: 13 h 45, 16 h 40, 19 h, 21 h 25.

Palace (6): 13 h 20, 15 h 45, 18 h 30, 21 h 55; mer.: 13 h 20, 15 h 45, 21 h 45. Dernier spectacle sam.: 23 h 25.

NASTY NURSES

L'Amour: 12 h 25, 15 h 25, 18 h 25, 21 h 25.

NIKITA

Cineplex Centre-Ville (4): Tous les jours: 13 h 30, 16 h 45, 19 h 15, 21 h 40.

NOCE BLANCHE

Cinéma Joliette (3): Lun.: 20 h.

NUIT D'ÉTÉ EN VILLE

Cineplex Centre-Ville (2): Tous les jours: 13 h 10, 17 h, 21 h 30.

ORGIE NUPTIALE
Eve: 11 h 25, 15 h 15, 19 h 15.

PACIFIC HEIGHTS

Faubourg Ste-Catherine (2): Tous les jours: 13 h, 15 h 05, 17 h 10, 19 h 30, 21 h 40.

PETIT (LE) MONSTRE

Carrefour Laval (4): Sam., dim.: 13 h 05.

Paradis (3): Sam., dim.: 13 h, 16 h 30, 20 h; tous les soirs: 19 h 15.

PRÉSUMÉ INNOCENT
Cineplex Centre-Ville (6): Tous les jours: 15 h 30, 19 h, 21 h 30.

Commodore (Cartierville): Sam., dim.: 13 h 30, 16 h, 19 h, 21 h 15; tous les soirs: 19 h, 21 h 15.

PUMP UP THE VOLUME
Cineplex Centre-Ville (7): Tous les jours: 13 h 15, 15 h 15, 17 h 15, 19 h 15, 21 h 15.

QUELLE HEURE EST-IL?
Complexe Desjardins (1): Tous les jours: 13 h 30, 15 h 30, 17 h 30, 19 h 30, 21 h 30.

QUIGLEY DOWN UNDER
Dorval (3): Tous les soirs: 18 h 30, 21 h 15; sam., dim.: 13 h, 15 h 45, 18 h 30, 21 h 15.

Du Parc (2): Tous les soirs: 19 h, 21 h 20; sam., dim.: 13 h 15, 16 h, 19 h, 21 h 20.

Pine (2, Sainte-Adèle): Tous les soirs: 20 h 10; sam.: 19 h 10, 22 h.

RAFALES
Parisien (3): 13 h, 15 h 10, 17 h 15, 19 h 30, 21 h 35.

RETOUR VERS LE FUTUR
Cinéma Joliette (2): Ven., sam., dim., lun.: 13 h 30.

REVERSAL OF FORTUNE
Cinéma V (2): Tous les soirs: 18 h 15, 21 h 15; sam., dim.: 12 h 15, 15 h, 18 h 15, 21 h 15.

Dorval (2): Tous les soirs: 18 h 30, 21 h 15; sam., dim.: 13 h, 15 h 45, 18 h 30, 21 h 15.

Du Parc (1): Tous les soirs: 18 h 45, 21 h 10; sam., dim.: 13 h, 15 h 45, 18 h 45, 21 h 10.

ROI (LE) DU KICK BOXING
Carrefour du Nord (2, Saint-Jérôme): Sam., dim.: 13 h 15, 15 h 15, 17 h 15, 19 h 15, 21 h 15.

Tous les soirs: 19 h 15, 21 h 15.

Cinéma Joliette (2): Ven., sam., dim., lun.: 16 h, 19 h, 21 h 30; du mar. au jeu.: 19 h, 21 h 30.

Cineplex Centre-Ville (8): Tous les jours: 13 h 05, 15 h 10, 17 h 15, 19 h 25, 21 h 35.

Laval 2000 (2): Sam., dim.: 13 h 25, 15 h 15, 17 h 10, 19 h 10, 21 h 05; tous les soirs: 19 h 10, 21 h 05.

Longueuil (2): Sam., dim.: 13 h, 15 h 10, 17 h 15, 19 h 15, 21 h 20; tous les soirs: 19 h 15, 21 h 20.

Paradis (3): Sam., dim.: 14 h 40, 18 h 10, 21 h 45; tous les soirs: 21 h 20.

SAILOR ET LULA
Dauphin (2): Sam., dim.: 13 h 30, 16 h, 19 h, 21 h 30; tous les soirs: 19 h, 21 h 30.

SIBLING RIVALRY
Astre (4): Sam.: 15 h, 17 h 30, 21 h 20; tous les soirs: 19 h 15; sam.: 15 h, 21 h 20.

Decarie (2): Sam., dim.: 13 h 30, 15 h 15, 17 h, 19 h, 21 h; tous les soirs: 19 h, 21 h: sam.: 13 h 30, 15 h 15, 21 h 30.

Faubourg Ste-Catherine (3): Tous les jours: 13 h 30, 15 h 20, 17 h 10, 19 h 10, 21 h 10; sam.: 13 h 30, 15 h 20, 21 h 30.

Pointe-Claire (3): Sam., dim.: 13 h 10, 15 h 10; 17 h 10, 19 h 10, 21 h 20; tous les soirs: 19 h 10, 21 h 10; sam.: 13 h 10, 15 h 10, 21 h 30.

STAN THE FLASHER
Parisien (1): 13 h 30, 15 h 30, 17 h 30, 19 h 30, 21 h 35.

SUZIE SUPERSTAR (3)
Guy: 9 h 50, 12 h 50, 15 h 50, 18 h 50, 21 h 50.

TATIE DANIELLE
Carrefour Laval (2): Sam., dim.: 12 h 30, 14 h 45, 17 h, 19 h 15, 21 h 35; tous les soirs: 19 h 15, 21 h 35.

Complexe Desjardins (2): Tous les jours: 12 h 30, 14 h 45, 17 h, 19 h 20, 21 h 40.

TEENAGE MUTANT NINJA TURTLES
Cinéma Joliette (1): Ven., sam., lun.: 13 h 30.

TES AFFAIRES SONT MES AFFAIRES
Versailles (4): Tous les soirs: 21 h 25; sam., dim.: 17 h, 21 h 25. Dernier spectacle sam.: 23 h 35.

39.5 LE SOIR
Bijou: 9 h 50, 12 h 25, 15 h, 17 h 40, 20 h 15.

UNE HISTOIRE INVENTÉE
Parisien (6): 12 h 35, 14 h 45, 17 h, 19 h 10, 21 h 30.

UN WEEK-END SUR DEUX
Cineplex Centre-Ville (5): Tous les jours: 17 h, 21 h 20.

VALMONT
Cinéma Capitol (3, Drummondville): Lun., jeu.: 19 h.

WHITE CHOCOLATE
Guy: 11 h 25, 14 h 25, 17 h 25, 20 h 25.

WHITE PALACE
Astre (3): Sam., dim.: 13 h, 15 h 10, 17 h 20, 19 h 30, 21 h 40; tous les soirs: 19 h 15, 21 h 30.

Dernier spectacle ven., sam.: 23 h 30.

Decarie (1): Sam., dim.: 13 h, 15 h 10, 17 h 10, 19 h 10, 21 h 30; tous les soirs: 19 h 15, 21 h 30.

Faubourg Ste-Catherine (1): Tous les jours: 12 h 30, 14 h 50, 17 h, 19 h 10, 21 h 20.

Pointe-Claire (5): Sam., dim.: 12 h 55, 15 h, 17 h 05, 19 h 10, 21 h 15; tous les soirs: 19 h 10, 21 h 15.

WILD AT HEART
Faubourg Ste-Catherine (4): Tous les jours: 13 h 40, 16 h 15, 19 h, 21 h 25.

Palmarès

MICROSILLONS

FRANÇAIS

NS	SD	CS	ARTISTE—TITRE—COMPAGNIE
35	2	1	LAURENCE JALBERT Laurence Jalbert Audiom-Select
22	1	2	MARJO Tant qu'il y aura des enfants Kébec-Disc-Trans-Canada
3	7	3	ROCH VOISINE Roch Voisine Double Star-Select
11	3	4	JULIE MASSE Julie Masse Victoire-Select
8	4	5	LA JUNGLE EN FOLIE La Crise d'Oké Animal Trans-Canada
5	5	6	LUC DE LAROCHELIERE Sauvez mon âme Traffic-MCA
46	6	7	LES B.B. B.B. Isha-CBS
45	10	8	KASHTIN Kashin Groupe Concept Trans-Canada
8	11	9	VILAIN PINGOUIN Vilain Pingouin Audiom-Select
103	9	10	GERRY BOULET Rendez-vous doux Double-Select
20	8	11	PATRICIA KAAS Scène de vie CBS-CBS
8	13	12	MARIE PHILIPPE Marie Philippe II Traffic-MCA
20	12	13	MARC GABRIEL Karianne Station 12-Trans-Canada
3	14	14	RICHARD DESJARDINS Toujours là Abitibi-Fusion III
34	16	15	MARIO PELCHAT Cœur passion Showgun-Trans-Canada
6	15	16	GENEVIEVE PARIS Mirrors Audiom-Select
19	•	17	MARTINE ST-CLAIR Caribou PGC-Select
10	•	18	JEAN LELOUP L'Amour est sans pitié Audiom-Select
75	20	19	FRANCIS CABREL Sarbacane CBS-CBS
1	•	20	JOHANNE BLOUIN Sainte Nut PGC-Select

ANGLAIS

NS	SD	CS	ARTISTE—TITRE—COMPAGNIE
29	1	1	CÉLINE DION Unison CBS-CBS
12	2	2	BLACK BOX Dreamland RCA-BMG
7	3	3	AC/DC The Razors Edge Atco-WEA
7	4	4	INXS Xtreme Atlantic-WEA
4	9	5	DEE-LITE World Clique Elektra MCA
5	5	6	IRON MAIDEN No Prayer For The Dying Capitol-Capitol
20	7	7	NEW KIDS ON THE BLOCK Step By Step Columbia-CBS
3	16	8	PAUL SIMON The Rhythm Of The Saints Warner-WEA
21	8	9	M.C. HAMMER Please Hammer Don't Hurt Em Capitol-Capitol
3	11	10	ZZ TOP Recycler Warner-WEA
15	13	11	POISON Flesh And Blood Capitol-Capitol
8	12	12	GEORGE MICHAEL Listen Without Prejudice Columbia-CBS
13	14	13	MARIAH CAREY Mahab Carey Columbia-CBS
16	6	14	WILSON PHILLIPS Wilson Phillips SBA Capitol-Capitol
10	15	15	ROGER WATERS The Wall Live In Berlin Mercury-Polygram
47	10	16	PHIL COLLINS But Seriously Atlantic-WEA
14	17	17	JON BON JOVI Blaze Of Glory Young Guns II Mercury-Polygram
5	18	18	THE CHRISTIANS Colour Island-MCA
3	19	19	MEGADETH Rust In Peace Capitol-Capitol
31	20	20	DEPECHE MODE Violator Sire-WEA

VIDÉOCLIPS

PALMARÈS MUSIQUE PLUS

CS	SD	NS	ARTISTE—TITRE
1	2	7	MARJO JE SAIS, JE SAIS
2	4	6	CÉLINE DION WHERE DOES MY HEART BEAT NOW
3	3	7	INXS SUICIDE BLONDE
4	5	6	DEE-LITE GROOVE IS 'N' THE HEART
5	1	8	THE CHRISTIANS WORDS
6	10	5	ROCK ET BELLES O'REILLES REFLETE ME LE
7	12	4	AC/DC THUNDERSTRUCK
8	11	5	PATRICIA KAAS LES MANNEQUINS D'OSIER
9	9	6	THE JEFF HEALEY BAND WHILE MY GUITAR GENTLY WEEPS
10	19	4	MARIAH CAREY LOVE TAKES TIME
11	14	4	MARC GABRIEL KARIANNE
12	16	5	MOTION LA FEMME EST LA
13	17	3	BREATHE SAY A PRAYER
14	6	9	BLACK BOX EVERYBODY EVERYBODY
15	20	4	CLAUDIA PHILLIPS CACHE TA JOIE
16	7	5	JANET JACKSON BLACK CAT
17	23	2	JULIE MASSE BILLY
18	22	4	MCJ & COOL G SOLISTEN
19	8	6	SNAP DOOPS UP
20	27	2	ALIAS MORE THAN WORDS CAN SAY
21	29	1	M.C. HAMMER PRAY
22	28	1	PEBBLES GIVING YOU THE BENEFIT
23	13	10	LES B.B. TÉS DANS LA LUNE
24	25	3	GENEVIEVE PARIS PASSAGES À VIDE
25	30	1	KASHTIN TSHINANU
26	15	8	PHIL COLLINS SOMETHING HAPPENED ON THE...
27	•	•	POISON SOMETHING TO BELIEVE IN
28	•	•	LAYMEN TWAIST ELLE DANSE EN MOI
29	•	•	CANDI & THE BACKBEAT THE WORLD JUST KEEPS ON...
30	•	•	VILAIN PINGOUIN SOUS LA PLUIE



CS: Cette semaine. SD: Semaine dernière. NS: Nombre de semaines au palmarès. Les titres énumérés sont les disques compacts et vidéoclips qui se sont le mieux vendus cette semaine.

Assistez à l'enregistrement de
SAMEDI PM
avec PAULINE MARTIN **Demain 20h00**
laissez-passer gratuits disponibles au Spectrum

IGGY POP
JEUDI, 15 NOVEMBRE

JULEE CRUISE ET DEAD CAN DANCE
VENDREDI, 16 NOVEMBRE

Michel Lemieux
21, 22, 23, 24 NOVEMBRE
SPECTACLES À VENIR: (Billets en vente)
GINO VANELLI 17 et 18 novembre
SOTHO 12 décembre
GOWAN 15 décembre

LE SPECTACLE
Bud DU MOIS
Découpez cette annonce et écoutez CKOI-FM tous les soirs à 19h pour savoir où l'échanger pour obtenir un véritable billet gratuit.
CKOI 96.9 FM
COMPLÈT
27 NOVEMBRE 20h30

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

Les Matins Symphoniques

METRO

SALLE WILFRID-PELLETIER
PLACE DES ARTS

Le mercredi 28 novembre, 10 h 30

JOHN ELIOT GARDINER, chef — JOSHUA BELL, violon
STEVEN ISSERLIS, violoncelle
au programme: BRAHMS et SCHUMANN

Billets: 12\$ EN VENTE AUX GUICHETS DE LA PLACE DES ARTS
(+ 1\$, redevance à la Place des Arts)

RÉSERVATIONS TÉLÉPHONIQUES: 842-2112

Gagnez
l'une des 100 paires de billets pour assister au concert

Pour participer:
— Remplir le coupon de participation ci-joint en répondant correctement à la question et retourner-le à l'adresse indiquée avant 16 h, le 19 novembre 1990.
— La valeur approximative des prix est de 2600\$.
— Le texte des règlements de ce concours est disponible à La Presse.

Les Matins Symphoniques **METRO**

La Presse 1600, C.P. 5025 Succ. A Montréal, Québec H2Y 3M1

Question: Quel est le prénom du compositeur allemand Schumann?

Réponse: _____

Nom: _____ Âge: _____

Adresse: _____ App: _____

Ville: _____ Code postal: _____ Tél: _____